



Ali Shariati

Retour à soi

[L'islam autrement]

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ

Les Éditions Albouraq
– L'islam autrement –

Dans cette collection intitulée « *l'islam autrement* », nous présentons des écrits du Martyr, Docteur Ali Shariati.

Ces textes transcrivent en fait des conférences données par le Docteur Shariati, ce qui explique leur style parfois familier.

Le lecteur notera aussi la diversité et la multitude de concepts et d'auteurs (philosophes, artistes, poètes, écrivains, scientifiques, etc.) auxquels Ali Shariati se réfère tout au long de ses conférences.

Il nous paraît important de préciser que ces conférences étaient destinées à un public étudiant, donc relativement jeune. Il n'est pas excessif d'affirmer que le docteur Shariati joua un rôle essentiel dans la réconciliation de la jeunesse avec la religion.

Nous avons volontairement voulu préserver ces aspects diversifiés et denses car ils correspondent parfaitement à la personnalité de notre auteur. Une personnalité engagée, impliquée dans la société et totalement dévouée à la réflexion.

L'Editeur

Dar Albouraq ©

Distribué par :

Albouraq Diffusion Distribution

Zone Industrielle

7, rue Henri François

77330 Ozoir-la-Ferrière

Tél. : 01 60 34 37 50

Fax : 01 60 34 35 63

E-mail : distribution@albouraq.com

Comptoirs de ventes :

Librairie de l'Orient

18, rue des Fossés Saint Bernard

75005 Paris

Tél. : 01 40 51 85 33

Fax : 01 40 46 06 46

Face à l'Institut du Monde Arabe

Site Web : www.orient-lib.com

E-mail : orient-lib@orient-lib.com

Librairie Albouraq

91, rue Jean-Pierre Timbaud

75011 Paris

Tel : 01 48 05 04 27

Fax : 09 70 62 89 94

E-mail : librairie11@albouraq.com

Site Web : www.albouraq.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous les pays à l'Éditeur.

1431-2011

ISBN 978-2-84161-461-5 // EAN 9782841614615

Retour à soi

Ali Shariati

Traduit de l'arabe
par Raghida Ousseiran



Du même auteur, chez le même éditeur :

- Connaître l'islam
- Fatima est Fatima 
- Construire l'identité révolutionnaire
- Le martyr
- Muhammad ﷺ, de l'Hégire à la mort
- L'oumma et l'Imamat
- Le chiisme, une responsabilité
- Les caractéristiques de Muhammad ﷺ
- La responsabilité de l'intellectuel
- La responsabilité de la femme
- Retour à soi

Propos de l'imam Khamenei¹ au sujet de Shariati

Je voudrais vous parler ici de quelque chose qui s'est passé en 1347/1969, c'est-à-dire au cours de la dernière année de la vie de Jalal Al Ahmad², quand ce dernier est venu à Machhad³. Nous nous sommes alors réunis en présence du docteur 'Alî Shariati et d'un certain nombre d'amis. Lorsque la conversation en est venue aux *oulémas*⁴, le regretté Al Ahmad s'est tourné vers 'Alî Shariati et lui a demandé pourquoi il critiquait les *Hawza*⁵ avec force plutôt que de s'attaquer aux intellectuels.

La réponse du docteur Shariati nous donne une indication sur la manière dont il distinguait les « gens de spiritualité » en tant qu'ils incarnent une certaine position et une certaine situation, et les « gens de spiritualité » en tant qu'*oulémas*. Il dit : « La raison pour laquelle je critique les *hawza* avec insistance est que nous attendons beaucoup d'elles, alors que nous n'attendons pas grand-chose de notre élite intellectuelle qui a grandi dans le giron de la culture occidentale. La *hawza* est le roc solide dont nous espérons voir sortir beaucoup de choses. Ce n'est que lorsqu'elle ne remplit pas sa fonction que nous la critiquons ».

Je peux dire sans hésiter que Shariati incarne une certaine étape, mais dans un sens bien précis : il a réussi à diffuser de nouvelles idées au sein de la société par le biais d'un langage clair et de l'autorité qu'il avait sur la culture et la jeunesse de son époque.

Cela signifie que Shariati n'avait pas un don en particulier mais qu'il en avait beaucoup quand il s'agissait d'aborder des questions contemporaines, et c'est en cela que Shariati représente une étape importante.

Le second aspect qu'il faut aborder, quand on parle de Shariati, concerne les questions qu'il a posées à partir de sa conception de la culture islamique et qu'il faut replacer dans le cadre des fondements philosophiques et cosmologiques de l'islam.

L'œuvre de reconstruction en question doit donner naissance à une nouvelle étape, qui sera bénéfique pour notre génération. En d'autres termes, ce dont nous avons besoin aujourd'hui, c'est de lire Shariati en même temps que Motahari⁶.

Ce qui émerge de ce recoupement entre la beauté des idées de Shariati et la maîtrise de la pensée islamique par Motahari, c'est précisément ce dont notre génération actuelle a besoin.

Ce qui fait de Shariati un précurseur, c'est sa capacité extraordinaire à reformuler l'Islam dans un langage moderne qui s'accorde avec la génération de son temps. Si plusieurs l'ont précédé dans cette voie, aucun n'a connu le succès qui a été le sien⁷.

PREMIERE PARTIE

Le retour à soi

Mesdames et messieurs, chers étudiants. Je suis très heureux de rencontrer pour la première fois dans ce lieu – qui est ma demeure morale et spirituelle – des personnes qui me sont en fait proches dans l'âme et dans l'esprit. Ce sont eux qui insufflent à ma vie un sens, un but et une philosophie de l'existence.

Notre société et notre époque, à l'instar de toutes les autres, ont été modelées par certaines doctrines et certaines idées qui ont été forgées par différentes catégories de personnes : le religieux, l'intellectuel, le diplômé, l'homme de la rue, le membre de l'élite, le conservateur ou l'avant-gardiste. Chacune de ces personnalités a ses domaines de prédilection, ses relations reconnues et son langage propre, qui leur permettent de se comprendre entre eux. Dans une époque comme la nôtre, celui qui veut réussir et se faire comprendre par la société doit avoir une manière de penser qui lui permette d'y parvenir ; il doit disposer d'une pensée claire et, comme le disent les auteurs progressistes, chaque artiste et chaque écrivain doit préciser à quelle classe sociale il appartient – ce qui est très vrai. Il est vrai aussi que, d'une manière générale, chaque individu doit définir, parmi toutes les sphères sociales qui existent aujourd'hui, celle à laquelle il se rattache afin de disposer de ses partisans et de ses soutiens reconnus.

À partir du moment où chaque poète, chaque écrivain et chaque penseur aura rendu publique la catégorie sociale à laquelle il appartient, où il aura déclaré s'il était religieux ou non, et où il aura exprimé son adhésion à telle ou telle idéologie, et à tel ou tel courant de pensée, les gens seront en mesure de le comprendre plus facilement ; il pourra ainsi reconnaître ceux qui soutiennent ses idées. Il existe cependant des gens qui

ne sont pas en mesure de définir une ligne claire et de choisir, parmi les modèles de pensée disponibles, celui qui leur permettra de s'inscrire dans un cadre intellectuel déterminé. Certains, lorsqu'ils abordent des questions religieuses, ne parviennent pas à se faire comprendre des hommes religieux eux-mêmes. Lorsqu'ils discutent de certaines questions d'ordre intellectuel, ce sont les intellectuels eux-mêmes qui les condamnent avant les autres, et qui ne parviennent pas à comprendre ce dont ils parlent. Ces personnes sont condamnées à rester des étrangers, incapables de se faire comprendre, car elles court-circuitent les modalités de choix en vigueur. Il ne fait aucun doute que ces gens doivent être désespérés car, lorsqu'ils considèrent les différents courants, ils se sentent incapables d'appartenir à aucun d'eux à cent pour cent. De même, lorsqu'ils considèrent les idéologies répandues chez leurs contemporains, ils se sentent incapables de se présenter en public comme les partisans convaincus de l'une d'entre elles. Enfin, lorsqu'ils considèrent la religion en vigueur dans la société, ils ne se sentent pas en mesure de se soumettre à cette religion traditionnelle aux vertus soporifiques. Lorsque ces gens considèrent la société et qu'ils y trouvent des facteurs de décadence à l'œuvre depuis des centaines d'années, qui se sont enracinés dans l'esprit des gens, dans leurs comportements et dans leur psychologie, ils en concluent qu'il faudra attendre encore des siècles pour arracher ce qui s'est consolidé de la sorte dans le cœur des gens et qui les a menés à cet état de stagnation et de silence, afin de pouvoir le remplacer par l'éveil, le mouvement et la pensée saine. Tous les faits semblent cependant contredire cette vision.

Il y avait en Asie et en Amérique Latine des Etats fantoches qui n'étaient considérés que comme des maisons de jeu et des lieux de corruption pour les capitalistes occidentaux. Ces Etats avaient consacré leurs meilleurs éléments et toute leur pensée

au service de leurs dominateurs, et ils avaient fini par s'accoutumer au colonialisme, au service des dominants, et à la soumission aux forces étrangères. Ils en étaient arrivés à croire qu'ils n'avaient foncièrement aucune dignité et que toutes leurs forces vives avaient moins de valeur que ce qui était étranger. Si un sociologue avait jeté un regard sur l'état de ces sociétés, il n'y aurait alors rien trouvé qui puisse susciter l'espoir de les voir se mettre à nouveau en mouvement au cours des prochains siècles.

Le miracle de la foi et de l'éveil de la conscience

Mais le miracle s'est bel et bien produit dans des sociétés de ce genre. Les sociologues ont été incapables de comprendre ce grand miracle et la manière dont il s'est produit tout d'un coup dans une société gangrenée par la corruption, la confusion et l'ignorance, dans une société qui était restée attachée à ses traditions et à ses illusions, et où l'esclavage s'était profondément enraciné. Ils ont été incapables de comprendre comment cette société a pu se réveiller tout d'un coup, comment le sang de la vitalité a pu battre ainsi dans ses veines, et comment la liberté et le mouvement s'y sont répandus. Ils n'ont pas été en mesure de comprendre comment le masque qui couvrait leur vrai visage a pu être jeté de côté de la sorte, et comment la même génération servile a pu se hisser au rang de l'homme libre, conscient et responsable, maître de sa volonté et de sa détermination. Ils n'ont pas compris comment la vie pouvait se répandre ainsi dans le cœur laissé pour mort d'une société qui était devenue un marécage de l'histoire.

Il ne fait aucun doute qu'un esprit a soufflé sur ces cadres rigides et y a répandu, tout d'un coup, un mouvement de cette ampleur. Ces mêmes pays qui étaient devenus des lieux de corruption pour l'Occident et des plaques tournantes de la

contrebande se sont transformés, soudainement, en des centres de vie, de pensée, de mouvement et d'éveil.

Il ne fait aucun doute que ce miracle a été produit par le seul facteur de l'éveil de la conscience, mais que ce réveil n'était pas du genre de ceux qui sont importés ou décrétés de l'extérieur. Ce n'était pas une mode qui venait subitement de l'Occident, comme une sorte de produit alimentaire correspondant à certains critères bien déterminés, et destiné à la consommation des personnes cultivées, ou permettant à celui qui le consomme de devenir cultivé. Non, il ne s'agit pas de cette sorte de produits. Il s'agit du réveil indépendant d'une certaine catégorie de personnes qui y arrive soudainement, par la lumière de l'histoire, en fonction de ses problèmes propres, de la détérioration de sa situation et de son impact sur les facteurs de décadence de la société. Il s'agit d'un réveil qui se produit à la manière d'un éclair dans la pensée de cette catégorie de la société dont chaque membre devient une sorte de Prométhée qui rapporte le feu divin sur terre pour le mettre à la disposition des siens. Cette graine traverse alors l'hiver et l'obscurité pour ensuite éclore, se développer et attirer à elle les efforts de l'intelligence et de la force de l'histoire. Il s'agit d'un réveil gorgé d'amour et de foi. Ce genre de réveil est celui qui apparaît et qui sauve une société au sein de laquelle a régné le silence, l'immobilisme et l'obscurité pendant des centaines, voire des milliers d'années. Les intellectuels et les savants de cette société en étaient arrivés à se dénigrer eux-mêmes, et à reconnaître leur bêtise devant le monde entier, qui les considérait alors comme un peuple insignifiant qui méritait d'être colonisé. Ce réveil a diffusé en eux une force morale stupéfiante, et frappé d'un coup de baguette magique toutes ces choses qui s'étaient enracinées dans leurs relations sociales au cours des siècles et qui étaient devenues des éléments de l'ordre établi ; ils en avaient hérité avec leurs croyances religieuses traditionnelles, au point qu'ils étaient

restés pétrifiés dans ces moules et ces cadres anciens et pourris. Il s'agit du réveil qui apporte la vie au cœur de la mort, et le mouvement au sein de l'immobilisme.

Telle est l'expérience que la nouvelle génération trouve devant elle, notamment après la seconde guerre mondiale. C'est une expérience qui fait naître l'espoir chez de nombreux intellectuels qui étaient restés sans espoir jusqu'ici. Elle apporte à tous les intellectuels qui refusaient de s'en remettre aux solutions simples et superficielles, et qui n'avaient pas été atteints par le virus du désespoir philosophique et social, un élément qui leur permet de croire à la possibilité d'un tel miracle pour leur société, malgré la confusion et le délabrement qui y règnent. Elle transforme les groupes dispersés et mourants en une société humaine et heureuse, elle y apporte, selon les propos de Frantz Fanon, de nouvelles perspectives, de nouveaux fondements et une nouvelle pensée.

J'avais dit, il y a quelque temps, dans une conférence à Téhéran, que je n'avais jamais eu l'occasion de voir un tel miracle se produire dans mon pays, et je ne l'ai pas vu apparaître dans les années cinquante et peut-être même soixante.

Même Ernest Renan le grand humaniste a dit : « Les Occidentaux appartiennent à la catégorie des patrons et les Orientaux, à celle des ouvriers car la nature vous prépare plus à être ouvrier et moins à être patron ». À quoi Siegfried ajoutait : « L'Occidental a une mentalité d'industriel et de gestionnaire, et est créateur de civilisation. Quant à l'Oriental, il a une mentalité sentimentale moyenne, et est incapable de réfléchir, de s'organiser et de tirer profit du modernisme ». Maurice Thorez, le secrétaire général du Parti Communiste Français, et l'une des personnalités les plus reconnues du communisme international, dit : « Le peuple algérien, les peuples d'Afrique du Nord et tous les peuples d'Afrique ne sont pas un peuple. Ils sont encore en voie de devenir un peuple ». Autrement dit, la domination

coloniale de l'Occident a sa raison d'être. Si ces peuples veulent savoir ce qu'est la civilisation, et s'ils désirent devenir des peuples modernes, ils n'ont pas d'autre choix que de vivre et d'être éduqués dans l'ombre de la mère sévère, c'est-à-dire du matérialisme, pendant un certain temps. Telles étaient les idées de ce chef du socialisme. Vous avez cependant pu constater ce qui s'est passé par la suite au sein de ces peuples grâce au miracle de ce réveil gorgé d'amour et de foi.

Je suis allé en France, ce pays dont toute la fierté était d'être le berceau de la liberté en général et de la liberté de penser dans le monde. J'ai vu ce Paris qui se vantait que ses cafés aient vu germer la semence des grandes révolutions mondiales, ce Paris qui disait : « Je suis le refuge de toutes les idéologies, de toutes les renaissances et de toutes les révolutions quelles qu'elles soient » ; ce Paris qui se croyait assez fort pour accueillir et accepter, sans peur et sans crainte, le plus grand nombre d'écoles de pensée, de partis et de forces révolutionnaires mondiales ; ce Paris qui s'appuyait sur ses ressources intellectuelles et idéologiques, au point qu'il y avait, dans une seule de ses rues, le boulevard Saint Michel, plus de dix-sept bureaux et organes de presse affiliés aux divers mouvements de renaissance et de révolution à travers le monde, comme les pragmatiques, les royalistes, les réformateurs et même les adeptes du yoga. Il y avait aussi tous les bureaux des mouvements révolutionnaires africains et latino-américains. La fierté de Paris résidait dans la culture européenne, démocratique et libérale. Paris, qui n'avait pas encore noué de relations politiques avec les pays révolutionnaires d'Asie, n'en imprimait et n'en diffusait pas moins leurs journaux. Je suis allé un jour acheter une revue révolutionnaire africaine et je me suis entendu dire : « Le ministère de la culture a interdit la publication de cette revue en raison de son influence néfaste sur les intellectuels et de son impact négatif sur eux. »

Que s'est-il donc passé pour que le gouvernement français ait peur de la publication d'une revue par un groupe de jeunes Africains qui étaient les enfants d'un peuple qui n'aurait pas eu d'autre moyen, comme le disait Sartre, d'exprimer leurs idées si Paris, Londres ou Amsterdam, ne les soutenaient pas ? Il s'agit du miracle que produisent la foi et l'éveil, le miracle qui arrache, tout d'un coup, tout ce que les gouvernants ont mis en place, malgré la volonté de la société, et qui le brûle et le réduit en cendres. C'est un exemple pour tous ceux qui refusent de se soumettre à toute forme institutionnelle et traditionnelle qui a été dessinée par le passé ou importé d'Occident. Ils veulent plutôt réfléchir, comprendre et choisir par eux-mêmes. Il va de soi que ces gens restent sans recours au sein de la société, sans base et sans soutien. Ils doivent pourtant rester optimistes. S'ils parviennent à se maintenir sur le chemin, à préserver leurs idéaux et à accepter les privations qui les attendent pour avoir défendu leurs idées, il ne fait aucun doute qu'ils verront un jour cet éveil se répandre soudainement et briser l'immobilisme et la division. Il ne fait aucun doute qu'ils verront une nouvelle société unifiée autour d'un même objectif, d'un même mouvement, d'une même responsabilité, se dresser sur les ruines de la décadence et de l'ignorance en s'appuyant sur cet éveil gorgé d'amour et de force.

Je voudrais aborder ici un point important de cette question essentielle qui se pose aujourd'hui aux intellectuels en Afrique, en Asie et en Amérique Latine, et qui s'est manifestée récemment en Iran bien qu'elle fût bien présente en Iran avant que les intellectuels africains et européens ne la soulèvent. La poussière de l'oubli l'avait simplement recouverte, et il a fallu attendre que l'Europe la remette à l'ordre du jour pour qu'elle touche à nouveau les intellectuels iraniens. Il s'agit de la question du « retour à soi ». Si vous savez que je m'appuie sur la religion et sur l'islam, sachez également qu'il s'agit de l'islam

ouvert que je considère avec un regard renouvelé et lucide, et sur la base de la renaissance intellectuelle islamique. Je ne suis pas arrivé à cette vision après avoir considéré les différents courants et les différentes religions en choisissant pour finir l'Islam comme « meilleure religion ». J'ai emprunté un autre chemin pour parvenir à cette vision. Si je vous parle de cela ce n'est pas pour que seuls les intellectuels et les étudiants qui croient en la religion l'adoptent. Tout intellectuel éclairé qui possède une conscience libérée et veut servir sa société en se sentant dépositaire d'un message destiné à sa génération et à son époque peut emprunter ce même chemin. En résumé, je ne considère pas le rôle de la religion dans la société sous l'angle de la pensée et de la sensibilité religieuses mais d'une manière qui permette, même à l'intellectuel qui n'a pas de sentiment religieux, de me comprendre et de prendre la religion comme un appui pour lui. La nature du soutien que je trouve dans la religion réside dans ma foi et dans ma responsabilité sociale. L'intellectuel peut, quant à lui, s'appuyer sur la religion en tant que responsabilité sociale uniquement !

Ce que nous cherchons à faire ici, en tant qu'intellectuels conscients d'être responsables de notre époque et de notre génération, c'est de préciser en quoi consiste cette responsabilité et de définir le rôle social qui doit être celui de l'homme cultivé au sein d'une société asiatique et islamique (nous ne sommes pas concernés par les directives générales qui ont été données de l'étranger et qui ont été importées sous la forme d'idéologies). Nous devons le faire sur la base du mot d'ordre adopté par l'ensemble des milieux cultivés, qu'ils soient religieux ou non – surtout après la seconde guerre mondiale – ; comme le pensent Omar Osgan, Frantz Fanon et Eugène Ionesco, il faut que chaque société édifie sa culture propre sur la base de sa propre histoire et de sa propre culture. Le rôle de l'intellectuel est de se faire le messager de cette culture en s'appuyant sur « l'histoire

», « la civilisation » et « le langage populaire ». Il faut qu'il s'appuie sur ces trois éléments.

La question du « retour à soi » n'est pas un mot d'ordre qui a été adopté par les religieux dans le monde aujourd'hui. Cette question a été soulevée pour la première fois par la plupart des intellectuels progressistes qui n'avaient aucune doctrine religieuse, à l'instar d'Aimé Césaire, et en Afrique de Frantz Fanon, Julius Nérére et Jouma Kenyata, Senghor au Sénégal, l'écrivain algérien Yasin et Jalal al Ahmad en Iran. Ce sont eux qui ont brandi le slogan du retour à soi, et, comme nous pouvons le constater, aucune de ces personnalités n'était une personnalité religieuse. Il s'agit des figures les plus emblématiques du réveil intellectuel mondial et de dirigeants qui se sont soulevés contre l'impérialisme dans le tiers-monde. Ces personnalités ont fait l'unanimité autour d'elles, et ont été acceptées par tous les courants et toutes les tendances.

C'est en réponse à cet appel que nous voulons soulever cette question ici en Iran, dans cette société, auprès de cette génération, et à cette époque dans laquelle nous vivons, et dont nous avons la responsabilité. C'est sur cette base que nous pensons que le retour à soi se présente pour nous sous la forme d'une orientation religieuse. Pour celui qui ne prend pas l'option religieuse en compte, il faut dire que c'est la responsabilité de la société qui nous a réunis et qui nous a permis d'arriver à une compréhension mutuelle. La question du « retour à soi » se transforme ainsi pour nous en une question du « retour à sa propre culture » et à la connaissance de ce « soi » qui est en fait un « Nous ». C'est en suivant ce chemin que nous arrivons à la question du « retour à la culture islamique et à l'idéologie islamique ». Il ne s'agit pas de l'islam en tant qu'il est représenté par la tradition, l'héritage, l'organisation, ou la doctrine actuellement présente dans la société. Il s'agit de l'Islam en tant qu'idéologie et foi susceptibles de réaliser le miracle au sein de

cette société en question. On ne peut y arriver en prenant pour fondement la religion traditionnelle ou le sentiment spirituel vide qui la caractérise. Il prend plutôt racine dans le sentiment, présent chez tous les intellectuels du monde, et sur la base de ce qu'un écrivain appelle « la seconde crucifixion du Christ » (ce livre a été traduit en persan et je conseille à tous mes amis de le lire). En partant de ce mot d'ordre, je peux dire qu'en Iran nous assistons au « second martyre d'Hussein ».

Ceci me permet de clarifier mon propos sur « le retour à soi ». Il s'agit du mot d'ordre de tous, du mot d'ordre d'Aimé Césaire en Amérique latine, du mot d'ordre de Frantz Fanon en Algérie. Mais nous, ici, nous devons adapter ce principe à une culture, une histoire et une géographie différentes. Autrement, le mot d'ordre du « retour à soi » apparaîtra comme obscur, spécieux et vide de contenu, comme on constate qu'il est aujourd'hui un slogan éculé et mis au service de la négation de la culture authentique de l'homme dans le monde, au service des valeurs absolues de l'Occident.

L'Occident cherche, depuis le XVIII^e siècle, avec l'aide de ses sociologues, de ses historiens, de ses écrivains, de ses artistes et même de ses révolutionnaires, à imposer au monde la théorie suivante : la civilisation est une, et elle est telle que l'Occident l'a édiflée et l'a offerte au monde. Celui qui veut être civilisé doit nécessairement disposer de la civilisation que l'Occident a fabriquée pour lui. Et s'il la refuse, il restera sauvage semblable à Mounâs le héros bédouin de la mythologie turque. L'Occident affirme aussi que la culture est une. Il s'agit en fait de la culture occidentale : celui qui doit avoir une culture au vingtième siècle doit l'acheter à l'Occident, exactement comme n'importe quelle autre marchandise ! Toute personne qui cherche à acquérir un minimum de culture et à faire naître en lui ces valeurs culturelles doit accepter et se contenter des formes que l'Occident lui présente dans ce cadre, exactement comme s'il s'agissait

d'acquérir une télévision de fabrication occidentale, ou alors il devra rester à l'état sauvage. Tel est le destin inéluctable ! Et personne n'a le loisir de choisir !

L'Occident a déployé tous ses efforts au cours des deux derniers siècles pour rendre possible cette foi en lui, et pour provoquer le manque de croyance en soi. C'est ainsi que nous entendons Monsieur Maurice Thorez dire qu'il n'y a pas de peuple algérien, mais un peuple en devenir. Il nie ainsi la grande civilisation nord-africaine au sein de laquelle les plus grands philosophes sont nés et ont évolué, ainsi que le plus grand sociologue de tous les temps, le fondateur même des sciences sociales [Ibn Khaldoun]. Quand l'Afrique du Nord jouissait d'une telle civilisation, toute la culture de l'Occident se résumait à une chanson populaire destinée aux caravanes de chrétiens en partance pour les lieux saints. L'Espagne était la seule entité civilisée de l'Occident, sauf que cette civilisation, elle l'avait reçue du Maghreb islamique. L'Espagne imitait l'Afrique du Nord dans sa quête de civilisation. Les Occidentaux tentent cependant aujourd'hui de nier toutes les autres civilisations afin d'imposer les formes et les cadres qu'ils fabriquent eux-mêmes pour les autres. Ce massacre touche tous les peuples, de la Chine à l'Egypte en passant par l'Iran, qui ont eu, tous trois, une grande civilisation dans l'histoire.

L'exclusivité dans l'agriculture, la monoculture, est l'une des manifestations de l'impérialisme de l'Occident. Parce qu'il considère qu'il est le maître du monde, l'Occident pense que tout le reste de la planète est une réserve alimentaire dont il peut disposer à sa guise. C'est la raison pour laquelle nous considérons que ce phénomène de la monoculture dans les pays sous-développés est une manifestation de l'impérialisme mondial. Quand l'Occident constate, par exemple, que la culture de la canne à sucre à Cuba s'avère rentable, il décide que toutes les terres cubaines devront être plantées de cannes à sucre, sans se

soucier de prendre en compte les besoins en pain du peuple, ce qui le pousse à importer le blé d'Amérique. Il en va de même pour ce qui concerne les populations musulmanes en Afrique du Nord. Comme le climat y est ensoleillé et favorise la culture du raisin, il faut donc planter la vigne sur toutes les terres agricoles et supprimer tous les autres types de culture, afin de produire du vin en quantité !

Les choses se sont effectivement déroulées de la sorte. Lorsque le peuple a pris les commandes en Afrique du Nord, il s'est rendu compte que toutes ses terres avaient été transformées en exploitations viticoles ! Bien qu'ils aient tous été des musulmans qui ne boivent pas de vin et qu'ils se soient retrouvés sans autres ressources alimentaires.

Le mot « culture » a en français deux sens : « l'exploitation agricole » et « la culture intellectuelle ». Cette homonymie est très belle puisque l'Occident œuvre à la fois à la diffusion de la monoculture dans le monde et à l'unification des cultures et des histoires, de même qu'il procède à l'unification des exploitations agricoles et des rendements dans les pays faibles, qui ne peuvent survivre qu'en vendant leur production à l'Occident. Il travaille aussi dans le champ de la culture morale en niant la pluralité des systèmes culturels dans le monde au sein desquels, pendant des centaines et des milliers d'années, les talents de l'humanité et ses expériences dans les domaines de l'art, du goût et de la plus haute moralité se sont exprimés. Oui, il faut que tout cela passe à la trappe pour permettre au colonialisme culturel de se déployer et de phagocyter les cultures de l'Asie, de l'Afrique, de l'Iran et de toutes les sociétés islamiques, afin de semer partout dans le monde les graines de la culture occidentale. Toutes les nations, quelles que soient leur origine, leur histoire et leur culture, deviennent toutes comme des boîtes vides qui se ressemblent, incapables de produire par elles-mêmes et destinées à la consommation des produits

occidentaux. Il n'y a donc que ceux qui consomment ces produits qui peuvent être modernes et civilisés ; et pour qu'ils puissent devenir des consommateurs de produits occidentaux, il faut qu'ils comprennent que leur culture propre et leur personnalité indépendante n'ont plus aucune valeur. Il faut qu'ils comprennent qu'ils ne sont capables, par principe, de produire aucune civilisation ni aucune culture. Ils n'ont donc pas d'autre choix que d'accepter les moyens, les formes et les valeurs culturelles de l'Occident. C'est la raison pour laquelle nous constatons que dans notre société, l'homme est considéré être cultivé et moderne selon son niveau de consommation et non selon ses capacités d'entendement et d'éveil. On dit par exemple que la ville de Téhéran est beaucoup plus évoluée qu'auparavant parce qu'en 1955, la consommation d'ongles artificiels n'était que de 17 ou 18 ongles par personne et par an alors que cette consommation a été multipliée depuis par cinq cents. Il en va de même pour les autres produits dont la consommation a été multipliée par mille. Ces mères qui ont élevé des héros – comme Sattar Khan⁸ – et qui teignaient leurs cheveux au henné ne sont donc pas des mères évoluées et modernes. Ce jeune Africain n'était pas cultivé lorsqu'il s'occupait de son chien et de son troupeau, et il a dû attendre que le colonialisme vienne à lui pour pouvoir enfin le devenir. Nous voyons, maintenant que les Français sont venus jusqu'à lui, que le chef de la tribu circule dans une voiture européenne, assis sur le siège arrière, tandis que son chauffeur appuie sur l'accélérateur heureux d'être enfin devenu moderne !

Un dignitaire religieux dit un jour : « Dieu a accordé aux Européens l'argent, la capacité et l'intelligence, sauf qu'il les a obligés pour cela à aller à l'usine pour fabriquer les voitures et les autres biens de consommation pour que nous autres musulmans puissions en profiter ! »

Il n'y a pas d'autre solution pour le Chinois, le Japonais, l'Iranien, l'Arabe, le Turc, le blanc et le noir que de devenir des choses creuses, vidées de toute leur fierté, de leur honneur, de leur humanité et de leur foi, réduites à la seule consommation des marchandises occidentales. Il faut donc réduire toutes les valeurs de ces peuples. Il faut aussi provoquer une catastrophe mondiale pour réduire tous ceux qui adhèrent aux différentes religions et aux différentes histoires. La réduction du soi est un principe de la philosophie existentielle, mais pas de l'existentialisme de Sartre, de Heidegger ou Jaspers (ce dernier étant un existentialiste religieux), auxquels j'accorde une grande importance.

Que signifie le retour à soi

Heidegger affirme que chaque individu dispose de deux existences, la première, c'est le « moi », en tant qu'être social, c'est-à-dire comme un individu parmi d'autres dans la société. Si l'on considère qu'il y a en Iran, par exemple, trente millions d'habitants, chacune de ces personnes est égale à l'autre pour ce qui touche à la qualité de l'existence. Ils ont tous à peu près les mêmes qualités pour ce qui touche à la taille, au poids et aux capacités de consommation. Il s'agit là de l'existence moyenne de l'homme. Pour ce qui constitue le second type d'existence, il s'agit de ce que Heidegger nomme « l'existence authentique ». Toute l'existence considérée par l'existentialisme repose sur ce principe et non sur l'être moyen dont tous disposent également. Certains ne disposent absolument pas de ce second type d'existence, et d'autres en disposent pleinement. Ces derniers se situent à un niveau très différent, celui de l'existence qui produit la culture tout au long de l'histoire. Il s'agit de la véritable existence et de l'humanité authentique de l'homme. L'existence moyenne est une existence qui dure trente ou quarante ans, comme l'indique celui qui dit « moi ». L'existence authentique

est « ce moi » qui s'est constitué au cours des siècles et de l'histoire, de ce qui s'est édifié sur la base de la culture, de la civilisation et de l'art. C'est cette existence qui me donne une identité culturelle face aux autres cultures, à l'Orient et à l'Occident, à l'Amérique et à l'Afrique. Le second type d'existence est l'existence véritable à partir de laquelle je peux dire « moi » quand je suis devant un Français, un Anglais, un Américain ou un Chinois, exactement comme chacun d'entre eux peut aussi dire « moi ». Il s'agit là d'une vérité spécifique, d'une existence concrète, de qualités et de particularismes précis, de l'existence historique qui s'est concrétisée dans un individu spécifique. L'éducation et l'enseignement ne sont rien d'autre que l'accomplissement de l'existence authentique et de son développement dans l'existence exemplaire, dans l'histoire, dans la culture, dans la société et dans une personnalité qui est le « moi » de l'homme, c'est-à-dire de cette personnalité qui se distingue des autres et qui détermine des fins. Quant à l'autre « moi », c'est-à-dire mon existence moyenne, il est égal à l'existence des autres. Vous pouvez vous imaginer ces existences moyennes, sauf qu'elles n'ont pas encore trouvé l'occasion de produire pour elles-mêmes l'existence authentique. Cette dernière ne peut donc être produite que par l'homme lui-même, par la médiation de sa propre culture et de sa propre histoire qui permet à l'homme de se développer lui-même. Sartre dit que l'existence moyenne peut être produite par la nature ou par Dieu, mais que l'existence authentique ne peut être produite que par nous-mêmes. L'existence authentique n'est rien d'autre que mon propre moi, mon identité humaine et ma personnalité culturelle. Chaque personne qui dispose d'une personnalité culturelle propre à elle est un homme indépendant et productif. C'est cet homme productif qui peut produire la pensée, les idéologies, la foi et le mouvement, exactement comme il produit des machines.

Permettez-moi de dire ici que c'est un grand mensonge que de penser qu'un peuple puisse accéder à la production industrielle et économique avant d'être parvenu au niveau de la production intellectuelle, morale et culturelle. Et même s'il atteint ce niveau par une sorte de contrainte venue d'Occident, il s'agira d'une tromperie et d'une nouvelle forme de colonialisme. La société vraiment productive est la société qui pense et qui crée par elle-même, qui crée de la pensée, de l'intelligence, des valeurs, de la beauté, de l'art, une doctrine, de la foi, de la conscience religieuse, qui produit ses jugements historiques et sociaux. Elle prend tous ces éléments pour base de sa propre organisation sociale. Telle est la société qui s'élève au mode de production industriel, à l'indépendance politique, à la production du capital et à la civilisation matérielle. Pour empêcher quelque génération que ce soit de parvenir à la production intellectuelle et à l'indépendance, pour l'empêcher de se dresser face à l'Occident dominant, il est impératif de détruire les fondements essentiels de son humanité et de sa culture qui sont à la base de la personnalité indépendante de son « moi » véritable. Il faut en faire un homme puéril et vide, qui se réduit à une élégance apparente qui ne dit rien de ce qu'il porte au fond de lui-même. Il est semblable, comme le dit le poète Rûmî, à la tombe de l'impie, qui est extérieurement décorée et raffinée mais qui est frappée intérieurement de la colère de Dieu, alors que celle des croyants, qui sont abandonnées en apparence, sont intérieurement emplies de lumière.

Telle est la condition de cet homme fabriqué par l'Occident moderne dans les nations non-occidentales. Il est raffiné en apparence, mais il est intérieurement vide et sans consistance.

La dialectique de Sourdél met en évidence la nature du lien qui existe entre l'Orient et l'Occident dans le système colonialiste. Cette relation doit reposer sur le principe selon lequel l'Occidental ne doit pas nier la culture, l'histoire et la personnalité

de l'Oriental car ce dernier, dans ces conditions, serait amené à prendre une position défensive. L'Occidental doit adopter une position qui amène l'Oriental à nier lui-même sa propre foi en sa culture, son histoire et sa personnalité et à croire à la supériorité de l'élément occidental sur l'élément oriental. L'Occidental dispose d'une raison, et il est productif. L'Oriental doit se contenter, quant à lui, de poésie et de gnose. C'est la raison pour laquelle nous constatons que nombre d'orientalistes accordent une grande importance aux confréries soufies et qu'ils recopient leurs manuscrits des dizaines de fois, tandis que 79% de nos manuscrits scientifiques sont livrés dans des bibliothèques à l'œuvre du temps et à l'appétit des souris, et que personne n'en entend plus jamais parler. Ils vont faire comprendre à l'Oriental qu'il n'a pas d'autre souci que le sentiment de l'absolu et qu'il n'a pas d'autre choix, quand il se réveille et redescend sur terre et dans la vie, que de suivre notre système et d'avoir besoin de nos marchandises.

Ils ont divisé le monde en deux parties : le monde de la matière qui est la base de l'homme occidental, et le monde moral, absolu et métaphysique qui est entièrement réservé à l'oriental ! C'est ainsi qu'ils ont partagé le monde en oriental et en occidental. Ce n'est pas un hasard de trouver cette forme de racisme au XX^e siècle. Il s'agit d'une idée issue de la *Jâhiliyya*.⁹ Comment se fait-il qu'on la retrouve présente au XX^e siècle ? Cette idée, issue de la *Jâhiliyya* arabe avait été évincée par l'islam. Comment le système de la prééminence de l'Occident, de l'égoïsme et de l'occidentalisation a-t-il pu réapparaître au XX^e siècle ? Car le message de la prééminence de la race consiste à faire comprendre à l'Oriental que sa race est de seconde catégorie, et à l'Occidental que la sienne est de première catégorie, et que c'est lui qui est l'inventeur de la culture. C'est là qu'apparaît la nature de la relation maternelle entre le colonisateur et le colonisé, car le colonisateur se considère comme la

cité m  re, tandis que l'Occidental, l'Africain et l'Asiatique, sont des enfants mal élevés qui doivent être éduqués par leur mère. Cette relation se réalise dans la dialectique de Sourd  l puisqu'on y voit que la mère renvoie son enfant. Nous voyons que ce dernier, pour se protéger de sa mère et parce qu'il la craint, finit quand même par se réfugier dans ses bras. Il s'agit là d'une dialectique qui se nie elle-même par la contradiction qui l'habite, et qui pousse à la séduction et au nationalisme. Quand l'Occidental se sent vidé de toute substance, quand il se sent appartenir à une religion et à une race décadentes, que sa culture et que sa beauté sont décadentes, que son art, sa littérature, son organisation sociale, son histoire, sa personnalité, ses ancêtres sont décadents et qu'il ne possède rien, il éprouvera automatiquement de la honte et il s'accusera lui-même d'appartenir à une race décadente. Afin de se disculper et d'éloigner de lui cette accusation, il se compare à l'Occidental en disant : « Je ne suis pas de cette race maudite. Je suis comme toi. » Il finit par se comparer à l'Occidental dans tous les domaines, dans sa manière de vivre, dans ses comportements, dans des mouvements, dans son mode d'habitation, etc. L'imitation est donc un aspect de la dialectique de Sourd  l, pour ce qui touche à la relation entre l'Occidental et l'Occidental.

Aujourd'hui que l'Occident a arraché à l'homme, partout où il se trouvait, son fondement intérieur et culturel, sa capacité à se produire lui-même et à créer, qu'il l'a écarté et en a fait un esclave vil et misérable qui a besoin de lui et qui s'accroche à lui, que devons-nous faire ? Il est vrai que les intellectuels ont lancé, voici une quinzaine d'années, le mot d'ordre du « retour à soi » comme la dernière expérience culturelle d'opposition à la colonisation. La question que je voudrais soulever à ce propos est la suivante : de quel soi s'agit-il ? Celui qu'Aimé Césaire appelle de ses vœux ou bien ce « moi » qui est le mien en Iran ? Son soi diffère du mien. C'est la raison pour laquelle, quand

nous parlons du retour à soi, nous divergeons entre nous, moi en tant qu'intellectuel iranien, ou Aimé Césaire et Frantz Fanon en tant qu'intellectuels africains, ou encore tel autre qui vient des Antilles. Cependant, quand nous avons été vidé de « notre soi », comme le dit Aimé Césaire, nous étions semblables et, comme le dit Jaspers, nous étions tous les trois des assimilés diplômés des universités françaises. Nous nous étions tous dirigés vers l'Occident et nous étions devenus des imitateurs et des assimilés. Maintenant que nous désirons revenir à nos fondements culturels, il est évident que nous allons nous séparer et que chacun va revenir dans son pays et dans sa maison. Donc, quand nous parlons, nous les intellectuels, du « retour à soi », et que nous sommes tous d'accord sur cette question, il est évident que chacun de nous doit définir par lui-même le soi auquel il compte revenir (il s'agit d'une question qui n'a pas encore été soulevée en Iran).

Le slogan du retour à soi prôné par les intellectuels africains diffère de celui des Iraniens dans ce sens là. La colonisation a présenté la culture d'une certaine manière aux Africains et d'une autre aux pays musulmans de l'Orient moderne et à la société iranienne – qui est une société à la fois orientale et islamique. Ce que nos intellectuels contemporains ont présenté au cours des quinze dernières années est la répétition de la question soulevée par Aimé Césaire, Frantz Fanon et leurs semblables. Cette influence ne peut cependant pas être considérée comme un remède qui vaut pour nous – malgré ma profonde adhésion à cette même thèse ? En effet, la manière dont l'Occidental s'est adressé à moi, musulman, iranien et oriental diffère de celle avec laquelle il s'est adressé à Aimé Césaire l'Africain. Il dit à l'Africain : « Ton esprit est incapable de produire la civilisation parce que les races sont de deux sortes : l'une est productrice de culture et l'autre, non. Il faut donc que la seconde soit esclave de la première. » Quant à nous, il ne

nous dit pas que nous sommes incapables de produire de la culture. Il nous flatte au contraire à un point tel qu'il finit par nous embarrasser. Les Occidentaux sont venus en Orient, ils ont déployé des années d'efforts et de fatigue à étudier nos sculptures et à découvrir les traces archéologiques de notre passé. Nos meilleurs vestiges et nos meilleurs manuscrits ont été publiés à Londres et à Paris, et ont été présentés aux yeux du monde comme les meilleurs qui soient. Monsieur Gibb tient une place de choix dans la publication de nos manuscrits anciens. Ils voient dans l'exaltation de notre passé une preuve que nous ne sommes pas méprisables, même ils nous flattent et ils s'appuient sur notre passé beaucoup plus que nous le faisons nous-mêmes. Il s'agit du même Occident qui dit à l'Africain cultivé : « Tu n'as pas de passé. Tu as toujours été esclave des Arabes et des Coptes, et tu es maintenant l'esclave des Occidentaux. » Quel est donc le sens du retour à soi ? L'Occidental dit à l'Africain : « Tu n'es dépositaire d'aucune civilisation » et il nous dit au contraire que nous avons eu une grande culture. Il lui dit : « Tu es incapable de produire la culture », alors qu'il nous dit que nous avons inventé la culture. Il a donc nié la culture passée chez l'Africain, et il a déformé notre culture et notre passé à nous, ce qui est pire. Il aurait été préférable qu'ils nous disent : « Vous n'avez jamais eu une religion évoluée dans le passé, vous n'avez jamais eu de livre, de science ou de littérature, vous n'aviez rien eu du tout. » Nous aurions alors prouvé aux nouvelles générations que nous avions tout cela ; mais ils n'ont pas agi de la sorte.

Quand je parle du passé, je ne parle pas de ce passé ancien mais de celui qui est là, d'un passé classique toujours vivant et que nous ressentons parce que nous le vivons toujours. Il s'agit du passé qui produit notre personnalité culturelle, de celui sur lequel nous nous appuyons. Je parle de ce passé qu'ils dépeignent de manière déformée, obscure, vile et détestable.

L'Occidental dit à Aimé Césaire que lui et les siens ne possèdent rien alors qu'il me dit à moi : « Vous avez tout. » Mais il me dépeint cela comme quelque chose de détestable qui devrait me pousser à me réfugier auprès de lui. Pourquoi est-ce que l'Africain n'a pas à fuir le passé, l'arriération et ce qui est ancien ? L'intellectuel noir s'enorgueillit d'être noir, d'être africain et d'appartenir au Sud même si le passé africain n'a rien qui inspire la fierté pendant que les Iraniens et musulmans orientaux, ayant reçu une éducation, ne ressemblent aujourd'hui en rien à l'Iranien et au musulman. Ils se moquent d'eux et se donnent les apparences d'un Occidental.

Un jour, je demandai à la personne assise à côté de moi en avion de me prêter sa revue pour la lire. Je constatai que son accent était occidentalisé à tel point qu'il était incapable de parler avec moi. Je me dis au fond de moi-même qu'il devait certainement avoir oublié le persan pour avoir habité trop longtemps en Occident. Sauf que je constatai, au moment où un autre voyageur occidental lui demandait quelque chose, qu'il ne maîtrisait non plus aucune langue occidentale. Regardez comme ils aiment à se donner des airs ! Nous trouvons beaucoup de ces gens partis une ou deux années en Europe, et qui sont revenus en faisant semblant d'avoir oublié le persan. Je dis à ceux-là : « Espèce d'imbécile ! Tant que tu auras cette tendance à oublier en trois ans la langue que tu as apprise durant vingt-cinq années, comment penses-tu pouvoir apprendre une autre langue en trois ans ? » Pourquoi faire semblant ? Voyez-vous comme il a peur de tout ? Il a peur de lui-même. Il se déteste et il déteste tout ce à quoi il appartient et tout ce qui lui renvoie cette image misérable et détestable de lui. Il est reconnaissant envers tout ce qui lui fait oublier ce qu'il est et tend à s'en rapprocher et à s'en faire un ami, ou plutôt à faire semblant d'en être l'ami car il ne sait rien de ce qu'il est.

Pourquoi notre soi paraît affreux et détestable à nos yeux au point que, dans la jeune génération tout homme qui appartient à lui ou à notre culture, notre histoire et notre religion, que ce soit par la foi ou par la spécialisation scientifique met en accusation tout intellectuel qui parle d'une personne comme Abû Dharr al-Ghifârî ?¹⁰ (Il s'agit d'une personnalité considérable qui, si elle était présentée à l'Europe d'aujourd'hui, serait reconnue comme une grande personnalité révolutionnaire et progressiste). On l'accuse ainsi de s'accrocher à ce qui est ancien et révolu, mais si la même personne se mettait à traduire les paroles de la chanteuse grecque Bilitis en persan, elle serait alors considérée comme une personnalité moderne et cultivée.

Pourquoi nos intellectuels, qui sont responsables, qui ont une vision idéologique accomplie, et qui ont le souci du destin de notre société, passent toute leur vie à s'occuper de questions liées à la poésie moderne et ancienne, à l'art pour l'art, et à messieurs Ionesco et de Castro ?

Ces recherches entamées par nos intellectuels ne portent sur la société mais constituent la pire des drogues qui coulent dans les veines de cette génération. Pourquoi est-ce que cet intellectuel responsable, qui se considère comme le dépositaire d'un message et d'une responsabilité, fait semblant de lire l'œuvre de Beckett, alors que cet auteur n'est qu'un outil pour endormir les gens, qu'il est comme ce narcotique injecté au VI^e et au VII^e siècles dans le sang des Iraniens afin de les empoisonner. Ils l'importent aujourd'hui d'Occident sous la forme des œuvres de Beckett afin de servir de faire-valoir aux intellectuels à l'idéologie élitiste et sectaire. Tout cela est possible car Beckett est une personne qui n'a rien à voir avec nous. Quant à Abû Dharr, il faudrait le fuir à tout prix parce qu'il est de nous et parce qu'il est lié à notre soi ! Peu importe qu'il s'agisse d'un révolutionnaire humaniste et social. Voilà ce qu'ont fait les Occidentaux :

ils ont déprécié notre soi à nos yeux, et ils ont dissimulé leur soi aux Africains.

Il y eut un jour une conférence de sciences religieuses à Machhad à laquelle participèrent des enseignants de toutes les villes et de toutes les écoles. On me demanda de préparer une intervention pour l'occasion. Pour vérifier si le sujet que je voulais aborder conviendrait aux organisateurs, je leur expliquai qu'il s'agissait d'une proposition adressée au ministère de la culture, facile à mettre en œuvre et qui n'avait besoin du concours d'aucun spécialiste, ni d'aucun budget précis. Elle représenterait un grand service rendu à l'islam. Il s'agissait de supprimer l'enseignement religieux dans les écoles iraniennes et de le remplacer par des cours de sport, car si on ne le faisait pas, chaque garçon et chaque fille qui terminent leurs études auront une idée arrêtée sur ce qu'est la religion, ce qu'est la conscience alors qu'ils doivent en sortant aborder ces questions comme quelque chose de nouveau. Mais qu'est ce qui se passe aujourd'hui lorsqu'on aborde la question de la religion ?

J'effectuai au Collège de France une étude sur la question de l'impact de l'Imamat sur les sciences sociales, et je donnai une conférence sur le Chiisme dans une église jésuite. Après avoir terminé mon intervention, le public me demanda de poursuivre ma présentation, ce que je fis. La discussion continua jusqu'au petit matin. Lorsque je soulevai la question de l'Imamat dans un contexte comme celui du Collège de France, la plupart des participants, majoritairement marxistes, socialistes, existentialistes, catholiques ou laïques, comprenaient bien que ce que je disais relevait de la philosophie des sciences sociales et politiques. En revanche, quand je parle dans une société religieuse comme la société iranienne, il en va tout autrement. Si j'avais pris la parole dans une université de Téhéran, j'aurais beaucoup plus insisté sur la dimension religieuse qu'à Machhad (qui est une ville religieuse), et si je devais parler à la faculté des

ingénieurs, ils me comprendraient sans doute mieux que si je devais le faire dans une faculté de lettre ou de droit islamique.

Lorsque j'ai parlé de la révolte de Karbala au Collège de France et à la Sorbonne, que j'ai parlé de l'homme qui l'a menée, de son rôle et de la manière dont il a vécu et dont il est mort en martyr, on m'a applaudi parce que les gens ici n'ont pas d'idées préconçues sur la question comme dans la société islamique où il est dénié et dénaturé.

Il y a beaucoup de présupposés qui dénaturent notre culture, et il aurait mieux valu que l'Européen nous dise que nous n'avons aucune culture, aucune littérature, aucune science, aucune civilisation ni aucune religion. Nous aurions pu alors amener notre génération à redécouvrir son soi, à combler tous ses besoins, et à satisfaire sa conscience et son entendement. Au lieu de cela nous sentons actuellement l'odeur de la haine qui flotte dans l'atmosphère, dans les sentiments et dans les esprits et, alors même que nous sommes sur le point de parler du soi, nous courons chercher refuge auprès des modèles occidentaux. C'est la raison pour laquelle Aimé Césaire peut dire : « Revenons à nous-mêmes ! » Mais moi, je ne peux m'empêcher de demander : « A quel soi ? » S'agit-il de ce soi dénaturé qui nous a été exposé ? Non, il est impossible de revenir à un tel soi. Cela reviendrait à s'accrocher à la tradition et aux choses anciennes et dépassées, et à reculer devant le progrès. Ne savez-vous pas que le retour à soi est actuellement présent ?

Je rendai visite à une autorité modernisée qui avait effectué le retour à soi. Je vis qu'il avait mis à l'entrée de sa maison la selle de son mulet. Je lui demandai alors : « Cher Monsieur, est-ce là le sens du retour à soi ? Pourquoi avez-vous posé la selle de votre mulet ici alors qu'il faudrait plutôt la mettre dans votre chambre ?! » Voilà le retour à soi formaté selon les standarts américains. Depuis que les Occidentaux sont venus ici et qu'ils se sont mis à acheter des selles de mulet et les

amulettes qu'ils ont attachées au cou de leurs femmes... Cela nous a révélé à nous-mêmes !! Regardez cette bêtise... Il s'agit de la bêtise moderne.

À quel soi devons-nous donc revenir ? Devons-nous tous fondre dans ce concept abstrait et illusoire d'humanisme ? L'humanisme et l'internationalisme sont aujourd'hui des mensonges qui visent à nier notre personnalité culturelle et notre existence collective en les fondant dans une forme illusoire dénuée d'existence. L'homme posé comme fondement signifie l'inclusion de tous les peuples dans un même concept unifié et dans une seule vérité, autrement dit la soumission de l'homme dénaturé au propriétaire capitaliste. Si nous participions, nous dont le soi est vidé de sa substance et qui avons perdu notre culture, avec toi qui dispose de l'existence intégrale, notre relation serait celle du maître et de l'esclave, une relation dont l'un des membres est nié et transformé en instrument tandis que l'autre s'impose par la richesse et la propriété. L'Occidental est donc le seul à exister et, comme le dit Sartre, il n'y a sur terre que cinq cent millions d'hommes seulement. Le reste, c'est-à-dire les deux milliards cinq cent mille autres, ce ne sont que des indigènes. Dans le langage des colonisateurs, l'indigène signifie l'Oriental et l'humain signifie l'Occidental !

Si l'Oriental cherchait – à partir de cette conception – à apporter sa contribution sur la base de ce concept d'humanité et sur la base de l'authenticité tels que définis par l'homme occidental, il disparaîtrait dans un système illusoire et verbal qui est édifié sur l'amour mensonger de l'humanité et qui constitue une négation de sa personnalité, de sa constitution et de l'authenticité de son soi. Tant que nous resterons des indigènes et tant qu'ils resteront des Occidentaux, toute forme de participation dans l'humanité avec eux devra être considérée comme une trahison contre notre existence. Il faut donc que nous nous éloignons d'eux et que nous nous en méfions, car la relation

qu'ils entretiennent avec nous, selon l'équation actuellement en vigueur, est celle du colonisateur et du colonisé. De quelle nature cette relation peut-elle être ? Il s'agit de la relation entre une personne qui suce le sang et une autre dont le sang est sucé. Il s'agit d'une relation entre un pôle qui produit et un autre qui consomme, entre celui qui a droit à la parole et celui qui doit se taire, entre celui qui est en mouvement et celui qui doit l'imiter. Il s'agit donc d'une relation entre deux pôles opposés. En vérité, il ne s'agit pas d'une relation mais bien d'un lien mensonger et sans fondement, comme celui qui existerait entre les membres d'une même race ou le lien de fraternité nationale, etc. Ce sont toutes des relations mensongères qu'on veut mettre en place entre des pôles rivaux et ennemis dans l'intérêt de la puissance en place et sur le dos des faibles. Il ne s'agit donc pas d'une relation. Et si s'en était une, il s'agirait d'une relation d'inimitié car il est évident qu'une certaine relation existe entre celui qui suce le sang et entre celui dont le sang est sucé. Mais l'unité de ce sang est un lien d'hostilité entre deux ennemis.

De toute façon, il s'agit d'une relation mensongère que les colonisateurs cherchent à mettre en place entre les deux pôles qui existent actuellement dans le monde : le pôle colonisateur et le pôle colonisé. Cela se fait au nom de la race, de la nation et de la religion. Nous pouvons donc nous demander comment celui qui se considère humain, c'est-à-dire raisonnable, et qui nous considère comme des indigènes, c'est-à-dire comme des êtres de sensation et d'affectivité, peut engager des relations avec nous. Bertrand Russel incarne cette vision de manière exemplaire – et je ne parle pas ici de quelqu'un de colonialiste et d'opportuniste, mais d'une personnalité libérale mondialement reconnue – quand il dit que le pétrole est le roi de la civilisation, de l'industrie et de l'humanité. Comprenez-vous ce qu'il dit en définitive ? Que le pétrole n'est pas votre roi, vous les

Orientaux attardés ! Il revient à ceux qui sont en mesure d'en disposer au profit de l'humanité. Pensez-vous que vous en êtes capables ? Non... il n'est donc que notre roi à nous les modernes. Oui, telle est notre relation humaine ... avec l'Occident. À quel soi devons-nous donc revenir ?

Si nous revenons à la race, nous devenons alors des racistes, des fascistes et nous revenons à l'ignorance clanique primitive, ce qui constitue un retour en arrière et moi, je ne veux pas répéter ce que le poète a dit : « Le mérite n'existe que chez les Iraniens » ; mais je voudrais dire que mon histoire prouve que je suis bien un artiste et un créateur. Je voudrais dire que je suis un homme que j'ai laissé dans l'histoire des signes qui prouvent que je suis un homme et un créateur de génie et de culture. Le retour à la race est donc un retour raciste, fasciste et nazi, un chauvinisme ignorant et débile. Un retour à une sorte de nationalisme local, un retour aux règles des traditions étriquées et à la stagnation tribale. Nous ne voulons pas de ce retour à la race, aux distinctions et aux différences coutumières et archaïques, et nous ne voulons pas pousser l'homme à adorer la terre et le sang. Plus de cent vingt-quatre mille prophètes ont été envoyés pour inviter l'homme à adorer Dieu, visage de la beauté absolue, sans qu'il ne réponde à l'appel. Devons-nous être de ceux qui, en tant qu'intellectuels, l'appellent de nouveau à l'adoration de la terre et du sang ? Quel genre d'appel est-ce là ? S'agit-il d'un appel au retour à soi ? Non ! S'agit-il d'un retour à notre soi culturel, moral et humain qui s'est développé au sein d'une religion, d'une civilisation et d'une période historique déterminée ? Nous avons un soi aux racines historiques profondes qui remonte à l'époque des Achéménides, des Sassanides, des Achkanides. S'agit-il de revenir à eux ? Je vous prie de prêter attention à cette partie de mon propos car il s'agit de ce que j'ai de plus important à dire... et c'est une question très

délicate. Ce soi est l'ancien soi qui a été enregistré par l'histoire, le soi que de longs siècles ont détruit et ont éloigné.

Notre soi achéménide ancien est un soi qu'il est possible pour les historiens, les sociologues, les scientifiques et les archéologues de découvrir, de lire et de comprendre mais notre peuple ne peut éprouver tout cela dans sa sensibilité. Il ne peut pas vivre les aventures, les héros, les légendes et la grandeur des périodes passées qui ne parviennent pas à s'incarner et à prendre forme aujourd'hui. La civilisation islamique est en effet venue, et a provoqué une rupture telle dans notre soi que nous avons fini par avoir un soi d'avant et un soi d'après l'islam. Le soi d'avant est devenu un objet d'étude pour les savants et les spécialistes, susceptible d'être exposé uniquement dans les musées et les bibliothèques. Quant à la plupart des fils de notre peuple, ils ne se souviennent de rien de tout cela. Regardez les sculptures et les monuments qui ont laissé des traces aujourd'hui chez les gens. Quel est le sentiment qu'ils développent à leur égard ? Comment est-ce qu'ils les reconnaissent ? Certains disent : « Ce sont les djinns qui ont écrit sur ces bas-reliefs ! » C'est bien la preuve qu'il est impossible qu'il y ait quelque relation que ce soit entre les gens et de tels vestiges de l'histoire.

En résumé, le retour au soi historique auquel nous appelons n'est pas un retour à la selle du mulet, mais au soi qui est réellement présent dans l'âme et dans la conscience de la société et qu'il est possible pour l'intellectuel d'extraire et de retravailler à nouveau frais comme une matière et comme une source d'énergie, pour qu'elle vive, qu'elle jaillisse et qu'elle se mette à nouveau en mouvement. C'est un retour à un soi vivant et non pas un soi vétuste appuyé sur des os vermoulus ; ce soi s'appuie sur une sensibilité profonde de nos valeurs spirituelles et humaines, sur nos âmes et nos dispositions naturelles que l'ignorance a coupé de nous-mêmes mais qui est toujours vivant et en mouvement, et ne relève pas de l'archéologie classique et figée.

Ce soi jaillit du cœur des gens. Quel est donc ce soi ? S'agit-il du soi religieux ? Du soi islamique ? Et de quel islam s'agit-il ? De quelle religion ? Je dis oui, et je me demande, sans réflexion préalable, de quel chiisme s'agit-il ? De quelle religion ?

Nous savons que notre soi culturel est celui qui s'est répandu dans le monde comme une culture grandiose à travers nos universités, notre littérature, nos sciences, nos gloires, notre histoire, notre civilisation, nos talents et nos potentialités multiples dans les arts de la guerre, des mathématiques, de l'astronomie et de la gnose au cours des siècles et des millénaires. C'est la raison pour laquelle, quand je me trouve en face d'un Européen de la Renaissance, je peux lui dire : « Je suis quelqu'un qui se rattache à une grande culture islamique dont voici les grandes figures, les grandes personnalités et la grande civilisation, les potentialités de créativité et d'invention qui sont les miennes et celles de ma culture. » La question qui se pose alors est celle de savoir de quel islam et de quelle religion il s'agit. S'agit-il de l'islam actuel ? De cet islam existant au sein de la société de manière latente et inconsciente ? Y revenir, c'est rester dans la situation dans laquelle nous sommes, car c'est déjà ce que vivent les gens, qu'ils connaissent et à quoi ils croient sans que cela ne leur apporte rien. Il s'agit même de l'un des facteurs qui les maintient dans leur état de stagnation, qui les pousse à s'accrocher à leurs coutumes, à l'ignorance, au passé, à l'adoration de l'individu et à la répétition des mêmes choses. Ce qui existe actuellement sous le nom de religion non seulement écarte l'homme de sa responsabilité effective, mais encore l'empêche de sentir qu'il fait partie des créatures vivantes de ce monde. C'est une religion qui ne peut pas résoudre les problèmes des gens.

Voilà pourquoi j'ai pu voir, par exemple, quelqu'un qui m'écrivait de très loin pour me poser dire : « Monsieur, j'ai un problème auquel je réfléchis depuis plusieurs jours sans

pouvoir le résoudre. Je vous prie de trouver pour moi une solution. Adam et Eve étaient, comme nous le croyons, les premiers humains à avoir été créés par Dieu et tous les autres sont nés de leur union. Je voudrais savoir comment leur première descendance a pu se marier, sachant qu'elle descendait d'un même père et d'une même mère ? » On pose ce problème comme s'il s'agissait de quelque chose d'urgent, et que les enfants d'Adam et Eve étaient sur le point d'essayer un refus en allant enregistrer leur mariage auprès des autorités compétentes ! C'est cette même religion qui a déplacé le problème en portant la réflexion sur ce qui se passe avant la mort vers ce qui se passe après sans se sentir aucunement concernée par ce qui se passe dans le monde. C'est à partir de cette religion que l'homme oriente toute son activité en fonction de ce qui arrivera dans l'autre monde sans se sentir responsable de rien de ce qui se passe dans le monde, ni pour ce qui touche à son développement personnel ni pour ce qui touche à la vie de la société ou à ses autres responsabilités. Telle est la religion qui pousse chaque intellectuel à la rejeter et à la fuir. Et voilà que je suis en train de dire qu'il faut revenir à ce soi que nous partageons en commun avec ce monsieur car il s'agit de ce qu'il y a de plus proche de nous, de ce qui est vivant, de la seule croyance qui existe au sein de notre société, cette société au sein de laquelle l'intellectuel doit vivre et travailler. Il doit cependant extraire l'islam de sa forme dégradée et des traditions qui constituent l'un des plus grands facteurs de décadence, et l'amener vers un Islam progressiste, volontariste qui fonctionne comme un facteur d'éveil. Il faut en faire une idéologie capable d'apporter la lumière et le progrès. Dans cette entreprise de retour à soi, il est de la responsabilité de l'intellectuel, qu'il soit religieux ou non, de partir des bases morales qui sont les nôtres et de notre véritable personnalité humaine qui se trouve vivante au sein de la société. Il faut se nourrir de ce capital afin de pouvoir se remettre sur nos pieds

et il faut, en même temps, sortir l'islam de sa forme sociale traditionnelle pour en faire une idéologie. Il faut en faire la plus grande force de responsabilisation mondiale, de mouvement et de sacrifice. Il faut qu'il devienne le facteur grandiose qui nous permettra de faire naître l'éveil et l'amour au sein de la société cultivée, et qui apportera à cette génération le miracle prométhéen qui lui permettra de réaliser ce miracle potentiel qui est le fruit de la conscience et de la foi. C'est ainsi que la stagnation se transformera tout d'un coup en mouvement, que cette décadence qui a duré de longs siècles se transformera en soulèvement explosif. C'est de cette manière, et sous cette forme que l'intellectuel – qu'il soit religieux ou non – reviendra à la conscience humaine vivante et forte qui lui permet de se dresser face à l'impérialisme culturel occidental et de réveiller le sentiment religieux qui dort dans sa société à l'aide de la religion elle-même. C'est ainsi que l'homme pourra se dresser à nouveau sur ses deux jambes, produire de nouvelles valeurs et se poser comme le continuateur de sa civilisation, de sa culture, de sa personnalité morale, et s'imposer comme ce Prométhée qui rapporte le feu de Dieu sur terre.

DEUXIEME PARTIE

Du destin des idées

Le destin des idées, parmi nous, est tout aussi pitoyable : ainsi les maîtres à penser – et qui, ayant ce statut, prétendent avoir quelque chose à dire – ces maîtres sont eux-mêmes constitués des deux partis déjà opposés ; et ces deux partis se sont affrontés depuis cinquante ans, gaspillant, occupés qu'ils étaient à « moudre sans grain », les plus grandes occasions, durant ces années précieuses où toutes les nations otages ont su saisir le moment opportun – au moment du morcellement des empires coloniaux, et du dérèglement des équilibres inter-étatiques durant la période de l'entre-deux guerres, tout cela avec l'émergence du fascisme, la révolution d'octobre, et la sortie de l'Amérique de son isolationnisme perpétuel – ces années où les penseurs libres et les intellectuels ont réveillé leurs nations et ont établi les règles unifiant leurs sociétés respectives, sur les bases de la connaissance de soi, de la compréhension nationale, et de la culture du courage, de l'esprit critique et de l'éveil politique et culturel. Ils sont apparus au milieu de leur peuple, et ont déployé tout leur effort pour lui apprendre sa langue d'origine, lui faire sentir les douleurs de sa nation et l'amener à la conscience de l'appartenance à sa société ; ces penseurs ont ainsi progressivement ramené leur société de la négativité, de la position défensive résignée au « fait accompli », vers une position constructive, vers l'initiative, et dans la voie de la recherche d'un modèle. Par le moyen de l'exploitation des ressources ignorées ou provisoirement pétrifiées de leurs cultures et sur la base de règles oubliées dans leurs personnalités nationales, d'un renforcement moral, et d'une renaissance des éléments révolutionnaires et positifs parmi leurs coreligionnaires et leurs compatriotes historiques, ils ont établi les fondations d'un

mouvement anti-colonial, d'un soulèvement en promesse de salut, et d'une révolution de la société en profondeur.

Dans notre pays, en revanche, on trouvera des conservateurs et des modernes : un parti défendant une religion dont personne ne sait rien, un autre se battant pour l'établissement d'une école de pensée dont il s'avèrera qu'il n'en savait rien ; les deux se sont affrontés en de tels combats de titans et luttes abominables, que la seule issue victorieuse n'en était jamais que la défaite de la nation tout entière, la défaite du camp battu étant alors double. Mais il y a encore pire et plus nuisible que tout cela : cette guerre ne prend pas fin, et il en résulte que nous avons subi simultanément le mal du vaincu en sa défaite, et celui du vainqueur en sa victoire.

Au milieu du dix-neuvième siècle, au moment précis où les nations européennes établissaient leurs dominations politiques, économiques et culturelles dans les pays d'Asie et d'Afrique après des invasions militaires, les penseurs éclairés, les scientifiques et les écrivains en Europe parlaient d'exploitation ; et alors que la lutte des classes, les guerres de libération, et les combats prolétariens contre le capitalisme flambaient en Europe de l'Ouest, en Europe centrale et en Angleterre, la société libre, humaniste et disposant de l'égalité, socialiste et syndiquée, posait le problème du refus de la domination étatique ainsi que du principe de la société de classes ; des écrits tels que « la propriété, c'est le vol » étaient diffusés, des livres comme le « Capital » et l'« Introduction à l'économie politique », ainsi que « Misère de la philosophie » et « Philosophie de la pauvreté » étaient publiés ; l'Allemagne, la France et l'Angleterre étaient le théâtre d'une lutte des classes, d'une guerre syndicale, et les recherches se focalisaient sur les questions de révolution des classes, de personnalité du peuple, et de mise en place de la propriété collective. Pendant que tout cela avait cours, un certain nombre d'Imams du temps, les « mahdis attendus »,

apparaissait en chaque nation islamique : en Iran il y eut deux apparitions de mahdis, séparées par vingt ans, dont le second invoqua d'abord la prophétie, puis la divinité ; la guerre était alors allumée quant à la question de l'Imamat de Mîrza Alî Mouhammad, et une lutte opposait les azaliotes et les bahâ'îs sur la question de l'Imamat et de la « porte de l'Imam attendu », ainsi que sur la signification de l'envoi de Mîrza (Husseïn Alî Bahâ') comme signe, et le problème de la réabsorption de l'Imamat, de la prophétie, et de la divinité, dans le présent du « point primordial ».

Ailleurs, il y avait la découverte du monde de l'éther et de l'héracléïa par le cheikh Ahmad al-Ahsâ'î et l'invention du quatrième pilier dans le principe de l'Imam, ainsi que l'examen des histoires et traditions du Bihâr al-Anouâr, en vue d'en extraire les signes annonciateurs du douzième Imam chez les chiites duodécimains, et de déterminer quelles étaient ses caractéristiques, de manière à vérifier la conformité à ces dernières de tout prétendant à l'Imamat ; puis vient la lutte entre gens du fiqh, école sheikhi et soufis, la catastrophe du conflit qui s'enflamme entre babistes et bahâ'îs, tout ce bruit, toute cette agitation dans les villes et les villages, et les sacrifices, et les massacres et tous ces débats sur les questions de jurisprudence religieuse ou de kalâm... au milieu de tout ce vacarme, le destour qui publie soudain une série de fatwas, puis la première guerre mondiale commence.

Il y a trente ans, lorsque le second conflit mondial battait son plein, que l'urine et les excréments se mêlaient au combat, et que l'Occident colonisateur était puni par ses propres péchés lorsque tomba sur lui le fascisme, l'Afrique et l'Asie se sont levées, retrouvant leur souffle, comme des nations faisant face, clairement et fermement, attaquant parfois militairement le colonialisme, blessé et en lambeaux. Dans ce monde qu'on appelait « tiers-monde » furent alors exposées des questions

relatives à l'histoire de la colonisation, à ses genres, à ses objectifs, à ses ruses et ses crimes, ainsi que le problème des pactes imposés, et des moyens de les rompre ; quant au monde islamique, il voyait l'avancée du mouvement de sayyed Jamaled-dîn pousser sur deux fronts : un front politique et un front culturel, et l'éveil nationaliste islamique anti-colonialiste rassemblait de larges franges de la population. Tout cela, pendant que dans notre société d'après-guerre, les religieux s'occupaient de demander le contrôle des écoles anciennes, la réhabilitation de la barbe et du turban qui avaient été abandonnés, le retour à la vie monastique, la décision de procéder à des récitation glorifiant la famille du Prophète ﷺ dans les habitations ; on voulait désigner des confréries chargées de se frapper la poitrine, de se flageller avec des chaînes enroulées sur le corps et cadencées, rappeler la période honteuse des musulmans avant l'Islam, réouvrir les échoppes d'ancien commerce, ramener la religion à la doctrine du Sheikh Bahâ'î et à l'ouvrage de Mollah Abdullah, aux épîtres, et aux recherches portant sur les détails de la jurisprudence religieuse, etc. Bref, on voulait revenir simplement vingt ans en arrière, et non 1300 ans comme le chantaient haut et fort les disciples du sayyed Jamaled-dîn [al-Afghânî].

Les progressistes-réformateurs

Mais qu'ont-ils fait nos réformateurs progressistes ? Eux aussi se sont adonnés à une sorte de jeu sur le concept de l'Imam du Temps et de la venue des Envoyés, le tout dans une langue moderne, adaptée à ces temps anciens – d'avant la composition de ce Coran que fut *Warjawand benyâd* et l'écriture des livres sous l'autorité de l'Imam al-Sâdiq. Alors le combat mortel entre les mots arabes et la calligraphie persane commença ; on mit toutes les conséquences de l'affaiblissement national et de l'appauvrissement et de tous les problèmes et malheurs du pays,

sur le compte des poésies de Hafez de Shiraz, de Saadî et de Jalâl ad-Dîn Rûmî, comme seule cause de l'état d'abattement dans lequel se trouvait la population et de son exploitation ; des cérémonies d'autodafés publics étaient tenues ; les principes de la liberté nationale et de l'ascension sociale, ainsi que le but révolutionnaire de la nation ont été limités au seul changement d'écriture, au « passage de la graphie arabe à la graphie latine » ; le dimanche fut consacré à la place du vendredi ; les savants étrangers et les éléments étrangers qui avaient dominé notre société passaient pour des apports d'origine arabe, etc. En conséquence, et pour le retour au soi (!) et la lutte contre les savants ennemis de l'Iran, il a été décidé de condamner tous les vocables arabes en cours, depuis plus de mille ans, et d'exclure de la société ce qui avait été la langue du discours, des lettres, de la culture, de l'histoire et de la foi ; en remplacement des mots ainsi condamnés au bûcher, sont venus des mots nouveaux, semblables à ceux des djinns ; de plus, on a considéré que tous les problèmes de la nation résultaient d'abord du hijâb, de la barbe, du feutre et du fourneau puis est venue l'interdiction de prononcer tout mot dont la racine étendue ne serait pas en mode « arba », et en conséquence, ne nous convenant pas puisque nous sommes en mode « âra » : ainsi Chérine devient « chéléb », o'onsor (l'élément) devient « akhchêjâne », moustaqîm (élevé) devient « seikhkî », dâ'ira (le cercle) devient « kardékî », et mantiq (le parler) devient « mantér » ; tout cela étant supposé être en rapport avec la santé sociale, le salut de la nation et la liberté du peuple à l'éveil culturel dans la lutte contre l'étranger et la chasse aux empreints extérieurs.

En résumé, dans ce marécage, la colonisation luttait en vue de consolider, maintenir et étendre ses racines aux profondeurs de la société des nations orientales, de leurs pensées et de leurs goûts, en renversant leurs valeurs culturelles et historiques

ainsi que leur personnalité morale et religieuse ou encore par la voie de la caricature avant leur effacement, afin d'imposer à ces sociétés le mode de vie individualiste. Dans ce contexte, la voie de notre salut réside dans ce que dit ce penseur éclairé et réformiste, à la pensée moderne : « Lançons la bombe de l'abandon à l'Européen en ce milieu, et qu'elle explose... Bref : devenons européens de la tête aux pieds ! »

Les révolutionnaires gauchistes

L'autre aile pensante éclairée chez nous, l'aile des gauchistes révolutionnaires, résultant du mouvement socialiste de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle en Occident et de la deuxième moitié du vingtième siècle en Orient n'avaient pas eu la naïveté d'adhérer à l'exigence des barbes et des turbans pour préserver le maintien de l'islam et de la nation à une époque où la philosophie et la science avaient posé la question de Dieu, tandis que l'Europe posait la question de l'islam, et le colonialisme, la question de l'existence des nations. Cette liberté retrouvée, par un hasard mondial et gratuit, a fait la bonne fortune des peuples captifs d'Asie et d'Afrique, et a signifié pour les musulmans la possibilité d'en revenir aux barbes et turbans, aux fondations pieuses, aux coups sur la poitrine, aux gémissements et aux pleurs sur la famille du Prophète ﷺ, à la représentation de scènes religieuses, ou aux réunions où on évoque le souvenir des martyrs. Toutefois, les gauchistes n'étaient pas stupides au point de considérer la possibilité de faire renaître une nation, de libérer une société prisonnière, et de faire progresser un pays arriéré atteint de la plaie du colonialisme – or il n'en va pas ainsi quand on a la conscience politique, la maturité sociale, le sens des responsabilités et de l'accomplissement des promesses, le sens de la lutte et du sacrifice. Ils ont plutôt en tout clarté endossé le rôle du singe face à son dresseur européen, ce qu'on appellera « modernité », avec « culture »,

en sous-main : on tiendra donc compte du voile, du pantalon, du chapeau, de la mini-jupe, de la nécessité d'un régime pour perdre du poids, du nécessaire de maquillage, de la voiture, des meubles, de la décoration, de la banque, des bâtiments modernes, de la radio, de la télé, de la déco de la télé, des nouvelles tendances et des trends à venir, et l'on considérera « le goût en matière de consommation et design » comme culture productrice et pensée ; sauf qu'ils oublient juste qu'un esquimau de base peut en une semaine, ou même en un seul jour, se transformer en américain moderne car les goûts de ce monde sont vite distribués et à grande échelle, à travers les exportations traditionnelles, les imprimés, les innovations, les contrats biaisés, la projection de films mal doublés et médiocres, les bombardements de pages de pubs et la lecture de la revue « mademoiselle Rose, la femme d'aujourd'hui » ou les « informations des femmes », et les mouvements et les habitats soi-disant nouveaux, et tous produits d'avant-garde... Pourtant, ils savaient bien que la culture relève d'abord du degré de cohérence dans la faculté de penser, de l'ouverture de vues de la profondeur d'esprit, de sa délicatesse, de la maturité sociale, du travail pour éveiller l'homme à son sens de la responsabilité, de toute la richesse des traditions culturelles, des percées de la pensée, de l'indépendance de la personne, de sa capacité à la création, et de sa capacité de se passer de l'inutile, de critiquer, de choisir, et d'accéder à la conscience historique sociale, la conscience de l'avenir, et de la nécessité de s'y conformer, et la délimitation des droits de l'individu dans la participation à la décision collective et aux changements de destinée, en un mot : la révolution idéologique... Ils savaient quand même qu'il leur était impossible d'obtenir toutes ces choses avec la seule assistance de Christian Dior et l'invasion des produits de Manchester, et d'édifier le soi en se servant du catalogue du magasin Prada, car cela requiert fatigue, travail, patience, courage d'esprit, éveil

moral, sincérité, sens du sacrifice, endurance des privations, affrontement des dangers, lutte puis attention, résistance, renforcement, et beaucoup d'intelligence, peu de cupidité, l'éveil à soi, et l'exposition aux ruses et aux haines, et au ciel bas et couvert, aux problèmes de santé et d'hygiène... Bref, tout ce qu'il faut pour trouver le mouvement et l'appel à l'éveil et à la libération dans une société malade et arriérée que le colonialisme à l'extérieur a entrepris d'effacer, tandis que le colonialisme de l'intérieur œuvrait à la plonger dans le même sommeil et le même oubli.

Les gens de gauche savaient que la civilisation est liée à ce qui s'est passé avec Moïse. C'est la même histoire de quelques captifs humiliés qui se résignaient à leur condition d'esclaves et aux indignités, à l'amour de l'argent, à la course des ruses derrière les intérêts individuels ; c'est la même histoire que celle du Prophète ﷺ qui, de quelques bédouins dispersés dans le désert de l'ignorance et de la pauvreté, et les massacres de la haine primaire, en a fait les destructeurs des plus redoutables forces colonialistes, à l'Ouest comme à l'Est, prodiguant la maturité à toutes civilisations et toutes cultures humaines. Ils pensaient que la modernité et le goût étaient importables de l'étranger mais la culture n'est pas une denrée que l'on puise pour aller la faire revivre dans un pays donné, comme l'exemple nous en a été donné à l'est de la péninsule arabique chez les Arabes de la Hîra et plus au nord chez les Arabes Ghassanides, et au sud encore du côté des Yéménites, ceux-là, qui par leur mélange et leur déplacement, et par imitation des traditions iraniennes sassanides où l'église d'Orient était la plus élevée et avancée avant l'islam, ceux-là donc, suite à l'invasion du Yémen par les Sassanides, se sont considérés comme à part des autres Arabes. Les cheikhs de ces tribus pensant avoir été élevés de l'état de bédouins au rang des Sassanides et des Byzantins, et à leur culture, mais en créant de mauvaises caricatures sans signification

des bas-reliefs des palais de César et Chosroés, ou en édifiant de somptueux palaces comme Karnak et Sédîr dans des pays pauvres pour imiter les dallages de la cour de Chosroés.

Oui, les individualités qui constituèrent cette aile révolutionnaire progressiste montante furent vraiment des penseurs éclairés, et ils savaient que la babiole de la modernité et du progrès n'a rien à voir avec la culture et que la simple vraie culture signifie la mort immédiate du colonialisme avec tous ses symboles, militaires, politiques, économiques, culturels. Quant à la modernité, elle n'est qu'un mot qui désigne l'union entre capitalisme et européanisme. Ils savaient que l'européanisé ou le pseudo-européen était un homme que l'européen avait vidé de sa substance humaine et pensante, et de sa personnalité créatrice, et qu'il était désormais là, de la tête aux pieds, le ventre et la gorge ouverts prêts à absorber les produits modernes européens pendant qu'on repeint cette dépouille décomposée, cet humanoïde dont le sang est désormais de la chaux, et qu'on l'habille aussi, et qu'on le fait marcher et s'arrêter selon des conventions factices et des clichés sans précédents même en Europe, et c'est alors, qu'il se croit devenu lui-même. Mais parfois – et pour la critique – ils disent qu'il est d'apparence européenne et occidentalisé, imitant les étrangers. C'est un homme ou une femme pensant comme les Européens, sentant comme eux, vivant comme eux, et qui, les imitant en tout, fait comme eux en sa personne, sa famille, sa société, son gouvernement, à la manière des Européens... Quel mensonge comme celui du singe qui passe pour un homme et à ce point propre, tellement avenant et à la page, qu'il est impossible qu'il se souvienne du temps où il était lui-même. Il est de toute manière compté comme humain, vivant sa vie, mangeant et choisissant, il est donc difficile qu'il se rende compte qu'il est retombé à l'état d'un animal, vidé de son âme, abruti, rendu fou, et servant de chair à sacrifice, enfin ne consommant que ce qui est produit

par d'autres. Plus encore, il fuit son propre passé comme la peste et s'accroche avec passion à tout ce qui est contemporain ; et une fois qu'il est au service de l'Européen, il est la proie qui court au devant du maître, devient son complice et son familier : il n'est pas étrange que le chasseur se précipite vers la proie, mais l'incroyable c'est quand la proie court se jeter dans les bras du chasseur.

Donc, les membres de cette aile de gauche savaient que le chemin du salut de ce peuple et de sa délivrance n'étaient pas au départ le retour à la vie ascétique ou aux réitations glorifiant la famille du Prophète, ou aux réunions où le souvenir des martyrs est rappelé, ou les représentations des difficultés rencontrées par les Imams comme disent les « pseudo-religieux salafistes », pas plus qu'il ne consistait à suivre les farces européennes et les attitudes adoptées par les « semblants de modernistes à la page » ; ils n'ignoraient donc pas que l'égarement devait être déraciné à la base, qu'un cheminement méthodique devait assurer salut et libération, et qu'il fallait surtout définir ce qu'on entendait par progrès social. Bien : quel fut le but de leur attaque ? La poursuite du colonialisme, de la mainmise politique et de l'exploitation interne ? En clair : le pétrole et la British Petroleum, les hôtels et les grandes propriétés, et ce féodalisme vermoulu, sombre et arriéré, mais quant à leur discours, ils se disent être les ouvriers, les manœuvres, les masses prolétariennes et les sous-prolétaires. Toutefois, je ne sais pourquoi ceux-là – en dépit de toute cette intelligence, cette maturité, ce savoir et cette expérience accumulés sur des siècles – se sont mis à entrer dans les maisons par le côté opposé à la porte, ou en termes populaires : pourquoi ont-ils « mangé avec leurs nuques » ? Dans le sens où c'est comme s'ils tenaient correctement la bouchée en main mais devaient se contorsionner en passant par le dos pour la ramener enfin devant leur bouche ; mais nous avons vu qu'ils

avaient correctement porté la bouchée, et contrairement à tous les groupes déjà évoqués, ils savaient qu'ils devaient la manger cette bouchée, pour que s'en nourrissent tous les membres du corps et ses cellules à la mesure de leurs besoins en force, température et dynamisme actif. Mais ce mode contorsion-né-renversé, ce « manger par la gauche » a eu pour effet qu'ils ont déployé tous leurs efforts, ont sué et se sont épuisés, n'ayant été avares d'aucun effort ou travail continu, et quand la bonne bouchée généreuse était prête pour eux, ils la tournaient derrière la nuque pour la reprendre de l'autre côté, mais un chat noir rôdait dans la pénombre de la nuit caché derrière eux ; il n'a eu qu'à sauter sur la bouchée, la manger et partir, et c'est ainsi que nos grands messieurs avec tous leurs efforts accomplis se retrouvent sans bénéfice aucun vu le fleuve qu'ils ont laissé se déverser, ce qui permet de comprendre que cela se soit appelé « gauche », non pas au sens traditionnel persan de « contraire », ni même au sens français qui nous demeure en mémoire de ce que fut la Révolution française.

Ces gens de gauche opposés au colonialisme, à l'impérialisme et à l'exploitation des classes et autres, quand ils ont entamé le combat par l'appel au peuple contre les khans, ont commencé par étouffer la question de Dieu, et leurs appels se réduisirent à s'abstenir d'affirmer l'existence de Dieu ; puis ils ont étouffé l'âme en se basant sur le fait que la science d'aujourd'hui ne reconnaît plus rien sous ce vocable, ensuite ils ont pris au collet le Prophète ﷺ, l'Imam, le Coran, 'Alî et Hussein... Puis le nationalisme et la morale. La religion devient alors ignorance au plan national : elle résulte de l'ignorance de l'homme des causes matérielles et du fait que la science de nos jours est montée au ciel et a vu qu'il n'y avait personne là-bas ; de même la chimie a réussi à fabriquer la matière divine et n'y a trouvé aucune âme, la nouvelle épistémologie considère la religion comme vaine, de même pour l'Islam et la résurrection, et encore pour le jeûne et

la prière ; et le Prophète et l'Imam ne sont rien, l'Islam est une fabrication des Arabes, et le chiisme, une interprétation iranienne... Ceci pour vous éloigner de tous ces mots, comme de la morale, de l'honneur, de la force, de la générosité, de la gravité, de la sobriété, du licite et de l'interdit, etc. Tout cela n'était qu'un ensemble de traditions sociales, qui se trouvaient donc relatives, tributaires des simples intérêts et circonstances naturelles, et les exhortations du bien et de la conscience, les sacralités, les valeurs spirituelles, et les spécificités humaines n'étaient que légendes, bref rien n'était sacré, tout était changeant et relatif, ou plus exactement, tout était économie et matérialisme.

Des recherches philosophiques et scientifiques de ce genre ont été adressées au paysan du village et au commerçant, à Méchhed comme à Tabriz et à Ispahan, et dans les contrées d'Iran. Voyez leurs livres par lesquels ils voulaient d'entrée de jeu fixer leur message social et leur règle révolutionnaire à notre peuple musulman où la religion était vivante ; voyez leurs discours en ce sens : « Matérialisme dialectique », « Connaissance des principes du matérialisme », « L'esprit aussi est matière », « Les écoles philosophiques de la Grèce ancienne », « Marxisme et linguistique » du camarade Staline, et « La dialectique historique » ainsi que l'Introduction aux principes de la philosophie de Georges Politzer, et d'autres publications de la même veine... Résultat ? Le verdict général asséné par notre peuple sur l'ensemble des activités de ce groupement et de ses idées : ce sont là des gens sans foi ni loi, ennemis avérés de Dieu, de la nation, de la religion, des mœurs et des valeurs spirituelles, de tout ce qui est sacré, de ce qui fait honneur et de toutes traditions, ce sont des destructeurs de tout droit et de toutes alliances, ennemis de Dieu, de la résurrection, de la générosité, de l'honneur, de tous hommes et de toutes choses. Tout ce qu'ils veulent, c'est s'emparer de nos croyances en nous

apportant de l'extérieur, à leur place, l'athéisme. Ainsi, sur la base de l'interprétation du malin qui fait croire qu'il comprend bien la populace et comprend encore mieux tous ces disciples de la « science sociale », propagandistes de l'idéologie populaire, qui prétendent faire partie du peuple en partageant sa psychologie et sa langue, on en arriva au point où l'on expliquait que le mot « commu » signifiait Dieu, et que par conséquent, en iranien, « commu-niste » voulait dire : « Dieu n'est pas ».

Nul doute que vous rirez de cette explication. Oui, mais est-ce que l'assise principale de leur science et les gens à qui ils s'adressent dans leurs discours, sont autres que la populace ? Et les foules sont le peuple, c'est-à-dire le « démo », c'est-à-dire le paysan, l'ouvrier, le salarié, et les collectivités diverses non dirigées par la volonté d'un seul, sans charte ou limitation précise ; sans parler du fait que ces gens-là sont la majorité des Iraniens ; 90 % d'entre eux étaient alors des paysans ruraux, ce qui n'était pas le cas de l'Allemagne où ces 90 % étaient constitués par le prolétariat urbain. Le peuple croyant qui a traversé la féodalité n'est pas le peuple du capitalisme industriel deux siècles après la renaissance, et cent ans après la Révolution française, à trois siècles du réveil des nationalismes, de l'isolation de l'Eglise et de la sortie des communautés de l'espace social.

Où en es-tu de tout cela, toi le penseur confus ? À gauche ? Et de là, voici ce qui advint : quand tu allais visiter le village de « Mo'mén-abâd » et que tu voyais les yeux somnolents des policiers et le khan qui ne faisait pas attention à toi, tu faisais main basse sur les paysans rassemblés non loin de leurs récoltes – et jusque là ton cheminement est correct – et après quelques caquetages philosophiques et questions conceptuelles de haute science idéologique pour qu'ils prennent conscience de leur état, tu veillais à les exciter et les enthousiasmer ; mais nous

voyions en fait tes paysans rassembler leurs faucilles et leurs marteaux, et sortir de leurs maisons à grands cris se rassemblant en colère ; ils couraient derrière toi, tu les précédais d'un pas vif, et nous te voyions crier vers le commissariat de police (mais) peu après, tu y prenais garde... non... l'affaire est mal engagée, du coup ils t'ont précédé, pendant que toi, prenant peur d'égratigner ta peau fragile en prenant un coup de bêche, tu t'es mis sous la protection même du commissariat, pour demeurer sous la bonne garde de la « sécurité » face à la « colère paysanne ».

Mais quand avais-tu trouvé l'occasion de leur dire que tu étais l'ennemi du khân ? L'ennemi des policiers ? Et quand le paysan a-t-il trouvé l'occasion de comprendre que ton incroyance n'était pas la même que celle du fils du khân qui s'en revenait d'Europe et qui escroque son propre père pour aller se saouler et s'amuser dans les lupanars ? Est-il possible dans une société traditionnelle, rurale, orientale et islamique qu'en commençant par invoquer le nom de Dieu tu puisses poursuivre ton discours en trouvant une occasion ou un moyen d'évoquer la question du khân après celle de Dieu ?

Ainsi en fut-il du destin de ceux-là qui perdirent les années de la guerre et de l'après-guerre à échafauder les philosophies, les contre-preuves argumentées, les discussions philologiques, les débats scientifiques, les luttes de sophistes ; ils se sont battus pour écarter des cœurs le divin mais n'ont pas trouvé le temps de débarrasser le village du khân. Sur ce point, la foi paysanne a sorti ses griffes pour ce qui touche au Coran et à 'Alî, mais cette foi paysanne n'a nullement pris conscience de la réalité du colonialisme et du sens de l'exploitation de la philosophie de son dénuement et de son esclavage. Les écrivains ont écrit et les traducteurs ont traduit, sans parler des articles sur le matérialisme, la dialectique, la linguistique, les mouvements commandant l'histoire, et la réfutation de Berkeley, sur la farce

du symbolisme, la fin de l'Esprit, la mort de Dieu, et les bases de la morale ; cependant, sur les plus de cent mille imprimés pour ce peuple en langue persane, on ne trouve aucune traduction du « Capital », voilà pourquoi il ne resta de ces gens-là, dans le souvenir du peuple, que l'image d'une petite bande de rebelles athées ; leurs penseurs continuent de réciter les mêmes vieux discours tombés en disgrâce depuis déjà plus de vingt ans, et ils les reprennent juste pour faire montre de leur science ; leurs oreillers sont remplis de choses éparses, incohérentes, rebattues, obscures, isolées, étranges et confuses qui ont, sous une forme ou une autre, un lien avec la dialectique ou le matérialisme, le refus du religieux et la prépondérance de l'économique, de l'infrastructure, des superstructures de la société et autres. Quant aux questions politiques directes comme les moyens d'édifier la société sans classes et la différence entre socialisme et capitalisme, l'Etat et l'homme accompli, la différence entre syndicalisme et socialisme, les voies pour arriver au socialisme, les moyens propres à la production en Asie, ou encore la suppression de la bourgeoisie, là-dessus ils ne savent rien, n'en connaissent pas les noms, et ils ne se doutent pas que toutes ces questions se posent ici. La preuve en est qu'un jour je parlais de l' « homme accompli » et que l'un de ces fanatiques ignorants du marxisme se leva tout rouge et prêt au combat, il se crispa et se mit à sortir des arguments multiples contre mes propos, et je riais en moi-même de ce qu'il faisait là, prenant pitié de ce que devait endurer son père, car dans la vie le pire ennemi de l'homme mûr, et le plus nuisible, n'est pas le haineux armé, mais bien le quémandeur extrémiste et fanatique. Quand la question de l'occidentalisation était posée, la plupart des marxistes locaux et les révolutionnaires, au lieu de rassemblements, l'accueillaient par un refus obstiné, en pensant que je posais une question religieuse et liée au soufisme, mais plus tard, lorsque j'ai été soutenu par de hautes

personnalités, ils cessèrent de s'interposer entre moi et mes propos.

L'étape consistant à emprunter un chemin difficile à comprendre est désormais franchie, et c'est une étape normale dans le cheminement individuel vers la maturité. Les psychologues disent que le nourrisson manifeste toute une série de comportements, exprimant la soif par exemple : il émet des dizaines de sons différents et fait des dizaines de tentatives désespérées, et à chaque fois il diminue le nombre de ses gestes et cris, et comprend progressivement leur inutilité, puis ne les reprend plus, jusqu'à ce qu'il en arrive à l'étape où il sélectionne un seul geste ou un seul cri pour signifier son désir – comme pleurer ou taper du pied – ; puis les sons diminuent jusqu'à ce qu'il prononce enfin un jour le mot « eau ». Ainsi en va-t-il de la société qui prend d'abord des chemins biaisés, grotesques impasses parfois, en vue de trouver les causes scientifiques à des données naturelles ou à la foi en Dieu. De même l'homme travaille progressivement à corriger ses choix et opinions jusqu'à les normaliser ; au moment d'expliquer l'existence de la maladie par exemple, il sait de nos jours que sa maladie est l'effet de tel aliment avarié auquel correspond tel traitement ; il ne tient plus le lundi ou le treizième du mois de safar pour jours néfastes, ne fait plus attention au mauvais œil du voisin ou au regard de la veuve en deuil, ou au fait de se lever du pied gauche. Il en va de même pour les sociétés : toute nation passe par une pareille étape, et tout près de nous, il existe bien des nations qui ont suivi ce chemin.

Quand Pierre le Grand de Russie étudiait aux Pays-Bas, il voyait l'architecture hollandaise et le degré de civilisation de ce pays, et se lamentait sur la ruine de la Russie et ses faiblesses en se demandant quoi faire. C'est alors qu'il découvrit soudain que la cause première de cette ardeur au travail, de cet enthousiasme, cet héritage, cette majesté et cet état d'avancement

que l'on rencontre aux Pays-Bas étaient dus au fait que les Hollandais étaient des hommes organisés, avec une personnalité marquée, des hommes de leur siècle, parce qu'ils se rasaient à la lame tous les matins et accordaient à l'hygiène une place de choix ; à l'opposé, le problème du peuple russe et son arriération étaient dus à ces barbes longues et drues, pendant parfois sous la poitrine voire jusqu'au plus bas du plus bas chez les Russes. Là-dessus, de retour en Russie, quand il a pris le pouvoir, il a donné l'ordre que soient complètement rasées les barbes traîtresses, ennemies du peuple, et le mouvement commença. Les soldats, armés des ciseaux des coiffeurs, se mirent à attraper les barbues fuyant dans toutes les rues, s'emparant de ces ennemis de la révolution. S'allumèrent alors les feux de la « révolution des barbes » en divers points du pays, et entre toutes classes, communautés sociales, et économiques, associations, familles, corporations et syndicats divers, de tous côtés et sans distinction, ruse, ou appui, sans rémission et au vrai sens du mot « tranchant », sévissaient les ciseaux... En différentes contrées du grand pays, cette révolution fut combattue par de nombreuses communautés rétrogrades – cette révolution qui concentra son tir non vers les riches, les propriétaires terriens, les féodaux, les dignitaires religieux, les hauts officiers de l'Armée, ou les détenteurs de titres de créance, mais uniquement vers les porteurs de barbes, avec une résistance ardue. Mais sur la route de cette révolution qui déracine les barbes, et qui était la traduction de la volonté puissante de la personnalité de l'Empereur progressiste et moderne Pierre le Grand, la Russie devait changer, en un clin d'œil, la forme de société rétrograde, et passer de l'état de pays sous-développé à celui de nation assimilable aux pays du Nord-Ouest européen. Tout obstacle s'y opposant devait être vaincu ; la révolution triompha, et les barbes furent rasées ; la morphologie externe de la société traditionnelle en fut changée, mais rien n'avait bougé à l'intérieur.

Dans cette révolution, le peuple russe perdit des kilomètres de barbes, et ne reçut rien en contrepartie, et peut-être que le seul résultat objectif et la trace visible de cette révolution contre les barbes furent dans la bonne fortune des sociétés hollandaises qui fabriquaient les lames de rasoir... rien d'autre... et la paix, don de Dieu.

La société et l'histoire

Je crois que toute société dispose – comme le disent Freud et Jung pour ce qui est des individus – d'un inconscient. Mais cet inconscient social dont parle Jung ou Durkheim a une autre signification. Je parle ici de la société – pas d'un individu social – comme personne, et comme un être, vivant, pensant et éveillé, sensible et disposant de volonté, de foi et d'amour-propre. La société n'est pas un rassemblement d'individus, mais elle est constituée d'éléments individuels, et de même que tout assemblage a ses caractéristiques selon le goût, la couleur, le parfum, et les propriétés physiques et chimiques indépendantes qui ne se trouvent toutes rassemblées en aucun des éléments entrant dans la combinaison, la société est aussi une combinaison avec ses caractéristiques, ses états, ses règles et ses lois inapplicables à l'échelle de l'individu. Ainsi les individus qui sont dans la société, autrement dit « les consciences individuelles ou ceux qui ont une existence individuelle », ne se comporteront pas les uns avec les autres de façon uniforme, que l'on se trouve dans une salle de cinéma, une salle d'examen ou un attroupe-ment autour d'un événement de rue, comme s'il s'agissait d'une poignée d'épis qui ne seraient rien que paille et graines au vent. La société n'est pas un assemblage d'individus, elle est en elle-même une personne, un humain, et les individualités en sont les cellules. De même, l'homme unifié est autre que les cellules qui le constituent : il a sa vie, son passé, ses comportements, ses sentiments et ses caractéristiques qui le distinguent et diffèrent

de celles des cellules et des membres de son corps. Ce que j'appelle « structure sociale » n'a rien à voir avec l'économie, la politique, la croyance, la volonté, ou avec tout autre facteur ; « l'infrastructure » de toute société n'est qu'une traduction de la combinaison de ses éléments matériels, de la manière de les associer, et des facteurs spirituels et moraux qui ont fait cette « personnalité sociale » ; de même, il n'est pas possible de connaître une personne au seul vu de ses signes extérieurs de richesse ou selon le genre et la forme de son travail, ses études, son passé, et ses racines, ses règles de vie, son milieu d'origine et sa foi, tout cela n'y suffit pas, mais il faut poser tous ces facteurs sous la forme du combien et du comment, pour les voir se combiner et pouvoir comprendre cette « personnalité ». Telle est la société ; il serait superficiel et partial de considérer qu'on peut connaître une société par la simple fréquentation de son histoire comme disent les historiens qui érigent l'histoire en principe, ou par la connaissance de la religion de cette société ou sa pensée, comme le dit Max Weber, ou encore par la connaissance de la culture nationale, comme le dit Spengler, ou la connaissance de sa race comme disent les fascistes, ou de ses structures économiques, pour les marxistes anglais ou staliniens, ou même à travers la seule vision économique.

La connaissance de n'importe quelle société exige la connaissance de « l'homme supérieur » ou, pour parler en termes plus précis, la connaissance du surhumain d'une société, et du surhumain de ce surhumain, de cette société-là. D'ailleurs, ne serait-il pas plus précis, du point de vue de la science, qu'au lieu du mot « société », avec tout ce qu'il charrie d'assemblage d'individus, nous disions « communauté » ? Surtout que c'est bien le mot qui, dans nos sociétés islamiques, désigne la « société », comme dans l'expression, « la main de Dieu est avec la communauté », ou « celui qui s'écarte de la communauté sera à

Satan, comme l'agneau isolé du troupeau tombe dans les griffes du loup » (hadith du Prophète ﷺ).

Les facteurs qui ont façonné la personnalité communautaire ne sont autres que la nature, l'économie, le découpage en classes et en collectivités, le régime politique, la religion et la langue, les principes de production et leur histoire, en sachant qu'aucun de ces facteurs ne tient à lui seul isolément... Ainsi, ce qui trace une lignée et constitue une famille, par exemple, c'est son histoire, mais aussi ses croyances, son mode de vie économique, son milieu géographique, etc. Mais la personnalité n'est en tout cas jamais représentée par un seul de tous ces facteurs ; l'acide sulfurique n'est-il pas que soufre, oxygène et hydrogène, sans être seulement soufre, ou hydrogène, ou oxygène, ou même un simple mélange de ces trois éléments ?

Je crois également au destin historique qui fut malencontreusement réduit au déterminisme historique, mais que j'entends non pas comme une contrainte mais comme une délimitation et un destin de même que je crois à la sociologie au sens de l'existence de lois reconnues sur lesquelles s'appuie toute société. En même temps, je considère que l'explication de toute société, ou question sociale ou historique, et son interprétation sur la base des seules règles générales et des conjectures de la science historique et de la sociologie, est une sorte de généralisation abusive qui peut être dangereuse si elle n'est pas limitée. C'est une vision globalisante qui conduit à des glissements dans la mesure où il y a réductionnisme par prédominance d'un facteur sur les autres facteurs de connaissance d'une société donnée ; tout cela est une gifle au savoir et à la recherche des choses inconnues, et fait passer le penseur éclairé, de l'effort créatif, avec une vision objective, une pensée profonde, une connaissance du terrain et la recherche des moyens, à l'état d'imitateur énonçant des généralités et ayant des opinions standardisées au lieu d'être à l'affût des vérités diverses et

changeantes de son environnement et de son temps. Il prend alors en compte toute manifestation partielle, son application, sa déviation et sa dimension par rapport à toutes les autres. Au lieu d'être un chercheur objectif, il devient un parleur dogmatique, et insulte l'intelligence sans le savoir.

Et c'est ici que se pose la question de la connaissance de l'individu et des règles de la connaissance de l'homme ; car il ne fait pas de doute que les êtres humains naissent selon les lois d'un cadre général donné, avec des règles relatives à l'héritage et aux étapes successives de maturation personnelle au cours de la vie, ainsi que des règles physiologiques et psychologiques générales. C'est en fonction de ces règles qu'ils vivent, élèvent des enfants, et meurent. Cependant, il est impossible, suivant ces règles, de connaître la personnalité d'un individu donné, de l'orienter ou de l'expliquer, cette personnalité qui façonne sa vérité tangible avec précision et en totalité. Ainsi Lénine, Tolstoï et Raspoutine se ressemblent tous du point de vue de l'environnement, du siècle et de l'histoire, de la race, de la classe et du milieu géographique, ils sont tous porteurs d' « éléments constitutifs de la personnalité communautaire et individuelle », unique et commune, et en même temps ce sont des personnalités différentes et même contradictoires.

Ce que j'appelle « personnalité sociale » au sens de personnalité d'une société donnée, relève de la structure sociale, de la structure d'une société donnée, ou des autres spécificités qui différencient telle société des autres. Je ne me laisserai pas aller, comme font certains idéalistes, à rattacher ces facteurs à des facteurs nébuleux et métaphysiques, ou à attribuer les choses au hasard, à la volonté ou au choix. Je reprendrai pour exemple les paroles de Pontier : « Le génie est une flamme sombre tout enveloppée par le secret, c'est une énigme indicible et indescriptible » ; elle est pourtant le résultat de cette modalité de structure dont l'explication et l'exposé, aussi complexes

soient-ils, ne résolvent rien, et nous n'y arrivons pas scientifiquement, avec les informations dont nous disposons.

En conséquence, et malgré tout le crédit que j'accorde à la science historique qui étudie les sociétés, c'est-à-dire les lois stables et générales sur la base desquelles vit la société humaine, je considère que son interprétation, l'application de ces principes et concepts généraux préétablis – même scientifiquement – à une société donnée sur une situation partielle, ou à des questions sociales sur une période limitée de l'histoire d'une société précise, poussent à ne pas considérer que la science historique ou la sociologie présentent quelque manque ou défaut. En effet, nous supposons l'existence de règles stables et des critères précis pour estimer les réalités à leur juste mesure, et non le contraire, étant donné que nous ne pourrions jamais parvenir à une innovation quelconque ou à la moindre loi nouvelle, ou aboutissement subtil, s'ils ne répondaient d'abord à ces lois fondamentales et à ces archétypes ; à chaque fois que nous allons rencontrer une nouveauté énigmatique, nous l'analyserons jusqu'à ce qu'elle devienne explicable par les critères auxquels nous avons cru et dans lesquels nous avons d'abord placé notre confiance.

Le risque de tomber dans l'erreur est encore plus grand quand on voit la difficulté à parler d'histoire et de sociologie. Une société aussi limitée soit-elle, une individualité quelconque prise parmi d'autres, ou un critère quelconque pris en compte parmi d'autres, est considéré comme « totalité » au sens générique de l'histoire et de la sociologie, et est donc en même temps une « personne ». C'est aussi ce que dit Gurvitch : « Il n'y a rien qui s'appelle société, mais il y a des sociétés ».

Quant à la question des « super-structures sociales », bien qu'elle soit vraie, il faut dire que son positionnement et sa modalité diffèrent car la société humaine n'est pas une construction simple au sens où l'on superposerait une structure à des

fondations économiques, et on y amasserait ensuite par-dessus, morales, religions, arts et langues, etc. Les personnalités, les vertus, les idées, les sciences et tous les aspects divers de l'esprit humain les plus méconnus et les significations profondes des manifestations sociales, l'ensemble de ces éléments se combinent entre eux sous une forme donnée qui apparaît ensuite comme l'image constituée d'un certain milieu social ; en même temps, tous ces éléments se combinent selon des circonstances particulières et favorables, car après la saisie de ce symbole ou de cet archétype, toutes choses – au sens de toute manifestation et mouvement – sont soumises à la connaissance et à l'analyse et, sur cette base, à l'explication ; des prédictions deviennent possibles, des hypothèses se forment avec de fortes probabilités, et c'est ici qu'il est possible de réfuter cette croyance scientifique naïve et fautive qui voudrait séparer la science de la politique, la sociologie de l'idéologie, et l'histoire du déterminisme ; mais ceci ne relève pas de la « science déterministe » ou de la « philosophie progressiste » qu'on trouve chez ceux dont le but est de falsifier la science et la philosophie, et qui ont inventé une « épistémologie nouvelle » mais au service d'une école de pensée et des objectifs sociaux qu'elle a déterminés.

Notre position concernant l'histoire

Quelle est notre position concernant l'histoire ?

J'en ai parlé à maintes reprises, et j'ai posé la question suivante aux penseurs lucides parmi mes compatriotes qui partagent mes préoccupations et mes problèmes, comme j'ai interrogé ceux qui vivent dans les autres pays musulmans ou non-musulmans de l'alter-monde qu'on appelait précédemment « tiers-monde » : « Quelle est notre situation et quel est le siècle dans lequel nous vivons ? » Ce n'est pas une question simple, ni une affaire limitée à la science, à la philosophie ou à l'histoire seulement, mais elle réunit tous ces aspects.

Avant de s'affilier à une quelconque école de pensée, et avant de commencer le moindre travail, nous devons d'abord définir à quel endroit de la terre sommes-nous, et dans quel siècle du temps. Avant de savoir à quelle étape de l'histoire, et à quel tournant des siècles de l'évolution des sociétés, choisir de s'en tenir à une idéologie, fût-elle progressiste ou décadente, juste ou erronée, religieuse ou matérialiste, relèverait d'un fanatisme insensé – au sens étymologique. Tout chemin de ce genre est égarement et abandon de l'œuvre politique et sociale ; ce serait livrer la destinée de la société, et ses chances de se réformer et d'opérer sa révolution à la seule loi du hasard et aux seules probabilités ; ce serait comme faire une ordonnance pour le traitement d'un malade dont on ne connaît ni l'âge, ni la durée de sa maladie, un malade dont on ne sait rien en fait, avec un traitement dicté en imitant un médecin habile et expérimenté qui l'avait déjà essayé avec succès sur un autre malade.

On pourra s'étonner que je dise là ces évidences qui vont de soi. La raison en est qu'un Saint-Simon, un Proudhon, un Marx, un Engels au milieu du dix-neuvième n'a rien en commun avec les penseurs éclairés de la sociologie islamique au milieu du vingtième siècle.

Ceux-là sont allemands, français, anglais ; ceux-ci iraniens, afghans, turcs, arabes, etc.

Ceux-là occidentaux, ceux-ci orientaux.

Les premiers ont une vision qui repose en gros sur les calculs et les intérêts, en ayant le principe du gain comme point de départ, et les seconds sont plus portés vers le sentiment, adeptes de vérité, et s'appuyant sur la « valeur » ; les premiers appartiennent au prolétariat industriel, les seconds sont paysans ruraux. Sans parler d'un prolétariat, il s'est désormais constituée toute une classe de travailleurs qui traverse toute la société, elle s'est étendue, approfondie, agrandie, renforcée, gagnant en ses cultures, ses langues et ses mœurs, ses symboles et

ses coutumes, et les voilà en groupements dispersés en lieux divers comme ouvriers dans l'industrie, alors qu'ils étaient paysans il y a peu de temps ou bien ouvriers agricoles, avant de migrer vers la ville.

Là-bas, ils ont atteint l'étape de l'industrie lourde ; et ici le sens du mot industrie demeure celui de la consommation, et encore d'une consommation toute symbolique. Mais ils le justifient et penchent vers la tendance importée par les Occidentaux. On trouvera souvent des usines de montage ou de production partielle et de mauvaise qualité de quelques biens de consommation sans valeur. Là-bas, ils sont passés de la bourgeoisie au capitalisme, puis du capitalisme à son étape ultime, autrement dit l'impérialisme et le colonialisme ; ils sont passés de l'étape de la production du bien à celle de la production des unités de production, et jusqu'à celle de la production de capitaux. Ici, en revanche, la nouvelle bourgeoisie est encore à l'état d'un groupement de courtiers constitués de ceux qui ont mis la main sur les franchises de vente en accord avec les sociétés étrangères.

Là-bas, le libéralisme et la démocratie n'interférant pas avec les intérêts du capital ont abouti à une forme de fascisme, et la liberté signifie désormais chez eux liberté de commerce, de capitaux et l'émancipation des règlements et droits de douane. Quant à la demande de liberté ici, elle est pleine de vie et de révolte, soucieuse de justice, humaine, morale, c'est une quête sacrée.

Là-bas, ils ont laissé le Moyen Age trois siècles derrière eux, ici, ils pataugent encore dans ce marécage.

Là-bas, il y a eu la Révolution française, depuis plus de deux cents ans déjà, alors qu'ici, la traduction de *L'esprit des lois* de Montesquieu demeure chose complexe et nouvelle pour l'avant-garde intellectuelle, quant au cercle de Voltaire, personne n'en a jamais entendu parler.

Là-bas, la révolution industrielle est faite depuis deux siècles en Angleterre, et leur devise semble désormais « mort à la machine » en solidarité avec les ouvriers ; ici, deux cents ans plus tard, l'introduction de la machine signifie l'importation de machines fabriquées en Europe et la ruine, alors que les chômeurs espéraient la venue de la machine.

Là-bas, les universitaires sont éveillés à la société, ils ont une vision critique, une pensée idéologique, ils sont proches des gens et s'opposent aux aristocrates et à la bourgeoisie, animés par des motivations universalistes et humanistes élevées ; ici, les universitaires sont simplement des gens qui vont sur les bancs de l'université un certain nombre d'années : ils passent des examens, obtiennent les attestations de leur présence, et ils prennent les diplômes du vide en recevant des lettres du genre « remplacement du document typographique par le document manuscrit ou photocopie ». Ainsi entrent-ils au service du gouvernement, et participent aux fêtes des écoles publiques qui manquent de participants ; ils obtiennent des postes et encaissent de l'argent, et ils finissent par prendre la place des « notables ayant accompli le pèlerinage », c'est-à-dire les commerçants d'avant, et les juifs et les notables sans le sou.

Là-bas, le professeur d'université se sent occuper une position plus importante et plus noble que celle du Général de Gaulle, et ici, il se réjouit d'être nommé au « comité général pour les questions relatives à la trésorerie et à la conservation des fournitures et au maintien de la propreté dans les lieux privés de la faculté ».

Là-bas, un individu moyen lit quotidiennement quelque chose qui est à sa portée, comme un livre de poche ou un « que sais-je », et ici, chaque iranien, sur deux tiers de son temps, lit des romans à l'eau de rose de même que l'élite des universitaires et des penseurs.

Là-bas, le degré de culture générale a atteint un niveau tel que la production de 28 ans de travail d'un génie comme Massignon sur Salmân el-Fârissî fait l'objet d'une conférence pour l'étudiant français ; ici, sa traduction persane est tenue pour obscure, étrange et incompréhensible par l'élite des chiïtes iraniens, et elle n'intéresse aucun de ces savants historiens ou chercheurs.

Là-bas, la religion est tombée, impuissante, isolée dans les recoins des églises, et ses anciens fidèles n'y vont plus que le dimanche ; ici, le cœur battant de la communauté chante, plein de chaleur et de foi, et le nombre des martyrs quotidiens dépasse l'ensemble de celui des victimes des idéologies athées pour toute la deuxième moitié du vingtième siècle.

Là-bas, les gens de bien, individus et associations caritatives non-religieuses, peuvent s'opposer et faire concurrence au clergé et à ses organisations, alors qu'ici, ces affaires restent à cent pour cent religieuses, les organisations non-religieuses ne faisant pas le poids ; quant aux dispensaires caritatifs, ils sont en grande majorité religieux bien que n'ayant démarré qu'il y a dix ans, mais ils sont plus nombreux que l'ensemble des dispensaires de l'association iranienne du lion et du soleil rouge, du « croissant rouge iranien », et du ministère de la santé et de l'institut de services publics « kamâ wa-kayfa ». Face à toutes ces institutions caritatives, organisations publiques, congrégations, amicales et autres, les contemporains athées se contentent du simple « lion » et d'une autre petite association d'origine américaine mais dont le nom ne me revient pas.

Là-bas, l'agriculture est toujours un secteur de la production industrielle, ici c'est exactement l'inverse.

Là-bas, les grandes fermes et les villages fonctionnent en satellites des centres urbains, ici les villes restent des parasites vivant sur les villages ou sont, comme le dit l'ingénieur

Bazerjân, consommatrices du pain et de l'eau avec ce qui les a salis, le tout venant du village.

Là-bas, le passé est tenu pour un respectable souvenir et une période de l'histoire, alors qu'ici le passé est toujours présent, le classique est vivant, il a même un courant, c'est le siècle où vit notre peuple.

Là-bas, la majorité vit dans son siècle et le temps social est en accord avec le sens du progrès ; ici, quelques rares individus isolés vivent leur époque, et à vrai dire, le vingtième siècle est pour la majorité un verbe étranger, ou un numéro de téléphone codé.

Là-bas, les intellectuels connaissent leurs peuples, leurs sociétés et leurs cultures, alors qu'ici il n'y a que des semblants de cela, des ignorants de leur nation, dont le peuple se demande avec étonnement : Mais qui sont-ils ? Que racontent-ils ? Que veulent-ils ? A quoi pensent-ils ? En quelle langue parlent-ils au fond ?

Ceux-là, leur tradition culturelle remonte à Descartes et Aristote, alors que notre passé touche à Abraham, Bouddha, Zarathoustra, Moïse, Muhammad et 'Alî et jusqu'à Avicenne, Ghazâli, Hafez et notre mollah Jallâleddîn, Nanek et Darachko, et Mollâ Sadrâ Shîrâzî.

Leur bourgeoisie est faite de penseurs progressistes modernes opposés à l'Eglise et révolutionnaires demandant la liberté, ce sont eux qui firent entre autres la révolution française. Quant à notre bourgeoisie classique, c'est un bétail servant volontairement le temple, et nos bourgeois modernes sont totalement livrés, pieds et poings liés, aux grandes compagnies étrangères. La femme moderne là-bas est un fruit de la liberté et un signe de leur avancement, et quand on recense les femmes, on les trouve parmi les martyrs qui ont été victimes de la résistance contre l'occupation de Paris par les nazis. On les trouve parmi les enseignants, les écrivains, les traducteurs, les

scientifiques, les musiciens, les chefs d'orchestre, les découvreurs, les inventeurs, les révolutionnaires, les politiciens, le personnel soignant et bien d'autres postes et occupations de ce genre, autrement dit, elles participent réellement, par le mérite, à tous les postes traditionnellement réservés aux hommes. Quant à la femme ici... depuis 36 (1957) jusqu'à maintenant en 46 (1967), et en moins d'une décennie, les instituts de beauté et de vente d'accessoires et produits de beauté, et les centres de manucure et autres artifices, à Téhéran, ont connu un bond de 500 %, et Dieu a alors éclairé les yeux des capitalistes détenteurs des instituts Marguerite de Store, Christian Dior, et Maison de Femme.

Là-bas, la lutte se passe entre ordre ancien et ordre nouveau, entre classicisme et modernité, questions de pensée, de principes, de conceptions du monde, de choix méthodiques, de mode de vie, de choix religieux, politiques, philosophiques, scientifiques et de goût, et de choix artistiques. Pendant ce temps, ici, on ne discute que de conservation du hijâb et des mœurs d'un côté, et interdictions des shorts, des bermudas, et des soutien-gorges, de l'autre. D'un côté : fidélité à la barbe, au pantalon pour femmes, au saroual populaire, à la chaise et à la cruche d'eau, etc., et de l'autre : la fidélité à la barbe rasée, les cheveux longs, la participation obligatoire aux courants de l'incompréhensible musique occidentale inadaptée, l'oubli de certaines expressions persanes et du vocabulaire de base de la langue maternelle ; elle constituait pourtant la langue d'échange pour qui s'y est référé pendant plus de trente ans, et cela après s'être promené durant plusieurs mois au bord de la Seine et de la Tamise, et avoir vu la place de l'Etoile et la tour Eiffel. Bien des étrangers ont rejeté les tapis de Kachân et de Kermân au profit de la moquette, et ont prétendu que le tissu d'Ispahan appelé « termât », et qui était connu pour coûter les yeux à l'artiste qui le dessinait, n'était qu'un vulgaire carré

d'étoffe dans lequel on emballe ses affaires pour aller au hammam. On a détruit les œuvres en gypse du sanctuaire de « cheikh Jâm », sous le prétexte qu'elles étaient trop vieilles, et on les a recouvertes de mosaïques industrielles. On a suspendu les rênes de l'âne sur les murs du salon de luxe en guise de décorations ; telles sont certaines des lubies de ces individus modernes et à la page, et de leurs contemporains à la pensée éclairée. Du fait de l'invasion des produits provenant du plan d'aide de Truman, on s'est désintéressé des belles pièces d'antiquité classique, et pour imiter les millionnaires ignorants qui se prétendent européens, les femmes militaires dans l'armée américaine, les entrepreneurs européens, et les vagabonds ignorants qui, à cause de leurs cheveux blonds, leurs yeux bleus et leur accent européen, sont soudain devenus des artistes hors pair, des références en matière de compréhension des donneurs de mots d'ordre dans l'esprit de nos singes au vernis encore frais, les gens se mettent à acheter les statues de cuivre qui sont fabriquées à Ispahan, fondues là-bas par quelques malins qui y représentent Rustom et Asvendâr avec de vagues inscriptions, puis les exposent aux touristes – qui savent en général de l'Orient ce que nos modernes savent de l'Occident – en prétendant que ce sont des vestiges antiques orientaux... et les autres d'acheter pour aller suspendre la chose au mur de leur maison ; puis on considère des chansons commerciales comme bénéfiques pour la femme, et Dalkéç Fanâ comme un Iranien de souche, un classique de base, puis on fait montre de joie et de contentement – de manière intéressée. Tout cela, c'est comme si l'un d'entre eux voulait dire : « Malgré le fait que quelques-uns parmi mes proches et mes connaissances aient fait le voyage à l'étranger, et en dépit du fait que j'ai moi-même étudié une langue étrangère (par la lecture de sept numéros de « Der Spiegel »), je n'en garde pas moins mes racines, et, contrairement à tous ceux-là qui se sont perdus eux-mêmes et ont

été atteints du mal des exilés, je suis resté iranien pur, et aimant ma culture d'origine !! » Peut-être alors se souviendra-t-il de Frantz Fanon, Aimée Césaire, Sordel, Omar Mouloud, Nireiri, Kateb Yacine, Maurice Debré, et même Cyrus et Darius, Kikaus, Jimchîd, Rustom et tous les autres, car au lieu de manger la cuisine européenne comme le gigot, le ragoût, le chateaubriand, le bifteck, et le roastbeef, il aime toujours manger de la cervelle et les rognons d'agneau, qu'il prend parfois avec le whisky dans les fêtes. L'amour de la nation, la pureté du retour à soi, la rivalité avec l'Occident, l'indépendance de goût, de pensée et de philosophie, contre la culture européenne aujourd'hui égarée, tout cela a atteint le stade qu'il est désormais converti à l'idée d'en revenir au fourneau, et parfois même il s'y met, mais dès l'année prochaine il mettra dans sa chambre un fourneau électrique, et sa femme fumera dans les soirées la pipe populaire.

Là-bas, il y a une base culturelle rationnelle, matérielle et institutionnalisée, et un penchant pour l'élitisme et l'ambition ; ici, il y a une base culturelle, spirituelle, morale et communautaire penchant à la simplicité, et la tendance est à la conservation des valeurs.

Là-bas, ils ont affaire à une religion qui est celle de l'esclavage, de la justification de la faiblesse, de l'ascèse, et l'ordre d'accepter d'être tué, comme le montre la croix, machine à tuer pour une juridiction correspondant à la moitié de l'Empire romain ; ici, on a une religion qui en appelle à la puissance, à la lutte, à la force, à la jouissance de la matière également, et qui ordonne la punition, une religion qui peut soudainement transformer quelques humiliés dispersés en une force d'attaque demandant justice et gouvernance de la terre ; son signe est celui de l'épée, l'épée et le livre.

Là-bas, leur Christ martyr se sacrifie en raison de l'amour qui existe entre lui et Dieu, alors qu'ici c'est leur christ qui se

sacrifie dans l'intifada contre l'injustice et pour la liberté des gens. Bref, Dieu est le meurtrier du Christ, et ici son meurtrier, c'est Yazîd. Ils sanctifient là-bas la croix sur laquelle le bourreau a crucifié leur Christ, et l'ont choisie comme symbole sacré pour leur religion. Ceci est une chose effrayante et incroyable pour un chiite ; en même temps, on peut toucher du doigt la profonde naïveté des radotages sur la légende de ce christ ; c'est comme si un chiite suspendait un poignard sur sa poitrine et l'embrassait pour l'ériger au-dessus de sa husseïnié, et qu'au lieu de « Zoulfîqâr », l'épée de notre maître 'Alî , il fasse de l'épée d'Ibn Malsam¹¹ un symbole religieux.

Là-bas, leur imam (le pape) vit dans un palais qui émerveille le président des Etats-Unis, il s'habille d'une soutane qui fait fondre le cœur d'Elisabeth Taylor de jalousie, et il dispose d'une fortune qui le fait s'apitoyer sur ce mendiant d'Onassis ; ici, l'ayatollah Baroujardî meurt endetté dans un taudis, et le hajji cheikh Abdel-Karim, fondateur de l'institut scientifique de Qôm, tient la consommation quotidienne de viande pour de l'excès. Là-bas, le clergé est à l'avant-garde et aux commandes du colonialisme ; ici, il est la victime de l'Occident et du colonialisme, et aux premiers rangs de tous les mouvements de libération.

Là-bas, le cardinal dispose d'un pouvoir qui écrase les gens, ici l'homme de religion sort du peuple, les gens l'élisent, et sont libres de l'accepter.

Là-bas, l'Eglise est une alcôve pour l'esprit et un repos pour le croyant ; ici... la mosquée ! Ah, s'il n'y avait pas la mosquée ! La mosquée est la source de toutes les révolutions, mouvements et soulèvements populaires.

Là-bas, ils parlent du vin qui se change en sang, ici, ils parlent du sang qui devient feu ; là-bas, l'apôtre Saint-Paul exhorte les gens en disant : « Cherchez Dieu dans la faim et remerciez qui vous affame, car il vous porte sur une table d'hôte choisie

auprès de notre seigneur Jésus-Christ ». Et c'est là qu'Abû Dharr pousse un cri de rejet en colère : « Je trouve étonnant celui qui ne trouve pas son pain quotidien, comment n'attaque-t-il pas les gens en dégainant son épée ? » Et son Prophète ﷺ dit avec force : « Qui ne sait pas rester en vie ne verra pas de vie future ».

Là-bas, l'aristocratie est enracinée, le système est hiérarchisé, la féodalité avancée, et la religion est l'infrastructure de cette organisation sociale ; ici, l'aristocratie n'a pas de racines et elle cherche toujours à revenir ; il n'y a pas de féodalité, ce qu'il y avait à la place c'est ce que Marx lui-même appelle « le mode de production asiatique », qui n'est pas féodal. Quant à la religion elle est toujours en conflit de pensée et parfois même en pratique avec les mœurs aristocratiques et la formation des classes.

Là-bas, l'esclavage (les serfs) constituait une vaste classe sociale, elle était la principale force active, et elle a été présente jusqu'au siècle dernier en Russie jusqu'à la révolution d'octobre, alors qu'ici, l'Islam a créé une atmosphère peu propice à son apparition du point de vue juridique, économique, moral, social et idéologique, car ses racines s'étaient desséchées. Quand l'esclavage a fait son retour au siècle des Mongols, jamais il n'a pris la forme d'une classe sociale ou d'une force productive ; c'était, pour l'essentiel, une marque de confort de vie ; à l'ombre de la culture, de l'enseignement, de l'éducation libre, les esclaves trouvaient au plus vite leur liberté, et atteignaient dans leur personnalité un niveau d'excellence, occupant des postes au haut-commandement de l'armée, de la politique et des sciences, en particulier dans la société. Le plus étonnant, c'est qu'à l'apogée de l'épanouissement de l'Islam, et de l'universalité de sa force, nous voyons la plupart des postes scientifiques, philosophiques, juridiques et religieux et jusqu'à l'Imamat revenir aux mollahs, si bien qu'il est

clair que la période de prospérité de l'islam est aussi celle de la domination intellectuelle des mollahs sur les Arabes.

Là-bas, un gouvernement démocratique depuis 2300 ans, et une philosophie politique s'appuyant sur le peuple, sa souveraineté, le pouvoir laïc, l'esprit national, la vision du monde, et la philosophie matérielle, l'organisation administrative et citoyenne ; ici, après 2300 ans, la démocratie est toujours un mot difficile à comprendre, la philosophie politique repose sur le pouvoir du « chef », la source du pouvoir vient d'« en haut » mais avec un vernis religieux, le sentiment national n'est plus souvent sous l'influence de la foi et de la religion, la vision spirituelle va avec le matérialisme mondial et ses incitations à l'égaré, le tout mêlé de maladie, et le système de gouvernement repose encore sur la direction au pouvoir, et la politique non gestionnaire.

Là-bas, ils ont des lois, ici, nous avons une autorité.

Là-bas, un docteur, ici, un Prophète.

Là-bas, le pragmatisme, ici, l'amour du vrai.

Là-bas, le monde invisible est proche de celui de la matière, les dieux habitent les monts de l'Olympe et du Parnasse, et ici c'est le règne de l'invisible qui est à portée d'éternité, Dieu étant sur le trône le plus élevé du royaume infini de puissance et gloire, et c'est aussi le règne du sentiment religieux, du sacré invisible, et du secret absolu qu'aucune main ne peut atteindre, qui étend son pouvoir sur la totalité de l'être.

Là-bas, la relation de l'homme aux dieux est celle de l'homme face aux héros, et sous son aspect le plus aimable, une relation d'amour et de beauté ; ici, c'est la plupart du temps une relation normale entre celui qui est infiniment petit et Celui qui est infiniment grand.

Là-bas, les dieux descendent facilement et simplement sur terre sous des formes humaines ; ici, l'homme monte facilement

et rapidement au ciel, et est considéré comme d'essence divine et au-delà de la matière, une créature divine et surhumaine.

Là-bas, la religion s'épuise du fait d'une sorte de débat entre l'homme et les dieux, ici la religion déborde de miséricorde, d'amour, de pardon et de rémission.

Là-bas, Prométhée, qui aimait les hommes, vola le feu divin au ciel, et profitant de l'inattention des dieux, alla vers la terre ; ici, c'était Dieu lui-même qui confiait le feu à Gabriel pour qu'il le donne à une personne ordinaire, voire aux ignorants parmi les hommes, en offrande à son peuple, en exhortant les humains à l'accepter, en déterminant récompenses et punitions... Et là-bas, Zeus punit durement Prométhée pour le vol du feu divin et sacré, il a été condamné aux fers et à l'exil, à la colère et aux supplices ; les ennemis de Dieu, qui sont ceux du genre humain mais des amis de Satan, torturent Prométhée en le jetant dans le feu de Nemrod pour l'achever sur la croix de César et l'emprisonner dans les montagnes du Caucase, avec le fouet, la condamnation à la torture et à l'exil par les forces de l'humanité ignorante : la force et l'or, la doctrine de la nuit et de l'hiver, ce sont les ennemis du feu divin, et ils entretiennent le brasier de Nemrod.

Sociologie ou Histoire ?

Voir la société comme « personne », voilà qui signe la fin du vieux débat du dix-neuvième entre les partisans de l'individualité et ceux de la communauté, et la fin de la guerre entre psychologie et sociologie qui en a pris le relais, mais aussi des attaques et de la lutte entre ceux qui croient à la philosophie de l'histoire parmi les fidèles des écoles de pensée du dix-neuvième et leurs successeurs qui excellent dans le domaine de la sociologie nouvelle. Ils considèrent qu'il est illusoire de poser n'importe quelle loi par rapport à l'histoire, d'en délimiter le cours, d'en découper une étape ou de se livrer à des prédictions

; or cette explication tranche à jamais les contradictions et les luttes entre, d'une part, ceux qui se battent avec ce qu'on appelle les lois scientifiques de la sociologie, principes reconnus de la science historique, philosophie de l'histoire à laquelle ils adhèrent, et, d'autre part, ceux qui se battent au moyen de critères généraux absolus du genre « l'économie », « la pauvreté et la dépendance », « le besoin matériel et la lutte contre la nature pour la survie », ou le principe d'« attaque et défense », ou encore « la pulsion », « l'accord », ou « la confession » ; ils essaient d'expliquer la société, toute la société, une période de l'histoire, un aspect de la société ou un événement de la société, un progrès social ou politique avec ces seuls outils ; et ils développent l'analyse de tous ces facteurs ou, plus précisément, leur justification selon ces principes préétablis évoqués plus haut. Il y a encore ceux qui ne croient à aucune loi pour ce qui est de l'histoire et de la société humaine, et qui ne s'y intéressent pas, considérant l'histoire, selon l'expression de Carlyle, comme fruit de la volonté des héros, regardant la société – non comme existence indépendante et vérité vivante et réelle – mais comme une addition d'individus, la considérant comme subjective et la décrivant comme « métissée » ; ils pensent que « société » est juste un mot ou une idée quelconque.

D'un côté, la question essentielle aujourd'hui posée est celle de l'impuissance ou pour le moins la faiblesse de la philosophie de l'histoire et de la sociologie, si connues au dix-neuvième, ou du marxisme classique, dans la compréhension de bien des vérités historiques. En effet, l'avancée de la science historique, et l'élargissement de notre savoir en fonction des révélations et des aspects multiples et obscurs de l'histoire, comme le dit Raymond Aron, professeur de sociologie à la Sorbonne, dans *Les dimensions de la conscience historique*, font naître de multiples questions, et dans bien des domaines du savoir, surtout avec les

progrès du siècle dernier dans la connaissance de toutes les sociétés, petites ou grandes, civilisations présentes ou disparues. Cette avancée de la science est sans comparaison avec ce qui a précédé. Plus encore, ce qu'on appelait préhistoire, période tenue pour inutile, obscure et ignorante, qu'on ne connaissait pas et à laquelle on n'accordait pas d'importance notable, a pris de nos jours des dimensions incroyables ; des découvertes illimitées et réellement étonnantes ont couronné les travaux des archéologues et des ethnographes ; le développement de l'histoire des arts, de la science des arts de l'antiquité conjuguée à l'aide apportée par les sciences exactes de pointe, comme la géologie, la tectonique des plaques, la physique et la chimie moderne, toutes ces données ont changé la philosophie de l'histoire, et ont rendu la sociologie née au dix-neuvième impuissante et branlante. En effet, sont apparus de grands anthropologues et ethnologues comme Louis Barol, Spencer, Taylor, Durkheim qui, de par leurs travaux sur les sociétés primitives d'avant l'écriture, l'habillement, et l'apparition du système de mariage et de parenté, et bien d'autres fondamentaux de la société, et par leur connaissance de l'âme primitive, ont pu corriger la sociologie nouvelle par des éléments et des données inédits, ou lui ont donnée pour le moins une profondeur et une richesse supplémentaires. Il en va de même chez les historiens : étant donné l'extension des connaissances sur la préhistoire qui était jusque là obscure, ainsi que la grandeur, la complexité inouïe de la vérité de l'histoire, la diversité et la richesse gagnées au profit de l'histoire qui en ont résulté, ils se sont mis à juger l'ancienne philosophie de l'histoire du dix-neuvième comme trop étroite et inconvenante, car elle avait été taillée à la mesure de l' « objectivité historique » du dix-neuvième, et ne correspondait plus à sa mesure actuelle. L'Histoire a franchi alors des étapes nouvelles, et s'est mise à mettre au jour des situations et des mouvements étonnants, inconnus et imprévisibles. En effet,

si l'archéologie et la science de l'homme, en étudiant l'homme « vu d'en-bas », ont beaucoup élargi le domaine de l'Histoire, la sociologie nouvelle, la psychologie et l'anthropologie, en étudiant l'homme vu « d'en haut », ont aussi contribué à cet élargissement. Il faut ajouter l'apparition de la bureaucratie, la robotique, la crise de conscience de l'homme moderne, l'imbrication de tous les principes sans organisation et la rupture de tous les liens, tout cela a infligé à l'Histoire des obscurités et des confusions, et la sociologie du dix-neuvième, avec ses critères étriqués et ses règles propres – est restée incapable d'expliquer bien des manifestations nouvelles de la vie humaine dans la société contemporaine. L'apparition du fascisme après le communisme au pays du communisme et au cœur de l'Europe, la montée du mouvement ouvrier, le pouvoir libéral et démocratique, l'orientation humaniste, la science, au siècle de la vision claire, le socialisme, et le bond en avant américain passant du capitalisme à son sommet, l'impérialisme, l'exportation de capitaux et le déclenchement de guerres économiques, tous ces facteurs, selon la « règle » et les nécessités dialectiques, doivent conduire à l'explosion d'une révolution de l'intérieur et à la violence contre le capital.

La thèse qui avait atteint les dernières étapes de sa maturation, de par sa constitution interne et sa logique, devrait pouvoir engendrer l'antithèse et le « mouvement prolétarien » et « communiste », mais contrairement au déterminisme historique et aux déductions tranchantes de la dialectique, nul ne s'en soucie là-bas, et le capitalisme, avec ses règles stables et solides, poursuit son cours. Comme le dit Raymond Aron : « Les marxistes les plus optimistes n'attendent plus rien avant cent ans », pas d'espoir donc de la moindre nouvelle du déterminisme historique et du courant dialectique. De même, les problèmes internes au capitalisme industriel américain – et c'est le capitalisme le plus avancé et le pôle moteur du

capitalisme mondial – ne relèvent pas de la lutte prolétarienne ou d'une pensée de gauche, ni d'un problème de classes ou même d'un combat syndical à la base, mais il s'agit dans la plupart des cas de questions sociales, morales et humaines, comme le racisme « et c'est une maladie sociale du genre de celle qu'on trouvait dans les régimes traditionnels en décadence ; il semblait présent en Inde ancienne et chez les Arabes de la Jahiliya, mais ce racisme se manifeste actuellement avec plus de force » ; il faut y ajouter le crime, la violence, l'insécurité, la perte des valeurs humaines, et la dénaturation de l'homme.

En Europe du Nord, en dépit du fait qu'on ait conservé la propriété privée, et malgré le progrès du capitalisme industriel, la lutte des classes tend vers son plus bas niveau, alors qu'elle devrait être à son sommet, et on ne trouve pas de dominante à gauche même au niveau des idées. Les habitants vivent dans une paix sociale et une cohabitation de classes inattendues, au sens où ce n'est pas seulement la société ou l'ouvrier, mais désormais le parti socialiste lui-même qui est de droite. En Angleterre et en Europe de l'Ouest, comme en Italie, en France ou en Allemagne de l'Ouest, l'évolution de la courbe de la tendance à gauche indique que depuis les années d'après-guerre jusqu'à nos jours, son influence se fait sentir avec une lenteur qui tend désormais à l'immobilité ; en France la comparaison entre les assemblées de 45, 46 et les parlements suivants montrent une dégradation évidente, si bien que lors des élections du Général de Gaulle ou dans ses référendums durant la cinquième république, je n'arrivais pas à comprendre comment, même dans les cités ouvrières et les centres industriels, les candidats du parti communiste se faisaient écraser par des candidats indépendants, ou centristes, et même parfois par des gaullistes, et je sentais que la force persuasive personnelle de tel candidat – même en milieu ouvrier – se trouve parfois plus forte et plus influente que l'idéologie de la lutte des classes ou

l'affiliation syndicale. On a pu constater la même chose dans les élections des dernières années en Angleterre.

Sur la base d'une initiative de la section des sciences sociales du Centre National de la Recherche Scientifique, dans le cadre des recherches sur l'opinion, avec un professeur de sociologie, et en collaboration avec monsieur Georges Gioz spécialiste en sciences politiques originaire du Togo, monsieur Mouled comme économiste, et madame Jacqueline Chazelle, collaboratrice à la Haute Ecole du Louvre, pour nous assister et nous aider dans la préparation des documents et les contacts auprès des institutions, des centres et des personnes, il nous a été confiée à tous comme « groupe de recherche scientifique » la tâche d'étudier le rapport entre aisance matérielle et tendances politiques dans la France de l'après-guerre. Entre les courbes traçant l'évolution de la situation économique proposées par Gioz, et celles de Mouled reprenant les changements politiques répartis en droite, gauche et centre, la concordance était inimaginable, dans la mesure où les manifestations économiques et politiques se justifiaient et s'expliquaient mutuellement, et qu'à chaque fois que la courbe économique traduisait un changement positif dans le niveau de vie des gens et l'acquisition d'une certaine aisance nouvelle, la courbe politique virait vers la droite selon la même mesure ; au contraire, la dégradation de la situation économique portait la courbe politique à gauche, à tel point qu'avec ces courbes il était possible de prédire le résultat des élections et la victoire des candidats de droite ou de gauche selon les données économiques.

Cette affaire est aujourd'hui une soupe de sécurité qui met le capitalisme à l'abri de la révolution imminente et de la lutte des classes, ou selon une expression bien connue, « le capitalisme s'est assagi », et une fois qu'il a aperçu le danger, il s'est mis à s'occuper de donner des gages à l'ouvrier, en lui donnant des moyens mensongers qui lui permettent d'imiter la classe

aisée ; l'ouvrier est alors aveuglé par une sensation illusoire de bien-être, de plaisir et de progrès matériel et moral, et naturellement il penche pour la compréhension, la douceur, et l'endurance ; l'esprit conservateur prend alors la place de la révolte, de la règle, de la détermination, de la conscience de l'oppression, de la blessure, de la privation, et même s'il sait bien qu'il est exploité, il essaie de se convaincre moralement des bienfaits des nouveaux produits de consommation, des possibilités qui s'agrandissent jour après jour, et des plaisirs. En effet, il n'est plus cet ouvrier qui n'avait rien à perdre au combat que les chaînes qui enserraient ses poignets et ses chevilles. C'est un travailleur qui paie les factures et il ne peut changer et devenir un révolutionnaire ; le résultat, c'est que le prolétariat en même temps ne fait plus – comme cela était prévu au dix-neuvième – le rapport entre esprit révolutionnaire et exploitation, c'est le contraire qui se produit comme on le voit. Oswald Spengler en avait eu une intuition correcte en estimant que l'Europe s'orientait vers un esprit conservateur en comparaison de la deuxième moitié du dix-neuvième, et que la conscience de classe et le sentiment révolutionnaire allaient se perdre sous la ruse des capitalistes, des psychologues et sociologues qui travaillent pour eux, ruses morales et financières fomentées sur les terrains biaisés de la démocratie, du libéralisme, du syndicalisme et des idéologies pré-muselées. A cela s'ajoutent l'augmentation du pouvoir d'achat, l'élargissement du mode de consommation totale et les moyens d'aller au théâtre et au cinéma, l'accès aux libertés sexuelles, la rencontre des goûts et tendances artistiques, les politesses bourgeoises entre travailleurs, enfin pour clore ce tableau, le cadeau des prestations et aides sociales, avec les différentes couvertures d'assurance, saupoudrées de tranquillisants légaux et pratiques.

Le cheminement du marxisme

Ainsi le marxisme du dix-neuvième siècle qui a défini le mouvement de l'histoire sur les bases d'une dialectique directement orientée vers la bourgeoisie avancée et le capitalisme industriel en Occident, en attendant l'explosion décisive de la lutte des classes, et l'avènement de la révolution du prolétariat contre le capitalisme industriel, ce marxisme donc a eu la surprise que sa prophétie était du même genre que celle d'Anouarî, et que ce qu'il attendait comme historiquement inéluctable et démontré par la science socialiste, il l'a vu se réaliser et il le voit encore, non pas au cœur du monde capitaliste ou dans ce qui ressemble au prolétariat du capitalisme industriel avancé, mais exactement là où jamais on n'avait imaginé bâtir la moindre hypothèse en vertu de ces mêmes principes objectifs, scientifiques et déterminés, c'est-à-dire en Asie et en Europe de l'Est, au cœur des féodalités et au sein de la paysannerie conservatrice traditionnelle.

La tendance conservatrice au sein du prolétariat industriel, les ruses du capitalisme occidental et sa lucidité, la formation de la technocratie bureaucratique comme classe dirigeante (et maintenant aussi en Russie), la catastrophe du fascisme et du nazisme en Allemagne et en Italie, avec leur extension réelle en France, en Espagne et en Amérique, l'intensité révolutionnaire croissante au sein de la paysannerie chinoise, algérienne et même russe, durant la période 1905-1917, le colonialisme et les mouvements qui s'y sont opposés, tous ces différents facteurs que je viens d'énumérer vont dans le sens opposé à la thèse marxiste classique, et indiquent au contraire que dans les pays qui ont subi la plaie de la colonisation, c'est la colonisation qui est à compter au titre d'infrastructure de la société et non pas l'économie réelle du pays ; quant à l'économie, elle n'est qu'une superstructure actionnée par l'infrastructure colonisatrice. La religion n'est pas l'opium du peuple ou quelque autre drogue, elle est dynamisante dans les mouvements d'opposition au

colonialisme dans les pays islamiques et jusqu'au Moyen-Orient et en Extrême-Orient. (Les bouddhistes du sud-est asiatique, le mouvement de Makarios, les mouvements islamiste et hindouiste en Inde, et les musulmans en Algérie, le mouvement du congrès des oulémas d'Afrique du Nord, le groupement islamique des étudiants algériens, le mouvement d'éveil, le mouvement révolutionnaire anti-colonial chez Jamâleddîn, le mouvement contre l'oppression de l'Ayatollah Shîrâzî, et le mouvement du destour).

Les assises scientifiques du matérialisme ont été également ébranlées par la doctrine de la relativité d'Einstein, la loi d'indétermination d'Eisenberg en physique moderne, le calcul des probabilités, les statistiques mathématiques et leur extension à la causalité en sciences humaines, et la nouvelle guerre totale « militaire, politique et idéologique » au cœur du monde marxiste. La contradiction existant entre ceux qui appartiennent à une même classe et à une même doctrine, chacune d'entre elles étant placée sous la conduite de la classe ouvrière, et l'inimitié absolue entre exploitant et exploité sont plus fortes et plus profondes que la contradiction entre ceux-là et les grands pôles du monde capitaliste. A tel point que le communisme russe s'empresse d'un certain côté de collaborer avec le capital européen pour mettre en place le projet militaire pour la protection de l'Europe contre le danger communiste chinois, ce qui signifie que la question de la sécurité et du bien-être régional relève désormais des exigences idéologiques et de l'amélioration de la condition de classe ; d'un autre côté, la Chine communiste révolutionnaire signe un accord dirigé contre l'Inde avec l'un des pays de l'axe central. Ce sont bien là des faits en totale contradiction avec le matérialisme, le socialisme scientifique et le déterminisme historique, il s'agit de « défense de la paix mondiale », et plus important, une « cohabitation pacifique » entre le capitalisme et l'impérialisme mondial d'un côté,

et le communisme prolétarien révolutionnaire de l'autre, relevant de la polarisation mondialisée des ouvriers.

Il y a encore la victoire du nationalisme sur le communisme en Afrique et dans les pays arabes et jusqu'en Amérique latine dans les luttes d'indépendance de l'après-guerre. Sur le plan des idées et des arts, on peut relever la tendance générale à pencher vers l'abstrait au détriment du concret et de la nature, ou la tendance à passer du concret au spirituel, le penchant pour l'introspection dans les mouvements philosophiques littéraires et artistiques, en laissant le monde de la matière pour le monde moins humain en ses différentes manifestations spirituelles et morales chez l'homme nouveau, et le retour de la philosophie vers un genre de symbolisme et de métaphysique moderne comme le mouvement existentialiste, l'effondrement des formes et modèles philosophiques du dix-neuvième, la faiblesse des bases de la dialectique dans l'opinion et la culture contemporaine, le mûrissement d'un genre de recherche des valeurs morales avec des tendances correctes ou déviées d'aspiration spirituelle, pas seulement en Occident mais aussi dans la société communiste, et la résurgence du nationalisme au cœur de la société communiste rouge (les massacres en Hongrie et la condamnation à mort de son premier ministre Imra Naji, l'invasion militaire de la Hongrie et l'occupation de son parlement, ensuite l'invasion militaire de la Tchécoslovaquie). Il y a encore d'autres questions comme la croyance au marxisme comme « école de pensée idéologique », quand on sait que c'est Marx lui-même qui a suscité les ennemis des idéologies, l'attachement fanatique aux principes du socialisme marxiste, au *Manifeste du parti communiste*, au *Capital*, et à l'*Introduction à l'économie politique*, ouvrages qui ont plus de cent ans au cours desquels la société moderne a changé comme en un millénaire. Il y a une contradiction flagrante avec le principe établi de la dialectique qui pense que tout est dans le changement

perpétuel et que le changement est la seule chose stable. On considère que toute sorte d'innovation est une trahison au marxisme et à la classe ouvrière au service du capital. Le capitalisme concurrentiel, qui était à la base de la sociologie marxiste de la lutte des classes dans la société moderne, a disparu, laissant place à un capitalisme monopolistique avec son avidité, sa lucidité, et ses capacités à prévoir et prévenir. Des classes sociales nouvelles ont vu le jour, et les formes des classes sociales ont changé par rapport à ce qu'elles étaient au dix-neuvième. Le constat de tous éléments conduit Henri Lefèvre, le célèbre enseignant de l'école marxiste, à dire : « Tout cela rend le marxisme nécessaire à la connaissance de la société moderne et de l'homme, sans pour autant y suffire désormais ».

La responsabilité de l'intellectuel

Pour les intellectuels asiatiques ou africains, la connaissance de ces problèmes sème le doute sur leurs méthodes habituelles dans les domaines sociaux et idéologiques – méthodes qui reposent pour l'essentiel sur de la pure traduction et imitation. Non seulement cela pose la nécessité d'une révolution de la pensée ou d'un changement radical et rapide dans la vision philosophique de la société, mais cela leur rend aussi leurs responsabilités comme têtes pensantes dans leurs sociétés, et leur mission d'éveil des gens à la conscience de leur situation, plus sérieuses et plus difficiles.

De nos jours, dans les pays de seconde catégorie, si un homme veut se contenter de penser, il lui suffit d'apprendre une langue étrangère et de s'aider d'un livre. De ce fait la différence entre le penseur progressiste et l'enseignant conservateur est que le premier a traduit tels livres et tels articles alors que le second en a traduit d'autres. Sur une photo exacte des deux ailes moderniste et conservatrice, le conservateur étant celui qui a gardé sa tenue et son style vestimentaire et se

comporte selon la coutume, et le moderne est celui qui a changé de vêtements, d'allure et de comportements non par choix mais par imitation. On en conclut que la culture n'a rien à voir là-dedans car la guerre entre modernistes et conservateurs n'est qu'une guerre en voie d'extinction. Mais la vision universelle et la vision individuelle, les sentiments, la pensée, l'esprit, le message et le but, sont toujours comme avant et au moindre mouvement exploseraient, s'éparpilleraient avant de tomber dans une écoeurante banalité. Le hammam des femmes est devenu alors « l'organisation féminine » et le fameux plat « table de Abbas » est devenu « fête champêtre et veillée pour aider les nécessiteux », les cérémonies où on se frappe la poitrine et les séances de chants de deuil sont devenues « les partis politiques et syndicats ouvriers », les « chants de l'épreuve » sont devenus la « critique littéraire », « le café du maître kanbar » est devenu « la cafétéria Sémiramis », les sectateurs de l'ayatollah Untel sont désormais les imitateurs de Marx et Blikanov, et les historiens anciens du discours religieux qui disaient que « celui qui interprète le Coran selon sa fantaisie finira en Enfer », sont devenus des « socialistes réticents à la rénovation des idées ». Les jeunes étudiants qui croyaient auparavant que tout homme lisant *Murmures* était en train de briser cent cadenas et cent chaînes, sont devenus les poulets de la philosophie pour la seule raison qu'ils ont croisé quelqu'un qui prétend avoir lu l'*Introduction aux principes de la philosophie* de Georges Politzer qui a écrit pour les ouvriers (sans tenir compte du fait qu'on l'aie compris ou pas), et ils tiennent tout le monde autour d'eux pour stupide comme s'il ne restait aucune inconnue pour eux sur la terre, et comme si, par conséquent, l'histoire n'était rien. Pour eux, l'humanité aujourd'hui est à conter, il n'y a plus de questions à se poser, et l'avenir des sociétés humaines est plus clair que la paume de leurs mains. Si seulement tous ceux-là avait fait le voyage en Europe et y

étaient restés pour un temps avec quelques amis iraniens qui cuisinent le « kermé sabza » les dimanches, et qu'ils aient bu avec leurs amies européennes un « café » à l'occasion, et qu'ils aient croisé Sartre ou Russel en personne, alors ils seraient devenus des créatures d'une autre eau et d'une autre argile, ils auraient eu faim, se seraient mordus, rebellés, et s'ils avaient lu dans les journaux qu' Aimée Césaire est une mauvaise langue, il leur viendrait peut-être le courage immédiat de vaincre dans cette arène.

La différence entre un penseur de gauche et un penseur réactionnaire n'est pas que celui-ci imite les anciens musulmans traditionnels et que celui-là imite les philosophes progressistes européens, ni que celui-ci commente Mollâ Sadrâ, pendant que celui-là traduit Jaurès et Blikanov, non, la différence est que celui-ci n'est pas lucide et se trouve déterminé par l'histoire et les traditions, et que celui-là est lucide et réfléchit ; en un mot : un penseur est celui qui détient une vue critique – un point c'est tout.

La cause de l'échec de tous les mouvements sociaux et de leur affaiblissement dans les pays traditionnels et sous-développés est que les intellectuels – c'est-à-dire ceux qui sont conscients et ont la connaissance de leur époque – sont ceux-là mêmes qui discutent de la destinée de la société, de la voie à suivre et de l'avenir ; lorsque le nationalisme se généralisa, ils tenaient dans leurs mains, bon gré mal gré, un « mandat de la nation », et leur vision sociale s'avérait être en contradiction avec la direction populaire qui est dans la nature profonde du peuple ; il est alors naturel que l'esprit d'un mouvement donné, sa progression, et sa puissance, se nourrissent du suc de la foi et de la volonté populaires ; mais ou bien ces mouvements périllicitaient en modifiant ainsi les concepts habituels, les règles, les lois et les abstractions pures conçue par l'esprit de ces gens instruits, atteints de la maladie du livre, ces philosophes un peu trop

partisans, si bien que leur langage devenait un charabia de scientifiques ; ou bien ces mouvements dérivait ouvertement et se trouvaient alors couverts du voile hypocrite de l'« intérêt stratégique et tactique », et des « solutions conceptuelles » qui visaient en fait à consolider dans le pays les bases du colonialisme. Ce qu'on appelle le « néo-colonialisme » n'est que le destin pitoyable vers lequel les hommes de culture ont entraîné leurs différents mouvements de libération, pourtant promoteurs au départ.

Le danger qui menace ces mouvements de libération en Asie, en Afrique et en Amérique latine – et qui a gagné beaucoup des populations concernées – c'est que les gens des villes, des marchés, des usines et des fermes, des personnalités inconnues, des paysans et analphabètes, comme Starkhân et Bâkerkhân et le cheikh 'Alî Messio, le boulanger de Tabrîz, se sacrifient, et finissent en martyrs purs et héros inconnus du combat contre le colonialisme et la tyrannie. Dès qu'ils avaient chassé l'ennemi, que le combat était fini et que l'autorité et l'administration se remettaient en place, on n'accordait plus aucune importance à ces combattants qui vivaient à la campagne ou dans les usines, et avaient été appelés à des combats sanglants sur le front. Ils posaient alors leurs fusils et retournaient à leurs occupations ; quant à ceux qui, tout au long de ces dangereuses années sanglantes, vivaient sur les bords de la Seine ou de la Tamise, aux Pays-Bas, en Belgique, aux Etats-Unis et dans les pays des autres métropoles, noyés dans le confort et la sécurité, vivant au loin, étrangers à leurs sociétés d'origine et à leurs mouvements nationaux, ils sont devenus médecins, ingénieurs, économistes, politiciens, sociologues, planificateurs, juristes. Quand ils reviennent au pays, ils occupent les postes de direction ; du sang des martyrs, ils tirent des bureaux, des voitures, de grands édifices, des privilèges sociaux multiples, puis ils avalent le tout, et en contrepartie, ils offrent au bon peuple les conférences

scientifiques et les laboratoires de recherche, les progrès artistiques, les programmes de spécialisation, et les sujets sociologiques et philosophiques. Finalement, la seule consolation des gens et des combattants, c'est que durant toutes ces soirées, fêtes et cocktails, et derrière tous ces bureaux, il y a des hommes dont les noms et les lieux de naissance appartiennent à ce pays au lieu qu'ils soient français, hollandais, anglais ou belges.

Parmi les notables connus des mouvements anti-colonialistes qui ont réussi à exercer leur autorité sur les pays asiatiques et africains, qui ont aujourd'hui le pouvoir, on trouve rarement une personnalité cultivée émerger, et cela mérite l'attention ; cela explique, d'un côté, que ces mouvements aient expérimenté un échec car les intellectuels qui les ont confisqués se sont mis à leur tête, ont pris leur place ou les mouvements de libération après la victoire les ont mis à la place des combattants du peuple et de ses trésors en tant que spécialistes ou experts. D'un autre côté, l'expérience de la défaite de tels mouvements, leurs revers, leur affadissement ou leur détournement a montré la nécessité d'une sorte de doute cartésien quant à la démarche intellectuelle et aux rênes du pouvoir chez les intellectuels honnêtes et sérieux dans les pays avancés et traditionnels. Et cela, spécialement dans les nations en cours de transformation, constitue une urgence.

Nul doute qu'aujourd'hui les intellectuels qui parlaient de la classe ouvrière sont en train de se transformer – exactement comme le dit Marx – en une sorte de classe mondiale. Cela, parce que les conceptions du monde et de la personne, les tendances sociales et les valeurs que l'on considère comme élevées et morales chez les penseurs, sont communes ou au moins se ressemblent dans tous les groupes de réflexions des sociétés des cinq continents. Car c'est une vision universelle objective, ouverte, dynamique et tendant à l'innovation ; c'est aussi une

vision scientifique, logique et analytique, avec une tendance à se rapprocher du peuple dans l'opposition au colonialisme. En bref, les intellectuels sont porteurs de valeurs humaines au sens mondial, et de là il est possible de donner une définition générale rassemblant à la fois le penseur vivant dans une société orientale religieuse et l'intellectuel européen ; dans le même temps, il ne faut pas oublier que la participation à une même base communautaire n'implique pas que le message social soit identique, et le fait que les intellectuels n'aient pas pris conscience de cette dualité entre ces deux langues indépendantes a été l'une des causes principales des erreurs et des échecs de bien des opinions et des problématiques ; en définitive, la méconnaissance de cette dualité n'a pas manqué de laisser aussi ses souvenirs amers sur la scène des responsabilités et des luttes politiques et sociales au milieu du dix-neuvième dans l'alter-monde.

Le cadre de cet essai n'est pas assez large pour pouvoir parler de grandes lignes du message des intellectuels ainsi que du message des penseurs de l'alter-monde dans ses significations particulières. Cela nécessiterait une ou plusieurs études détaillées, toutefois, il me semble indispensable de rappeler que la maturité sociale, l'éveil politique et populaire, et l'existence ne serait-ce que d'un semblant de libéralisme et de démocratie, le tout en présence de personnalités populaires reconnues et conscientes de ce qui détermine la destinée du peuple et de la nation, avec des journalistes, libres, à la langue bien pendue, intelligents, et des écrivains, des critiques attentifs, qui veillent sur tout cela de tous leurs yeux, et d'un autre côté, l'existence d'un bien-être relatif au sein de la population, et l'absence de pénurie sur les points essentiels comme l'eau, le pain, la santé, l'habitat, le vêtement et l'enseignement, bref, ce modèle européen, avec tout cela, explique que la plupart des diplômés (qui ne sont pas les penseurs et les génies, c'est-à-dire les

véritables guides de la culture et de la vie, et ceux qui déterminent le présent et le futur de la société et de la culture) ne sont pas une classe à part dans la société ou une élite sociale de stars. Ils ne sont pas non plus la béquille sur laquelle s'appuierait la société, et la seule tête pensante auprès du peuple, autrement dit les représentants du peuple, ses députés, sa conscience et ses guides, tous ces diplômés dans une société aveugle et impuissante portent avec eux le même aveuglement et la même impuissance.

Le rôle de « celui qui connaît le chemin » est le même que celui de la béquille, bien qu'ils ne soient pas absolument identiques, ainsi tel enseignant dont le rôle défini est d'être « celui qui est chargé d'enseigner aux enfants des matières scolaires déterminées » ne sera pas le même, en son message, selon qu'il travaille dans une ville moderne ou dans un village reculé et isolé.

C'est ici que nous touchons à une contradiction claire et reconnue : d'un côté, il ne convient pas que le penseur prenne la place du peuple comme maître de la destinée d'un mouvement révolutionnaire, car il mènerait alors le mouvement vers la défaite ou l'affaiblissement ; et, d'un autre côté, dans une société où domine l'ignorance, autrement dit l'analphabétisme général et l'absence de conscience communautaire, vu que seul l'intellectuel dispose d'une culture et d'une conscience relatives, et que lui seul voit et sait, la responsabilité de l'intellectuel est d'autant difficile et globale, car il se trouve dans une société aveugle : le penseur n'est pas seulement « celui qui connaît le chemin », et est spécialiste, mais il est, lui aussi, une béquille dans sa société.

La solution qui fut proposée par le front algérien de libération en 1961 ne résout que la moitié du problème.

Nul doute que lorsque le mouvement anti-colonialiste a triomphé, qu'ils ont chassé tous les étrangers et les traîtres, et

qu'ils se sont emparés des rênes du pouvoir, il n'était plus possible de placer le ministère de la culture sous l'autorité de gens comme Starkhân, ou bien le comité du plan ou le ministère de l'économie sous la coupe d'un Bâkerkhân ou d'un cheikh 'Alî Messio. L'heure de la construction ayant sonné, on a réclamé des spécialistes, et nul besoin alors du courage, de la générosité, de la virilité ou de l'humanisme ; ils ont alors fouillé les recoins de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre et des Etats-Unis, et ils ont rassemblé les médecins, les ingénieurs et les artistes algériens, et ils leur ont donné de l'argent, des voitures, des résidences de luxe, et tout ce qu'ils pouvaient offrir comme privilèges. Puis on a remis tout ce que les combattants avaient gagné à l'ennemi au risque de leur vie, dans les mains de ces compatriotes étrangers. Mais les combattants avaient pressenti le danger, et ils proposèrent une troisième solution pour résoudre le choix entre la « nécessité » d'un côté et le « danger » de l'autre ; ils n'ignoraient pas que chacun des postes sensibles et déterminants des grandes directions nationales comportait deux aspects : d'abord, « la définition des objectifs », avec « la détermination de la ligne de conduite et de l'orientation générale et la mise en place des objectifs politiques », et c'est là la partie idéologique, ensuite le côté technique et spécialisé qui relève de l'aspect exécutif et concret. Par exemple, au ministère des affaires étrangères, on trouve deux volets : l'un qui concerne la détermination de l'orientation politique de l'Etat par-delà les groupes politiques, mais aussi les relations entre nations, et la définition de la ligne de conduite de la politique générale du régime, et c'est un volet politique ; l'autre aspect, plus technique, comme les questions de protocole, la connaissance des traités juridiques et politiques, les affaires de droit international constitue le volet proprement diplomatique ; lorsque les questions de direction générale de la marche, d'orientation, d'objectif et de mise en route sont posées, la présence des

combattants est toujours nécessaire, car le combattant est confiant et lucide, justement dans la mesure où il n'est ni savant ni spécialiste, c'est pourquoi l'aspect technique de son travail doit être confié à un spécialiste placé sous son commandement direct. Selon la même formule combinant l'exécution et l'intelligence qu'utilisera le gouvernement national, le commandement général sera toujours aux mains fortes et fidèles des combattants qui sont entrés dans l'arène pour lutter de toutes leurs forces contre le colonialisme et l'obscurantisme ; quant aux savants et spécialistes, ils devront n'être que les instruments aux mains des révolutionnaires, les moyens de réaliser les objectifs.

Mais avant que la société n'atteigne cette étape, ou plutôt, afin que la société atteigne cette étape... que faut-il faire ? Que faire dans une société aveugle, handicapée, pétrifiée dans des moules spirituels et sociaux décadents ?

A cette étape, les gens n'en sont pas encore arrivés au degré où il existe parmi eux des combattants éclairés et éveillés, des héros connus et lucides qui se chargent de réveiller le mouvement face aux éminents diplômés ; les gens à cette étape ne voient, ne connaissent et n'écoutent que les savants, en conséquence de quoi le discours des intellectuels dans le tiers-monde est difficile et vital, au point que sa particularité et sa définition exacte sont extrêmement complexes.

A mon sens, avant de donner crédit à telle ou telle école de pensée sociologique, et avant d'étaler nos désaccords idéologiques entre intellectuels, il est nécessaire d'admettre et de s'entendre sur cette base commune, avec le chemin et le but suivants :

Premièrement : tant que le cœur de la nation n'est pas éveillé, et tant que la conscience de la nation n'a pas trouvé son éveil communautaire, toute école de pensée et tout mouvement resteront stériles et isolés.

Deuxièmement : les gens, et eux seuls, disposent du pouvoir de se libérer eux-mêmes, il faut ainsi que la direction du mouvement social soit directement aux mains du peuple ; tant que le cœur de la nation n'est pas arrivé au stade du « courage et de la dynamique spontanée » de son mouvement naturel et de sa créativité commune, et tant qu'il n'aura pas produit des héros et des personnalités dignes qui ont les mêmes traits de caractère que le peuple, à savoir le dévouement et l'authenticité, ou, pour reprendre la belle expression coranique, des « esprits simples » ou « illettrés » (*ummiyyûn*), et tant qu'il ne les place pas aux premiers rangs, leur place sera prise par les intellectuels, dont nul ne peut se porter garant, malgré quelques réussites provisoires de départ. Poursuivre la tâche, où le travail se fera dur et laborieux, et les tentations de l'or et du pouvoir seront grands, voilà qui n'est pas pour rassurer.

Troisièmement : contrairement à la léthargie mentale dans laquelle sont tombés beaucoup de penseurs et d'intellectuels et, selon Spengler, « c'est là un sommeil propre à la race particulière des intellectuels ; au lieu de se connecter directement au cœur véritable du réel, on s'assied et on parle d'objectivité sur la base des assertions kantienne et des fondements rationnels et logiques et des principes, puis on prononce des jugements par coutume, on entreprend d'analyser, et l'on en déduit des règles ; sur la base de cette connaissance purement abstraite et déconnectée, on établit les projets, les plans et les travaux, et dès que l'on touche au réel, on sent que tout cela s'affadit et dévie parce que cela n'a rien à voir avec le réel. » L'un des principes rationnels et scientifiques qui a engendré des erreurs énormes consiste à croire que la pauvreté, l'obscurantisme, le besoin, les contradictions puissantes au sein de la société, la croissance d'une classe sociale en maturité, et les luttes d'intérêts, ainsi que l'exploitation et ce qui découle du déterminisme historique, tous ces faits pourraient en eux-mêmes

être cause d'une évolution décisive dans la société, de la rébellion, de l'explosion et du changement radical. Et lorsque nous y pensons abstraitement, nous arrivons à des résultats semblables, parfaitement plausibles, logiques et reposant sur des preuves, scientifiques à cent pour cent, mais la réalité, hélas, ne confirme pas toujours ces raisonnements, car ce n'est pas la pauvreté qui va susciter la rébellion mais le sentiment de la pauvreté : c'est le sentiment de la classe opprimée au sein de la lutte des classes dans la société qui pousse à l'action.

Le déterminisme historique et l'homme

Nous comprenons le déterminisme historique comme nos ancêtres concevaient la Prédestination et le Décret divin, comme un genre de contrainte de la volonté, où l'histoire aurait pris la place du divin, et la production celle de la volonté céleste. Ainsi, dans les deux cas, on trouve que l'homme est considéré comme une marionnette dans la main d'un autre, son destin a été décidé en son absence. Le déterminisme historique explique ce sens même, et jusqu'au vocable même de « déterminé », mais de toute manière, quel que soit le facteur qui supprime le rôle de l'homme en monopolisant sa destinée et son histoire, l'homme n'en serait pas pour autant abaissé au rang de plante ou de bête, car il fait fondamentalement partie d'un milieu et de lois naturelles innées et physiologiques ; cela enlève à l'homme la responsabilité qui est la conséquence logique de la volonté libre, ou ce qu'on appelle le « choix » chez nous, et l'« élection » en Europe. Cette responsabilité est la plus grande qualité de l'homme, et le distingue de toutes les autres créatures, donc dans ce cas c'est aussi la négation – de bon gré – du mouvement et de la collaboration avec la société. Nous avons vu pendant les siècles de notre déclin que la propagation de la foi dans le destin et le décret divins, dans la contrainte divine et la destinée inéluctable et éternelle, de la manière dont

elle a été exposée par les hommes de religion, et plus encore dans les idées philosophiques, les vieux poèmes et les traités de gnose des soufis sous l'influence de la vision hindouiste, et de la philosophie rationnelle grecque, ainsi que les circonstances spirituelles et sociales de l'environnement sombre et oppressant du siècle du califat et de celui des Mongols, à quel point tout cela a livré notre histoire à l'immobilisme, et a paralysé toutes nos activités sociales. Comme le dit Gurvitch, « la croyance en la contrainte divine (du déterminisme historique) est une sorte de paresse », ou comme ajoute Chendel : « Lorsqu'un paysan de Chine ou d'Indochine se lève en pleine féodalité et porte les armes pour la réalisation du socialisme, c'est qu'il piétine allègrement en tant qu'homme tout déterminisme historique. »

Tout cela ne signifie pas que je ne croie pas au déterminisme historique, mais ce que je cherche à préciser c'est que l'homme est celui qui a le pouvoir, de par sa maturité et sa détermination, d'imposer sa volonté à l'histoire, de même que la nature fait que des plantes et des animaux suivent relativement la volonté de l'homme et ses œuvres, cela malgré la vie et le mouvement dont ils disposent conformément aux lois scientifiques indiscutables et précises.

Quant à ma lecture du déterminisme historique, la voici : l'histoire et la société humaine ne reposent pas sur le hasard et le jeu mais sur des réalités qui comme toutes réalités de ce monde tiennent leur vie et leur dynamisme propres à des lois établies (en termes coraniques : « des lois irremplaçables et inamovibles ») ; et dans la mesure où l'homme découvre ces fondamentaux par le biais de la science ou de la technique (l'idéologie, la planification économique, culturelle, sociale et politique), ou par le choix d'une loi plutôt qu'une autre, en utilisant des règles scientifiques, il peut en modifier le cours naturel à son gré, et par prévisions scientifiques avérées, il lui est possible d'affronter le cours naturel de son histoire future, et de le

réorienter sur une voie qu'il a déterminée. De même qu'il peut modifier un arbre fruitier qui pousse selon sa loi naturelle et son déterminisme propre, puis fructifie, en vertu de sa connaissance et en intervenant sur son développement pour en tirer les fruits qu'ils cherchent selon la forme et la couleur, il peut aussi imposer à sa société primaire et arriérée, à n'importe quel stade de son histoire, la forme particulière en laquelle il croit. Parce que l'évolution de la société et la dynamique historique résultent d'un jeu entre le « choix » de l'homme et la force de l'histoire.

Si on devait accorder foi au déterminisme historique et à tout l'enchaînement dialectique qu'il prêche, alors les paysans chinois n'auraient dû faire la révolution socialiste que dans trois siècles, et les tribus de bédouins arabes qui n'en étaient même pas encore au stade de l'agriculture, et qui n'avaient connu aucune forme de gouvernement, même la forme sociale la plus primitive dans l'histoire, auraient à patienter plus de mille autres années pour en arriver à l'étape de la formation d'une société bourgeoise commerçante avancée et des formes matures de société, avec un gouvernement centralisé au niveau étatique et impérial, et la formation d'une culture riche comprenant un ensemble de valeurs humanistes et universalistes, et une vision du monde ouverte et étendue.

De toute manière, que nous soyons religieux ou laïques, socialistes ou libéraux, nous devons regarder l'homme comme une volonté engagée, et comme un ouvrier susceptible de changer sa destinée historique par ses divines capacités : la science et la créativité. De là, l'éveil de la conscience a le pouvoir de changer la destinée et de dévier le cours de l'histoire selon le désir de l'homme ; et pour parvenir à cette conscience sociale, nul besoin d'attendre que l'histoire arrive à l'étape de sa maturité bourgeoise avec développement des capacités de production, nul besoin que la révolution sociale soit chargée d'augmenter

obligatoirement les contradictions au sein de la société, et amène à maturation complète la lutte des classes.

Associer immanquablement tout progrès ou toute tendance révolutionnaire au « développement inéluctable des moyens de production » et au « cours dialectique de l'histoire sur la base de la lutte des classes » serait s'en remettre à d'autres, se laisser aller au fatalisme ou donner procuration à autrui. On ferait ainsi des penseurs des gens qui croient au destin et au décret divin, alors qu'une recherche minutieuse en matière d'histoire, d'après un point de vue inspiré de la sociologie des classes, ainsi que l'analyse des révolutions nationales qui ont eu lieu dans les sociétés traditionnelles et sous-développées en Asie et en Afrique qui n'avaient pas encore atteint l'étape de l'industrialisation et de la constitution d'une classe prolétarienne, ou même la maturation de la bourgeoisie comme classe dirigeante, tout cela mettrait en lumière cette vérité encore méconnue selon laquelle dans toute société, quel que soit le stade historique de son développement, l'homme peut y atteindre le niveau de la conscience sociale, de même qu'il peut s'armer de l'idéologie des classes avancées. La conscience, c'est-à-dire la connaissance des modalités de la société et de l'histoire, ou encore le pouvoir de parole dont dispose l'homme vis-à-vis de lui-même, de sa société et du théoricien à idéologie est le traceur de chemin idéal pour la société.

En conséquence, il faut s'appuyer sur les trois principes suivants :

1 – L'élite cultivée est incapable de poursuivre la direction des mouvements sociaux de base une fois atteinte l'étape des classes, et d'œuvrer en lieu et place des populations elles-mêmes. Les héros de la nation en sont capables, qui incarnent la volonté de la nation, qui tirent leur force, leur vision, leur dynamisme et leur résistance créative et volontaire directement

au cœur de la société, et qui plongent leurs racines aux profondeurs fertiles les plus inaccessibles de la nation.

2 – Tant que les gens n'ont pas atteint le stade de la conscience, et ne sont pas eux-mêmes devenus des êtres humains déterminant leur appartenance à une classe et à la société, et tant qu'ils ne s'élèvent pas du stade de l'imitation et du suivisme vis-à-vis de leurs notables religieux et scientifiques qui ont le monopole des fatwas et des règles (en restant dans cette relation du voulant et du voulu, du savant et de l'ignorant, de l'imam au disciple) jusqu'à une étape de maturité sociale et politique où sont arrivés leurs dirigeants, ils seront soumis à leur volonté et à leur plan de conduite conscient.

3 – Enfin, on sait que ce n'est pas l'existence de l'exploitation des classes, de la pauvreté, de l'injustice et de l'impuissance mais le sentiment de ces réalités existantes et de la lucidité véritable de la conscience sociale et de la conscience de classe par rapport à ces réalités, qui provoquent le mouvement révolutionnaire authentique et lucide. S'il n'en était pas ainsi, nous n'aurions pas vu, comme nous le voyons encore souvent dans l'histoire (et la géographie également) nombre de sociétés qui, sur des siècles, ont conservé en leur sein pauvreté, lutte, exploitation, division sociale des classes ; nombreuses sont aussi les sociétés humaines où l'histoire s'est arrêtée à ses débuts, et qui s'immobilisent sur des millénaires, comme si l'on ne pouvait y appliquer aucune des assertions prodiguées par la sociologie scientifique, la philosophie historique, le cours puissant de la dialectique, ni le principe fondamental perpétuel du changement et du progrès.

En résumé, sur la base de ces trois principes, le message du penseur qui appartient à de telles sociétés se résume à faire sentir aux gens les réalités de la contradiction qui sont présentes au sein de la société et du siècle, et leur en donner conscience. Rousseau disait : « Montrez la route aux gens, sans leur dire ce

qu'ils ont à faire, contentez-vous de leur accorder la vision, et ils trouveront le chemin par eux-mêmes et sauront où est leur devoir. »

La seule cause de l'échec du mouvement du *destour* chez nous fut que les dirigeants se sont mis à orienter les gens et à proposer les solutions finales sans les avoir fait accéder à la conscience sociale et à la vision politique. Nous avons vu de nouveau comme nous l'avons vu auparavant, que le résultat de la révolution imposée à la société ne parvient pas à la conscience, qu'il n'est donc pas porteur d'une culture révolutionnaire, et que cela ne peut constituer tout au plus qu'un ensemble de slogans progressistes qui aboutissent à l'échec.

L'imitation et l'épreuve de la maladie de l'occidentalisation

L'écueil énorme auquel nous nous heurtons, c'est que lorsque nos intellectuels progressistes discutent de l'influence de l'Occident, ils oublient leur propre cas, et ils ne relèvent cette influence occidentale que chez les hommes et les femmes qui singent les Européens sans distinction ou choix, dans la décoration, le vêtement, la consommation, le mode de vie, les manières et les habitudes sociales. Alors que la calamité dans la maladie de l'influence occidentale et de l'imitation inconsciente s'étend aussi bien à nos penseurs révolutionnaires et gauchistes ; ce genre d'occidentalisation est plus puissant et résistant, et plus profondément enraciné aux différentes étapes de la maladie de cette communauté s'assimilant aux « Français », sans consistance et creuse, qui ne brille qu'en surface, en un mot la « société moderne de consommation ».

Les femmes et les hommes modernes qui se complaisent à lire des revues comme « Margot », « Burda », « Ici Paris », « Paris-Match », etc., ont des tendances sociales et des visions philosophiques, artistiques et humaines qui sont définies et

diffusées par les succursales de Christian Dior et autres. Leur philosophie de vie repose uniquement sur la consommation des produits importés de l'Occident, et tout ce qui s'ensuit du genre de « Zen Rose », « Marad Gentleman » (l'homme gentleman), la modernité et la civilisation et tout ce qui vient avec le siècle, l'éducation moderne, et la pensée contemporaine... Tout cela, sont paroles vides. Car ceux-là sont eux-mêmes des bonimenteurs rétrogrades, vermoulus pétrifiés ; les appareils publicitaires occidentaux ont effacé les traits des peuples anciens et nettoyé, pour les rendre modernes, les richesses historiques, culturelles, religieuses, morales, nationales, ethniques et humaines. Le moderne est ainsi celui à qui on a volé tout ce qu'il possédait, et qui est devenu un « ventre » avide de recevoir les produits des appareils de production industrielle du capitalisme mondial.

Quant au cas de la femme iranienne atteinte de la maladie de l'occidentalisation, quels sont les changements qui se produisent en elle ? Quelle est l'influence de tout cela sur notre société ? Elle se teignait les ongles au henné rouge et maintenant elle est passée directement au vernis de manucure. On lui a ôté ses vêtements nationaux, et on l'a affublée de la mini-jupe qu'ils ont en Occident. Ils l'ont socialisée, c'est-à-dire qu'ils l'ont sortie de la maison pour l'envoyer dans leurs rues et leurs marchés, où du matin au soir elle fait du shopping, puis du soir au matin elle papote sur les achats nouveaux. La « concurrence de consommation » répond avec avidité à la « concurrence de production » chez eux. Et quel est leur « Manifeste » à elles ? « Zen Rose » et ses problèmes ? Les sujets du « Ber Serdorahân », de sayyed Majîd Dawâmi, et l'on peut compter comme plus éclatante apparition de sa grandeur et cause principale de son succès durable dans ce club sa coiffure en tresses qui lui donnent un air rêveur constituant, du point de vue de la pensée et de la culture, un point de vue universel et nouveau chez les

femmes aujourd'hui. Bref les œuvres de sayyed Dawâmi ont eu une influence profonde et durable.

Et il est vrai que l'arrivée de cette vague pourrie, et la croissance exponentielle de la génération des films doublés à la télévision et au cinéma, ont eu pour résultat l'arrivée de ce qu'on appela la « nouvelle vague » qui fut une sorte de maladie sociale calamiteuse, mais la calamité de l'occidentalisation chez l'élite cultivée et les penseurs déterminés a causé une catastrophe nationale et une paralysie sociale profonde. Ainsi les individus de la classe supérieure sont devenus des choses, le changement, la modernisation, le renouvellement et l'eupéanisation ont touché le corps, et ils ne sont plus que des corps, et ce dont ils disposaient est sous influence étrangère. Quant à la deuxième classe, elle est pensée, et lorsque la pensée doute et perd le pouvoir d'analyse, de définition et de choix, et devient image dictée par d'autres, l'affaire est alors une terrible calamité. Les gens de cette classe sont victimes d'une sorte d'« occidentalisation culturelle » qui est bien le pire genre d'occidentalisation, et c'est à ceux-là que s'applique ce que Sordel, Aimée Césaire et Fanon avaient formulé, et que nous avons directement ressenti il y a quelques années : le fait que le colonialisme avait expérimenté et compris que tant que la nation croyait avoir une identité, il était difficile d'y pénétrer. La culture et l'histoire d'une nation mènent à une identité et un fanatisme, et pour s'y introduire le colonialisme doit la séparer de son histoire et la rendre étrangère à sa propre culture. Quand le penseur se voit dans le vide, privé de son authenticité et de ses racines, touché dans sa personne, il n'a pas d'autre issue que de se rapprocher sciemment ou inconsciemment de l'Européen qui en cette situation est devenu sous ses yeux le modèle de l'humanité absolue et le détenteur d'une culture et de valeurs morales exemplaires ainsi que d'une perfection accomplie. Il s'entiche de l'autre se perdant lui-même, et il compense par les

manières d'être européennes la perte de ses particularités d'origine, la pauvreté de sa personne et son vide. C'est une loi reconnue de la psychologie qu'un individu qui n'a ni personnalité ni authenticité, le suiveur sans valeur, cherche toujours à se rapprocher d'un modèle, à le contrefaire et à l'imiter pour compenser son manque de personnalité. Il cherche à éliminer son moi de tout ce qui y est relié, et à éviter tout ce qui lui rappellerait sa personne et son passé, il cherche à s'identifier aux autres qui lui apportent une identité, des qualités et des valeurs nouvelles. Ayant découvert cette loi psychologique, le colonialisme européen s'est mis à dépouiller de leur contenu les nations qui avaient une longue histoire et une civilisation universelle en les séparant de leur histoire, et en les rendant étrangères à leur propre culture et éloignées d'elles-mêmes par les biais et les travers d'une sociologie scientifique complexe et élaborée. A tel point qu'on ne trouve ni ne reconnaît plus rien dans ce genre de sociétés, car on y a œuvré à salir et caricaturer son histoire, sa culture, ses valeurs morales et traditionnelles. Lorsque ces nations atteignent le stade où elles ignorent tout de ce passé, il leur devient difficile d'admettre qu'il ait jamais pu être le leur. Lorsque le colonialisme a réalisé cet objectif-là en vue de la pénétration, de la domination, de la conquête et de la mise sous tutelle des nations, il n'a plus rien à faire puisque les nations sont désormais d'elles-mêmes de bons lutteurs acharnés et sans rivaux pour se détruire elles-mêmes en regardant avec mépris leur religion, leurs mœurs et origines souillées. Avec passion et détermination, ces sociétés se sont jetées dans les bras des Européens, en manifestant même de la gêne quant à elles-mêmes, en cachant leurs liens culturels nationaux et historiques, en insistant sur les particularités européennes et en s'abandonnant aux valeurs imposées par le colonialisme. Ces nations dont la culture et la nationalité étaient anéanties par le colonisateur, se sont empressées de trouver refuge auprès du

colonialiste, cherchant à l'imiter pour se mettre à l'abri de ses attaques. Tel est l'enchaînement exposé par Sordel et Aimée Césaire dans la relation culturelle et humaine entre le colonisateur et le colonisé, car l'enfant, quand il est face à la colère de sa mère, trouve cependant en elle refuge contre elle, et se jette dans ses jupons.

C'est là l'orientation sociale dans le même lien dialectique qu'on trouve dans le soufisme de « l'unité de l'être » chez nous pour ce qui concerne la relation de l'homme à Dieu : la possibilité de l'existence, et le devoir d'exister. Ainsi l'homme, dans la mesure où il connaît Dieu et Ses qualités, ressent Son existence absolue et Sa haute perfection, se perd dans Sa grandeur, Sa majesté et Sa beauté, et le vénère avec dévotion, va dénier alors ses qualités comme existant hors de Dieu, et comme « moi » séparé du soi divin. Sur ce chemin et cette voie, il en arrive à l'étape où il ne retrouve plus son âme, qui lui devient étrangère, et il ne connaît plus une personne qui s'appelle « Al-Husseïn ben Mansour el-Hallâj », mais il devient entièrement Lui et touche au degré du « Non » qui est la négation absolue de soi-même. Naturellement il en arrive à cette étape du « Non » immédiatement, puis, en se privant de lui-même, il y reste ; l'extinction en Dieu en vue de demeurer en Dieu est une affaire de gnose. Mais dans ce montage, si nous placions le « moderne » à la place du « croyant », et le colonialisme européen à la place de Dieu, la relation est différente mais le résultat est le même, la seule distinction étant entre Dieu et le colonisateur car, aux yeux du colonisé, c'est au colon que reviennent la gloire, la sacralité, la beauté et l'absolue haute grandeur divine, et au colonisé que reviennent la fidélité, le sacrifice et le moi du serviteur, sauf qu'il n'est pas un serviteur comme les autres, car ce sont les anges du trône de la grandeur qui l'ont mené vers l'objet de sa vénération.

Ces créatures qui auparavant détenaient un passé, des racines, des valeurs fondamentales, une dynamique interne, une élévation du soi, et une remarquable richesse de sens, ont atteint aujourd'hui une pauvreté telle qu'elles ne ressentent leur existence que dans leur rapport à l'Européen et dans l'identification à celui-ci. Si cette disposition à l'imitation et à l'identification leur était retirée, elles seraient vides de toute identité ; elles se nomment « modernes », et le premier acte accompli par l'Européen dans ces sociétés a été d'effacer leur culture et de l'enterrer sans parler du déni de toutes ses valeurs et de l'insistance sur le principe selon lequel la seule forme possible de culture et de modernité est que l'homme porte une casquette ; nul doute que pendant qu'il cherche à imiter l'Européen, il se donne à lui-même le nom de « moderne » ; quant à l'Européen, il ne le reconnaît pas sous ce nom et cette forme, il ne l'appelle pas moderne, mais imitateur.

J'ai retrouvé, à mon grand étonnement, ce même vocable de l'identification, au sens de l'imitation (c'est-à-dire quand on dit de quelqu'un qu'il n'est pas européen mais qu'il y ressemble), dans une parole profonde et célèbre du Prophète Muhammad ﷺ : « Qui imite un peuple en fait partie », autrement dit quiconque s'identifie à un autre peuple, sans garder le moindre lien avec sa propre société, mais s'attache à un autre peuple, et se sépare de ses racines, est devenu étranger à lui-même, et simple miroir pour un autre, un assimilé. En effet, celui qui imite un autre se fuit lui-même, il se nie avec force à l'instant, il refoule ses racines, ses origines historiques et sociales, et son identité socioculturelle, et par le dédain de soi, il se réfugie auprès du colonisateur et s'efforce de se perdre en lui qui est le plus haut, le plus parfait et le plus fort. Face à l'Européen, il ressent de la vacuité en lui, et le premier blond aux yeux bleus surpasse d'emblée n'importe lequel de ses concitoyens ; il voit en sa parole le couronnement du discours, et tire fierté de sa

compagnie. Il comprend sa façon de mépriser sa religion et ses traditions, ses valeurs et sa morale, et d'en rire, car il se considère comme une « exception » désormais lointaine, séparée et étrangère, mais entièrement assimilé, voyant comme l'Européen, sentant et vivant comme lui, comme s'il voulait dire : « Qui est comme moi dans notre société ? Qui sont mes semblables ? Qui sont-ils ? »

Il y a trois ans, alors que j'avais déjà posé ce problème pour la centième fois de manière différente, je l'exposai en conférence. Un enseignant de « bon conseil » qui écoutait, releva durant le cours un point évoqué qui, après examen, s'avéra sans nul doute être un point se distinguant par sa vanité et son manque d'intérêt. Il dit : « Ce genre de rapports n'existait pas lors du contact des Européens avec notre société traditionnelle. Lorsqu'une personne appartenant au modèle ancien rencontrait un Européen, quel qu'il soit, un militaire américain, un voyageur anglais, un artiste français ou un capitaliste allemand, il ne ressentait aucun manque ou perte de personnalité, mais au contraire, c'est lui qui regardait l'autre avec dédain, et le traitait de haut. Il considérait que sa religion, sa vie, ses mœurs, ses qualités humaines, morales et ses coutumes, et tout ce qui le concernait était à ses yeux plus authentiques, dignes de respect, meilleur que ce qu'il trouvait chez les autres. Il croyait en lui-même et en sa noblesse, respectant toutes ces valeurs constituant sa morale et sa culture et les sacralisant. »

Le fanatisme qui est la conséquence logique de cette foi, et la personnalité qui est la manifestation de cet esprit étaient la raison qui le faisait se voir « indépendant » et « s'appuyant sur lui-même » sans se perdre un instant dans le face-à-face avec l'Européen, et cela sans faire de lui-même une exception à la règle en se moquant de lui-même, ou en méprisant le « produit de la pensée et de la critique contemporaines » concernant sa religion, sa société, sa nation, ses coutumes, ses

représentations, ses goûts et traditions. Il ne faisait pas l'effort d'acquérir une personnalité nouvelle en imitant ses faits et gestes. Il ne préférait pas non plus « le domestique européen au seigneur local », ni ne se glorifiait de sa compagnie, ou tirait fierté mensongère devant les siens de cette fréquentation, ni ne souffrait de son manque de connaissance d'une langue étrangère, ou de son ignorance des coutumes des gens. Il ne changeait pas sa façon de s'exprimer parfois maladroite en se conformant à la terminologie de l'autre mais utilisait plutôt les noms des grands hommes de la religion, de l'histoire et de la culture de chez lui, et parce qu'il a vécu pendant deux ou trois ans une vie de chien dans les bas quartiers de Paris, Londres ou New York, en prenant des repas de troisième catégorie et en « fréquentant » les servantes de l'Occident au prix fixe de cette tasse de café à trente centimes, il est troublé quand il voit les femmes de tradition incliner la tête avec pudeur quand quelqu'un leur dit des galanteries, et rougir au lieu de l'embrasser ; il ne se battra pas non plus pour obliger sa grand-mère à porter la mini-jupe quand elle passe sur le pont, ou à se faire une queue de cheval, ou pour contraindre sa tante à porter les lunettes de Audrey Hepburn. Mais il balayera la maison de tous les tapis et meubles qui étaient dans la famille depuis soixante ans, pour remeubler en « style moderne » américain tiré de la revue « Burda » et décorer à nouveau le tout. Et comme il aura entendu que la religion n'est plus tout à fait de mode depuis la Renaissance, il décrochera les portraits de l'émir, notre maître 'Alî, des murs des maisons de ses oncles et de son vieux père, ceux-là qui ont vécu toutes leurs vies dans l'amour de 'Alî ; à la place, en imitation des maisons vues dans les films européens – parce que durant son séjour européen il n'est pas entré dans une seule maison où vivait une famille normale, et les seuls Européens qu'il a connus se limitent à de vieilles prostituées et à des filles qui se donnent pour un café, un repas, un cinéma,

une fête dansante, ou un rouge à lèvres, tout au long de leur vie, et qui ont un faible pour le type oriental – en imitation, disions-nous, des demeures entrevues dans les films européens, il va placer la photo de Jane Mansfield, conçue pour la chambre à coucher, sur le mur de la maison de son père, à la place de la qibla indiquant la direction de la Mecque ; ou bien encore parce que les Européens semblent désormais avoir un faible pour l'art et les beautés africaines après deux siècles de fréquentation, notre ami vient poser une statue d'une femme noire sur le banc de la chambre de sa mère qui croit qu'il s'agit de la statue du loup-garou en personne, et se trouve elle-même effrayée d'entrer seule dans sa chambre quand elle est dans l'obscurité ; mais d'un autre côté, cette femme est très heureuse, car elle aussi a fini par croire que ce genre de chose, comme disent la revue « Zen Rose » et « Lectures de Banouân » aident à sortir de l'arriération des siècles anciens et de leur barbarie.

Oui, cet état des lieux est celui de notre enseignant et des nouveaux diplômés chez nous, mais nos anciens, qu'il s'agisse des penseurs ou du peuple, n'ont pas affronté une telle épreuve si bouleversante. Le khân, le paysan et le commerçant étaient au marché, alors que le mufti, le juge, le savant et l'homme de lettres croyaient qu'ils avaient une personnalité et une authenticité dont les Européens doivent avoir besoin, avec tout leur argent, leur force et leur apparence occidentale. Mais une fois que ces professeurs se sont rendus en Europe, alors, pour la simple raison qu'ils y ont vu un orientaliste débutant qui lit à l'école des langues orientales le livre des grands Persans, ils ne peuvent plus se contrôler, et ils doivent organiser des conférences et des séminaires pour ce dernier, en cherchant à tout prix à l'approcher.

Le jeu du modernisme

Notre paysan sheikh, sayyid Jamâl ad-Dîn [al-Afghânî], qui a vécu à Asadubâd, à Hamadan, ressent le danger et capte, grâce à son flair local et sa personnalité à l'esprit simple, avant même les dirigeants progressistes d'Asie et d'Afrique, les conséquences du « jeu du modernisme » ; il comprend que sous cet éclat qui trompe les imbéciles se cache la face honnie et effrayante d'un colonialisme impitoyable, du colonialisme économique et de l'abjecte domination de la bourgeoisie qui incendie Césarée pour un mouchoir. Il faudrait, selon le colonialisme, piétiner tous les nationalismes, les doctrines et les histoires, les principes, les indépendances, les personnalités et les cultures en Asie et en Afrique, en vue de pouvoir vendre ses marchandises, de pouvoir s'emparer des matières premières, gratuitement ou par le vol. Il faudrait sacrifier l'humanité sur l'autel de l'argent, et par « homme » il faudrait entendre le consommateur et rien d'autre. Ne voyez-vous pas ces femmes et ces hommes modernes qui ont été fabriqués sur ce modèle ? Aucun d'eux n'est cet animal parlant, ou animal pensant, ou animal choisissant, ou animal qui élabore les images mentales, ou animal créateur, toutes ces définitions qui sont conçues pour l'homme ne s'appliquent plus à lui, il est devenu uniquement l'homme qui achète.

Lorsque sayyid Jamal Eddine entend dire que ces modernistes veulent fonder une banque ici, il est pris d'un tremblement, il envoie une missive à l'ayatollah Agha Mirza Hassan Shîrâzî (mufti et juriste réputé à son époque). Quelques années plus tard, après le réveil éclatant de l'Afrique et les révolutions opposées au colonialisme mondial, après que l'Occident eut mis au grand jour l'impérialisme économique, Chandell, poète et combattant africain, déclare : « Lorsque l'armée française et les pieds-noirs ont quitté l'Afrique, le colonialisme français ne l'a pas quittée, car nous pouvons dire que le colonialisme français

est présent tant qu'est présente la banque du Crédit Lyonnais sur cette terre ».

Ce n'est pas un hasard si la mission adressée à nos penseurs modernes, et qu'ils accomplissaient avec enthousiasme et bonheur débordants en luttant contre « l'inclination vers les traditions, la religion, le passé et la confiance en soi », comprend toutes ces choses que les gens devraient ingurgiter au nom de la modernité, de la civilisation, du progrès, de la science moderne et du siècle de l'industrie, pavant la voie aux jeunes et aux vieillards. La forteresse et les murs du fanatisme étant faits de ces matières, la ville, tant qu'ils la protégeront, ne pourra devenir la ville de libre-échange des produits du capitalisme occidental. D'autant plus que ces « vieux attachés à la religion et aux mythes » n'achètent pas les produits étrangers, ils portent leurs vêtements, mangent de leur nourriture, et possèdent leurs propres décors, leurs propres maisons, leurs propres âmes et leurs propres idées, comme cette Africaine qui porte la soie de sa fabrication, qui peint ses ongles à partir des produits extraits des arbres de sa forêt, et qui vit dans une maison qu'elle-même a construite. Ou comme cet asiatique qui se montre fier de son cheval, de son jardin ou de son troupeau, qui s'appuie sur son histoire, ses aïeux, ses personnalités nationales ou ses valeurs culturelles, sa religion ou ses traditions. Ceux-là ne dépenseront pas un sou chez les commerçants européens au profit du modernisme, car il faudrait d'abord acquérir un goût moderne pour devenir un consommateur, selon les capitalistes modernes, il faudrait supprimer sa religion et ses traditions pour les remplacer par l'humanisme, la mondialisation culturelle, la clarté de la vision et une vision universelle. Ainsi, ils deviendront une pâte molle entre les mains de la culture colonialiste adroite, et ils s'y complairont ; elle pourra les transformer en leur donnant la forme qu'elle souhaite ou qu'elle juge importante.

Mirza Shîrâzî, ce vieillard à qui le mot de « compagnie » faisait peur, et [l'émir] Abd el-Kader al-Jazâ'irî, qui fuyait les cheveux blonds et les yeux bleus, et d'autres qui n'ont rien vu de cette vie et qui fuient le monde, posent problème. Ils sont les obstacles et les barricades, les entraves têtues et fanatiques face au colonialisme qui était venu arracher leurs racines. Il faudrait donc fabriquer l'assimilé et le moderne pour aplanir le chemin et lever les obstacles, pour créer la compréhension et la similarité avec ces gens qui fuient l'Occidental et la culture occidentale. Il faut qu'ils soient les guides et les traducteurs du modernisme auprès des indigènes, et des agents qui savent leur communiquer leur passion.

Chandell ajoute : « Les autochtones africains ne portaient pas de vêtements, c'est pourquoi le colonialisme économique n'a pu changer leurs goûts par les moyens habituels, pour qu'ils rejettent leurs tissus locaux et achètent à leur place le tissu occidental. Il fallait donc que l'Eglise intervienne au début pour les rendre croyants en Dieu et en l'Évangile céleste, afin qu'ils soient guidés, afin qu'ils puissent enfin comprendre la signification de la chasteté, de la dignité, de la pudeur ; et pour devenir civilisés, ils devaient se vêtir, tout ceci afin de permettre aux tissus de Lancaster et de Manchester d'entrer en Afrique. »

Les appareils productifs capitalistes sont équipés des outils scientifiques et psychologiques élaborés par les sciences humaines. Nous voyons parfois qu'une nation oublie ses boissons ordinaires auxquelles elle s'était habituée pendant des siècles, et subitement, elle change de goût en quelques jours pour se précipiter vers le Coca ou Pepsi Cola, ne sachant plus apprécier le lait caillé, le jus d'oranges ou de fruits.

Alors que j'étudiais la sociologie en 1962, Renault a passé une annonce dans les journaux demandant des étudiants fraîchement diplômés en sociologie et psychologie. Je me suis

demandé, étonné : « Que veut faire un fabriquant de voitures avec des sociologues ? »

Sheikh Mudaqqiq – que Dieu multiplie ses semblables et fasse bénéficier les musulmans de sa longue vie –, a fait un jour un sermon à Machhad dans lequel il nous a dit : « Ô musulmans, appréciez votre vie à sa juste valeur, et remerciez à sa juste valeur cette grâce que Dieu vous a accordée. Il vous a rendus forts par la bénédiction de votre religion et votre foi, parmi les nations, et a fait de vous une nation bénéficiant de la miséricorde, alors qu’Il a châtié les Européens par le péché du polythéisme et le malheur de leur athéisme. Il les a contraints à travailler au fond des puits de pétrole, des mines de charbon, de cuivre, de fer, de plomb et autres, rendant leur travail voisin de la pire mort, la mort sous les décombres et la terre, ou le travail dans les usines entre les huiles, la fumée, la fatigue, pour qu’ils peinent et produisent des voitures qu’ils emballent pour nous les envoyer. Nous les recevons avec la bénédiction de la religion et des imams purs, nous payons leur prix et nous nous y reposons, sans aucune fatigue nous profitons de leur labeur. » J’ai fait dans mon cœur la prière suivante : « Mon Dieu, fais en sorte un jour que nous soyons châtiés par la faute de notre impiété, et qu’ils goûtent eux un peu de la bénédiction de la religion et de la foi de notre maître Mudaqqiq ! »

Le mystère doit être éclairci, à savoir : comment le colonialisme transforme sa proie – c’est-à-dire ceux qu’il veut rendre consommateurs consentants et obéissants à ses ordres – en « imitateurs » ? Jean-Paul Sartre a tenté d’expliquer ce mécanisme dans la préface au livre de Frantz Fanon *Les damnés de la terre*, et dans la conférence qu’il a donnée à l’invitation de l’association des étudiants musulmans d’Afrique du Nord, dans un restaurant musulman du boulevard Saint-Michel.

Le colonialisme et les assimilés

Ceux qui sont appelés les « assimilés », selon la terminologie européenne, ou les « imitateurs » (*al-mutachabbihûn*), selon l'expression du Prophète ﷺ, relèvent de deux types : le commun des hommes et l'élite. L'exemple de l'homme ordinaire, c'est le hajj M. Tabuz, qui travaillait jadis dans une échoppe humide à la peinture écaillée.

Vous connaissez cette famille qui habitait dans le quartier situé derrière le bain public, dans la maison des aïeux, cette maison remplie de marchandises, qui arrivaient tous les ans du pèlerinage de la Mecque, et d'ouvrages, d'exemplaires du Coran, et toutes sortes d'exemplaires de *Mafâtiḥ al-Jinân*. Ce chef de famille, homme respectable religieux qui pensait que son âme était directement liée à la cruche servant à faire ses ablutions, a vendu sa maison pour acheter une villa dans un des quartiers les plus prestigieux de la ville. Pendant son dernier voyage en Amérique, il a été émerveillé par les piscines qu'il a vues dans les palais des artistes ou des rois du pétrole ou du caoutchouc, si bien qu'il a engagé un architecte pour qu'il lui en construise une sous son immeuble. Il a meublé sa salle de séjour avec les plus beaux meubles de style Louis xvi, des rideaux de style italien, et un décor à la française. Il se rend régulièrement à l'étranger. Il a remplacé les versets qu'il prononçait maladroitement, les invocations, les récits et les proverbes, par des mots et des expressions étrangères, mal à propos et avec un accent américain ridicule. Quant à son épouse, elle a oublié *Mafâtiḥ al-Jinân* et la visite à Karbala, et se prend à concurrencer sa fille au sujet de la mode. Au lieu de participer, comme au temps de leur ignorance, à trois heures de promenade collective près du souk de la place Sebza, ils se sont adaptés à l'esprit du modernisme, et passent douze heures à attendre, à l'aéroport de Mehrabad, l'arrivée des nouvelles productions étrangères, s'extasiant à l'arrivée de telle ou telle personnalité, tel ou tel champion sportif, chanteur ou artiste.

Comme je l'ai déjà dit, l'existence de ces assimilés consommateurs est un malheur, mais c'est cependant plus risible que douloureux. Ceux-là sont uniquement des consommateurs, des semi-humains qui n'ont pas la capacité de discerner, de choisir, de décider ou d'analyser les choses. Ce sont des imitateurs, jadis ils imitaient tel ayatollah, aujourd'hui, ils imitent telle vedette ou tel artiste ; leurs modèles, spirituels, sociaux et humains, ce sont des revues occidentales où les « messages savants » déterminent le cours de leur vie. Ceux-là, qui se frappaient jadis la poitrine pour une religion qu'ils ne connaissaient pas, font la même chose aujourd'hui pour une civilisation dont ils ne comprennent pas la signification. Deux conditions sont nécessaires pour la transformation rapide d'un mode à l'autre : l'absence de sentiments et de personnalité, et la présence de l'argent et des possibilités.

Il est possible, de la même manière et aussi rapidement, de moderniser un Etat, de passer d'une situation classique à une situation moderne. La modernité est une marchandise qui s'exporte pour un Etat qui, il y a seulement quelques années, utilisait des litières portées par les chameaux et des charrettes tirées par les chevaux, et dont les villes ressemblaient à celles du Moyen Age avec ses vieilles maisons. Il suffit d'ouvrir les portes et, dix ans après, ce sont les gratte-ciel, les châteaux somptueux, les restaurants et les cafés, les magasins luxueux et une population encore plus luxueuse. La ville est devenue un entrepôt international de voitures et une salle d'exposition mondiale pour tous les modèles, les postes de radio et de télévision, les salons de coiffure, les clubs et les salles de danse au niveau mondial. Elle n'a pas son pareil dans tout le Moyen-Orient.

C'est la modernité qu'ils nous offrent, à nous, simples humains opprimés, au nom de la civilisation. Ils ont déplacé nos cerveaux vers nos yeux. Pourtant la civilisation est, dans une

société, une étape supérieure de maturité culturelle et morale et d'éducation de l'âme humaine individuelle pour son élévation. Pour transformer un semi-primitif en moderne, il suffit, comme je l'ai déjà dit, de quelques heures et de dépenser sans compter. Mais pour le transformer en « civilisé », cela exige une idéologie, des plans, des projets, de l'action, du sacrifice, de la patience, de la souffrance et de l'entraînement, il faut changer les principes et les fondements sociaux, entreprendre une révolution idéologique et dogmatique, changer les valeurs et parvenir à une vision universelle ouverte et évoluée, soit, en deux mots : une révolution idéologique.

Les tribus arabes de Hira qui sont les assimilés de l'Iran civilisé, et les tribus arabes de Ghassan, qui sont les assimilés des Byzantins, bien qu'ils imitaient les sédentaires de cette époque dans leurs vêtements, aliments et mode de vie, érigeant même des palais en imitation des palais sassanides, ne sont absolument pas devenus sédentaires, alors qu'ils étaient incontestablement des Arabes innovateurs et développés. Ils bénéficiaient d'un progrès éblouissant à cette époque, par rapport aux tribus arabes bédouines, des Qoreich de la Mecque, de Thaqîf, Tâ'if, al-Aws et al-Khazraj de Médine, qui buvaient du lait de chamelle et mangeaient des lézards. Mais la civilisation est une autre affaire, elle ne se situe pas dans la consommation, les apparences ou les objets superflus, mais se trouve dans la vision, la pensée et la vision universelle, dans le degré d'éducation, la profondeur des sentiments, des relations humaines, dans la morale et le système de valeurs, dans la force et la richesse de la culture, de la religion et de l'art, et dans l'aptitude à créer, analyser, choisir et adopter. La modernité par la voie de l'imitation se réalise rapidement, mais la civilisation se situe à l'extrémité opposée, une sorte d'ébullition interne, une libération des traditions, le fait de parvenir aux limites de la « créativité » et de l'appréciation indépendante. Les Arabes de Hira et de Ghassan

ne sont ni des bédouins ni des Arabes sédentaires, ils sont des « assimilés » modernes : celui-ci imite Chosroès et l'autre César. Mais dans le mouvement intellectuel et idéologique musulman, on trouve un Arabe semi-primitif et bédouin appelé Jundub ibn Junadah, qui appartenait à une tribu de bédouins nomades et coupeurs de routes. Sa vie et celle des tribus voisines étaient consacrées aux idoles, son environnement se composait de terrains de pâtures s'étendant à l'horizon représentant le bout du monde. Sa vie se résumait en guerres, raids, vengeances contre les faibles tribus voisines. Nous voyons ensuite, cet arabe, devenir Abû Dharr al-Ghifârî. Malgré toute la distance qui sépare Jundub de Abû Dharr, son cheval est resté le même, ainsi que ses vêtements, son alimentation et ses ornements. Il n'est pas devenu moderne, et sa consommation n'a pas changé, il ne s'est fait l'imitateur de personne. Devenir civilisé veut dire une révolution dans la pensée, une prise de conscience, l'appréciation des choses, une vision universelle, une analyse et une évaluation de la vie, de la société et de ce bas monde. Elle se manifeste dans le comportement social, dans la coalition politique et la vie quotidienne de chaque individu de la société.

Qu'est-il arrivé à cet Arabe bédouin, illettré et nomade, du septième siècle de l'ère chrétienne, dans la péninsule arabe ignorée, dépendante des pays arabes : quand il parle, on croit entendre Brodin ou Dostoïevski, on croit entendre un penseur éclairé, un révolutionnaire, et un savant spécialiste en sociétés, en économie, en sciences humaines, qui a laissé derrière lui la grande révolution française, qui a connu les questions de l'exploitation, de la bourgeoisie, le pillage éhonté des valeurs et de la discrimination raciale, qui a connu les penseurs bourgeois et les dirigeants révolutionnaires, la riche culture socialiste, qui a assisté à la lutte politique et idéologique de classe au XVIII^e siècle puis au milieu du XIX^e siècle, qui est au courant de la question de l'individu et de la responsabilité publique sociale

comme Dostoïevski les connaît et les analyse. C'est tout cela que l'on imagine quand on l'entend déclarer : « Je suis étonné que celui qui n'a pas de quoi manger ne sorte pas de chez lui en brandissant son épée ? » La civilisation est une révolution progressive dans l'homme, elle n'est ni une marchandise ni un ensemble de produits importés, elle n'a ni une forme ni une couleur particulières, elle est la substance et la vérité élevée. Ceux qui souhaitent instituer la civilisation dans leur Etat en important les produits de la civilisation européenne, tels que l'électricité, l'asphalte, la voiture, la nourriture ou le bâtiment, parviendront sans aucun doute, quelques années après, à des résultats remarquables, mais remarquables seulement en apparence, car ils agissent exactement comme les gardiens de Mahra, stupides, qui achètent des arbres verts et couverts de fruits à « l'extérieur » avant de les planter tels quels dans leurs terres arides sans les avoir préparés. Tous regardent avec étonnement ce bond fantastique et ce miracle du progrès et de la réussite en disant : « Regardez cette terre qui était aride et inculte, comment s'est-elle transformée en quelques jours en un jardin verdoyant et fécond ; il est même plus beau que les jardins européens, incomparable et unique au Moyen-Orient ! » Mais quatre jours plus tard, l'arbre, qui n'a ni racines, ni eau, ni terre, se dessèche. Mais c'est sans importance, on envoie quelqu'un acheter d'autres arbres, nous les achetons et les plantons, nous avons toujours en permanence de nouveaux arbres couverts de fruits, car il faut sans cesse leur acheter des arbres.

La civilisation signifie labourer la terre, y mettre l'engrais, lui fournir l'eau, puis semer les graines et prendre soin de la plante, en greffant, et en luttant contre les maladies... Puis vient le développement. Certes pour que l'arbre se développe de cette manière, il faut trois ou quatre ans, du labeur et de l'action permanente, de la patience, de la volonté, de l'intelligence et de la disponibilité, mais c'est l'unique méthode. Par contre, la

méthode évoquée par le sayyid Mudaqqiq, c'est-à-dire celle de la civilisation à consommer importée de l'étranger, n'est pas une civilisation mais un marché.

Ce qui rend la terre, à mon avis, propice à la culture, c'est l'idéologie. Une vision planétaire en mouvement et des buts communs, ou ce qui s'exprime par le simple mot de la foi, c'est ce qui crée le mouvement, la capacité, les moyens et l'unité dans la société. La profonde culture spirituelle de l'Inde, le Christianisme, la civilisation islamique et la civilisation européenne moderne, sont tous nés d'un mouvement intellectuel, national et religieux. Pourquoi le talent philosophique, scientifique et artistique émerge en Iran après l'islam et au cours de deux à trois siècles bien que ce fût une période de défaite politique, militaire et nationale, pourquoi les cercles du savoir préservent les noms de grandes personnalités iraniennes dans tous les domaines de la pensée, de la sensibilité, des lettres, des arts et des techniques humaines, pourquoi la pensée iranienne se hisse au premier rang de la culture et des sciences islamiques au sein de toutes les nations civilisées dans le monde, à cette époque, de l'Espagne jusqu'en Chine, et même par rapport à l'Europe du Moyen Age jusqu'à la renaissance, alors que cela ne s'est pas produit dans l'Iran sassanide ou achéménide ? Certains ont considéré que ce sont la philosophie, la culture, les sciences, la technique, les lettres et les arts qui fondent la civilisation, mais ceux-là font étonnamment preuve d'un esprit léger. Ils ont mis l'effet à la place de la cause, car toutes ces questions sont le résultat inévitable de la civilisation véritable et les produits de cette grandiose construction humaine. Les véritables architectes dans l'histoire sont ceux qui dirigent les mouvements, et qui ne sont ni des savants philosophes, ni des experts en arts, ni des lettrés. Ils sont plutôt illettrés, et c'est probablement pour cela qu'ils réussissent. Expliquer la civilisation et la définir par l'apparence superficielle, factice pour la plupart du temps et déviée

qu'on nomme « modernité », c'est non seulement une nouvelle question scientifique sur laquelle se penchent la sociologie et l'étude des civilisations, mais cela conduit à faire surgir un message scientifique et social très important, pour les penseurs véritables dans les sociétés non-européennes qui commencent à s'inspirer de la civilisation européenne. Je parle des « penseurs des sociétés non-européennes », mais la présence de ces assimilés consommateurs, c'est-à-dire les masses modernisées, est un malheur qui est plus risible que douloureux alors que faire des élites des assimilés est un plus grand malheur qui est plus douloureux que risible. En effet, la première catégorie peut être considérée comme le cadavre de la société, alors que la seconde en est le cerveau, et lorsque le cerveau est poussé à l'exil, cela entraîne la mort et la transformation.

Le jeu de la modernité pour le commun des gens est également aussi néfaste pour les intellectuels assimilés, qui sont considérés comme la descendance funeste de Mirza Malkom Khan, le luthérien, comme les fabricants de civilisation à la manière de sayyid Mudaqqiq, les gardiens de ces « jardins enchanteurs », les avant-gardes et les transpositeurs, les guides et ceux qui ont ouvert la voie au colonialisme, sous tous ses aspects, politiques, sociaux, économiques et particulièrement culturels.

Ceux-là appartiennent à deux catégories : la première représente la majorité, mais qui sont-ils ? Des pseudo-intellectuels, médecins, ingénieurs, professeurs d'université, avocats et juges, journalistes, traducteurs, poètes et écrivains, ceux qui s'activent dans la culture, des cadres administratifs et spécialistes dans d'autres domaines, c'est-à-dire ceux qui s'occupent des questions liées à l'esprit, ceux qui sont nommés « intellectuels » en Europe, mais que je nomme ici les « porteurs de diplômes », et tous ceux qui travaillent peu après leurs années d'études. Les assimilés parmi les gens du commun sont une proie facile pour le chasseur européen, une proie apprivoisée

qui se livre, pieds et poings liés. Ils sont fabriqués par cette industrie immense, l'industrie du modernisme en Occident, mais en fait, ce sont les élites assimilées qui les fabriquent, car ils sont les collaborateurs des ténèbres. Certains sont cependant professionnels et conscients, d'autres amateurs et inconscients, ce sont eux qui ont ajouté foi à la proposition de René La Baume consistant à résister au passé, à l'islam, au fanatisme religieux dans les Etats islamiques ; ceux-là plongent immédiatement dans l'action, ils imitent Diderot, Voltaire, Ernest Renan et Claude Bernard, et avec quel enthousiasme, quel altruisme, quel entrain, quelle fierté, quelle vantardise creuse et quelle philosophie gratuite ! Ils dépensent même de leur poche parce qu'il est nécessaire de se sacrifier pour la science, pour résister au fanatisme, aux fables, à la religion et à la réaction, chacun d'eux désirant passer pour un héros de la pensée, comme s'il disait : « Voyez la souffrance de Galilée et de Copernic, je voudrais leur ressembler. »

Lorsqu'il est nécessaire qu'une société traditionnelle se transforme en société moderne, et que l'Etat classique devienne un marché pour exposer et vendre les produits européens, pour faire face aux centaines de travaux, de spécialisations, de postes de travail et de responsabilités, de techniques nouvelles, il faut des gens « faits pour ce travail », mais ce ne sont que des pseudo-intellectuels, des diplômés, rien que cela.

La seconde catégorie des penseurs est minoritaire : ce sont les diplômés penseurs, et le penseur a un sens particulier, ici, c'est celui qui possède une conscience politique et sociale, qui sent que son destin est lié à celui de la société ; il appréhende les problèmes sociaux, il analyse les phénomènes, il comprend le parcours de la société et de l'histoire. Il ressent également sa responsabilité sociale, et qu'il refuse ou accepte, il adhère à un front ou à une école de pensée, à une classe ou une politique. Ils sont, en un mot, « ceux qui sont conscients du siècle ».

Lorsque le messager de l'islam affirme que « l'encre des savants est meilleure que le sang des martyrs », et « les savants de ma communauté sont meilleurs que les prophètes de Banu Israël », il vise ce genre de penseurs responsables, car l'encre, la plume et le Livre par lequel Dieu fait promesse, leur sont rattachés. C'est leur action qui permet de faire avancer le message des prophètes, et l'encre de ces savants c'est ce qui ressemble au sang des martyrs, et c'est ce par quoi ils seront mesurés.

Le service et la réforme

J'ai entrepris une recherche, pour un de mes cours, sur deux concepts : celui de service et celui de réforme, soit « la personne au service de l'humanité » et « le réformateur », deux concepts utilisés en général dans le même contexte bien qu'ils soient différents et, en fonction des circonstances, parfois contradictoires. Cela signifie qu'il y a des services qui non seulement ne réforment pas, mais même corrompent et trahissent. La mise en liberté d'un prisonnier est un service qui lui est rendu mais peut être cependant source de trahison, non seulement pour les autres, mais pour lui également. Il y a une différence entre l'action de Bouddha, d'Aristote, de 'Alî et d'Avicenne, entre l'action du Christ et celle de Ptolémée, entre l'action de Robespierre et celle de Lavoisier, entre l'action de Bacon et celle de Newton, l'action d'un écrivain et celle d'un médecin, l'action d'un philosophe et celle d'un ingénieur. Dans nos relations personnelles, nous faisons parfois un effort pour modifier la façon de penser d'une personne ou sa façon de vivre, en vue de l'empêcher de dévier, la préserver de la chute, la remettre dans le droit chemin, et l'amener à la maturité. Pour ce faire, parfois, nous réglons ses dettes, nous lui offrons une voiture ou lui résolvons un problème dans sa vie en y consacrant du temps, de l'effort ou de l'argent. Ce sont deux questions différentes, ce qui nous amène à la règle simple mais très importante et vitale, que

nous négligeons souvent, et qui est que « tout réformateur rend service, mais tout service n'est pas une réforme ».

Cette distinction s'applique parfaitement au domaine des sciences – et même c'est à ce domaine qu'elle s'applique le mieux. En effet, les sciences qui rendent service sont celles qui prennent l'être humain tel qu'il est, alors que les sciences qui réforment le considèrent comme il faudrait qu'il soit. Les premières sont en rapport avec la réalité de l'être humain alors que les secondes sont en rapport avec sa vérité ; les premières réfléchissent sur l'être humain, sa puissance, son bonheur et son repos, alors que les secondes pensent à son élévation, son progrès, sa grandeur et son mouvement ; les premières, sous la direction de l'être humain, le guident. L'action des premières est le service, celle des secondes, la prophétie. A cet endroit, nous percevons la différence entre le message des prophètes et le rôle des savants dans l'histoire des nations. Nous percevons cette différence actuellement, sous une autre forme, parmi les penseurs : les penseurs dirigeants et les fondateurs des mouvements de libération opposés au colonialisme, qui réclament l'indépendance et qui refusent la société de classe, représentent une catégorie ; les savants philosophes, les écrivains, les spécialistes, les découvreurs et inventeurs en représentent une autre. A l'époque moderne, les œuvres de Jamal Eddine Al-Afghânî, de Mirza Hassan Shîrâzî et de Gandhi appartiennent à la première catégorie, alors que les services rendus par Von Braun, le concepteur de la première navette Apollo, relèvent de la seconde. A partir de cette recherche, nous pouvons clarifier les mots « intellectuel » et « penseur » qui sont devenus courants dans notre langage, tout en étant confus et souvent employés à tort. Nous appelons « intellectuel » tout individu qui fait usage de sa raison et qui est instruit. Ce terme été traduit en persan par un mot qui signifie « lettré ». On ne trouve pas aujourd'hui d'intellectuel qui ne soit pas lettré mais nous

employons le terme de façon erronée au sens de penseur ce qui n'est pas toujours vrai. Certains individus instruits sont des penseurs, et certains sont instruits, mais le contraire est également vrai, c'est-à-dire que certains individus sont instruits sans être penseurs, d'autres penseurs ne sont pas nécessairement instruits. Ces distinctions exigent une définition plus précise de l'intellectuel et du penseur. Il est établi que le penseur est un être conscient, qu'il a une vision globale, ouverte, développée, et qu'il est capable de saisir et de comprendre les situations individuelles et globales de la société dans laquelle il vit, et par conséquent, de l'analyser la société de manière logique. Tout comme il ressent également un lien avec l'histoire, les classes, la nation, et l'homme, il jouit d'une vision et d'une orientation sociale précise. Il ressent une responsabilité, née de cette conscience humaine particulière, la conscience de soi, la conscience du monde et la conscience de la société. Cette conscience est la caractéristique la plus élevée du genre humain, elle est la plus manifeste à l'âge de la maturité. Cette conscience n'est ni philosophie, ni sciences naturelles, ni sciences humaines, arts, techniques, lettres ou autres spécialisations. Il s'agit d'une forme de conscience idéologique ou, selon l'expression des anciens, d'une forme de disposition à être guidé, un sens de la prophétie et une aptitude à servir de guide, la même voie qui existe chez les prophètes. C'est la science que le messenger de Dieu, Muhammad, a décrite, en disant qu'il s'agit d'« une lumière projetée par Dieu dans le cœur de qui Il veut », c'est la conscience même. La sagesse, dans le Coran, est souvent associée au Livre, le don de Dieu que les prophètes transmettent aux humains. C'est la même chose. Le feu que Prométhée a volé du ciel des dieux et qu'il a ramené sur terre, en en faisant don à l'être humain qui souffre de la chaleur et du froid, est cette même lumière. La « sophia » dont parlait Socrate et dont Pythagore a dit : « Nous ne la possédons pas mais nous l'aimons ». C'est

cette même conscience métaphysique, et toutes les nations humaines l'ont toujours cherchée. C'est le « Veda » ou la sagesse sacrée chez les hindous, et de la même racine vient le mot *binch* qui signifie « voir » en persan, et que l'on retrouve dans toutes les langues européennes.

La gnose signifie pour nous cette même connaissance qui se situe au-dessus de toutes les connaissances et des savoirs. Nul doute que les sciences peuvent aider, par leur maturité, leur richesse et leur puissance, mais elles ne peuvent survenir si on les coupe de leur route. Des illettrés célèbres possédaient cette conscience de façon stupéfiante. Abû Dharr la possédait mais pas Avicenne, Moïse le berger la possédait mais pas le philosophe Philon. Cette conscience supra-scientifique produit le « mouvement », et le mouvement, c'est ce qui construit la nouvelle société, une société vivante, se mouvant, comme un seul corps et possédant un objectif. C'est précisément là que se situe la civilisation, et les individus qui ont atteint cette étape sont véritablement civilisés, au sens le plus profond du terme, même s'ils n'ont pas de médecin, de naturaliste, d'architecte ou d'ingénieur et, quelles que soient les formes extérieures des maisons, des villes, des vêtements ou des décorations, le terrain est propice à la maturité de tous les produits d'une civilisation avancée, d'une culture généreuse et de leurs manifestations. Cela exige seulement du temps qui ne sera pas forcément long.

Ceux qui ne connaissent pas l'histoire et ne savent rien des grandes civilisations du passé, peuvent examiner les Etats retardés, figés ou victimes du colonialisme à l'époque moderne. Ils comprendront qu'il suffit d'une idéologie nationale, de classe ou sociale, pour qu'ils se relèvent dans cette vie, et qu'en moins d'un demi-siècle, ils atteignent une phase d'épanouissement, dans le progrès, la force et la civilisation. La conscience idéologique est comme l'âme insufflée avec force dans le corps inerte d'une ethnie, d'une communauté ou d'une société humiliée ou

asservie. Soudainement, les morts se révoltent, et reprennent la vie, le mouvement, le développement, la créativité, le talent, la culture, le savoir et la philosophie. C'est ainsi que se crée une nouvelle civilisation qui bouillonne de l'intérieur.

Cette conscience spécifique à l'être humain, elle doit être partagée entre les gens, cette âme doit être insufflée par le penseur dans le cimetière tranquille et triste de toute nation. Dans l'islam, je comprends le message final comme étant le message que les prophètes ont jusque là transmis à leurs peuples, c'est aux penseurs maintenant de le faire parvenir. Mais il ne s'agit pas de cette catégorie de penseurs qui accumulent des informations dans une branche donnée du savoir, mais ceux qui jouissent plutôt de ce sentiment de la prophétie, ce sentiment qui a poussé les émigrés décadents, idolâtres et dispersés en Mésopotamie à poser les premières fondations de la plus grande des anciennes civilisations et cultures, matérielles et spirituelles à la fois. C'est enfin ce sentiment qui a poussé les bédouins rustres et primitifs dans un désert quelconque à mettre en place l'un des mouvements mondiaux, et à construire l'une des plus grandes civilisations et cultures dans l'histoire humaine.

Ce sentiment humain spécifique, supra-scientifique, est « le moteur de l'humain et de la société ». Au-delà de sa source métaphysique, il peut, en tant que conscience de soi créatif et responsable, poursuivre sa vie, son mouvement et son rôle dans la création de l'humain et la construction de la société. Les penseurs que nous visons ici sont ceux qui assument ce message difficile et grave, et qui doivent tenir fermement les rênes de l'histoire future entre leurs mains. Il ne faut pas les rechercher parmi les savants, car le critère de la pensée n'est pas l'instruction, le diplôme, ou bien les informations techniques ou scientifiques, mais c'est plutôt la conscience sociale, le sens de trouver l'exemple, la recherche de la bonne route et la disposition

particulière à voir, être guidé et connaître la vérité ; ces vérités ne sont pas des choses ignorées par la philosophie, par la science, les techniques ou les arts, mais il s'agit d'une compréhension de la réalité sociale, du siècle, des difficultés, de l'orientation du mouvement, du salut et de la perfection. C'est une conscience spécifique située au-delà des questions rationnelles et techniques, tout en étant fondatrice de la société et de la civilisation, cause du mouvement et du renouveau social et intellectuel dans une nation donnée.

Distinguer la conscience scientifique de la conscience extra-scientifique c'est-à-dire la science politique et sociale est aisé avec ce critère comme l'ont fait Marconi, Newton, Darwin et Einstein d'un côté, et, de l'autre, Jamaledîn, Muhammad Abdouh, El Kawakibi, Iqbal, Gandhi, Néréré, Aimé Césaire, Fanon, Omar Mouloud et d'autres.

Cette conscience ou vision créatrice produit le modèle dynamique que nous pouvons, globalement, nommer l'idéologie, la conscience humaine de soi, la conscience sociale et la conscience historique, la science de la complémentarité et de la direction, la perception révolutionnaire du changement, la compréhension du comportement, le sens de la direction ou la compréhension des principes, le renouveau social. Il s'agit d'une connaissance particulière située au-delà des sciences et des techniques, qui se dirige vers l'humain non tel qu'il est mais en formation. C'est pourquoi il faut considérer qu'il s'agit de la sagesse, de la raison sacrée, de la vision prophétique, d'où sa sacralité extra-scientifique. Selon l'expression de Platon, c'est la « conscience politique ».

Platon explique que l'humain est un animal politique, et c'est une expression profonde. Ceux qui pensent avoir compris le texte mieux que son auteur l'expliquent selon leur propre conception, disant que l'humain est un animal social puisque la politique est une chose ordinaire, voire laide et mauvaise. La

politique est tromperie, injustice, recherche de domination des gens, recherche de pouvoir et de force, nuisance aux créatures ou en fin de compte, une préoccupation pour les affaires matérielles quotidiennes. De ce fait, la politique ne peut être « un acte humain », la caractéristique qui le distingue de l'animal. On est venu corriger son expression, affaiblir sa pensée et mettre le terme « social » à la place de « politique », alors que les termes « social » et « politique » sont deux termes différents en grec, et sont toujours utilisés dans les langues européennes. De plus, le « social » ne distingue pas l'humain, puisque l'abeille, la fourmi, et beaucoup d'autres animaux, partagent une vie sociale, l'abeille étant même plus sociale que l'homme, alors que le « politique » est spécifique à l'espèce humaine. La politique est autre chose que les ruses grossières, les tromperies, les plans immoraux pour entraîner la défaite de l'adversaire ou parvenir au sommet ; elle est autre chose que le pouvoir, la domination des créatures. Elle signifie plutôt le sentiment d'avoir un lien avec une société donnée, la conscience de la situation du groupe et de son sort, et le sentiment de la responsabilité individuelle pour y faire face. Elle signifie se particulariser par une conscience sociale ou collective, participer à la vie de la société dans laquelle vit l'individu, qui participe au sort et aux sentiments, qui participe à son mouvement, à son labeur et à son action, et comme le dit Heidegger : « L'humain qui sait qu'il existe est seulement l'humain conscient de son existence dans le monde et qui ressent qu'il existe. » C'est dans ce sens que seul l'humain est existant dans le sens existentiel du terme. Nous pouvons appliquer cette expression si nous remplaçons le terme « existence » par « société », l'être humain comme beaucoup d'animaux est « social », il vit en société. Mais l'être humain est le seul qui sait qu'il vit dans la société, c'est-à-dire qu'il sait qu'il existe parmi les autres, que la société existe et qu'il est une de ses cellules, par laquelle il vit et d'où il tire le sens de son

existence. Selon moi, cette conscience est ce qu'on appelle la « politique », et c'est pourquoi, si nous voulons expliquer l'expression de Platon de manière significative, nous devons dire que l'homme est un animal qui a une conscience sociale, au lieu de dire que l'homme est un « animal social ».

Cette clarification nous aide à définir plus précisément ce qu'est le penseur. Le penseur le plus conscient « opposé aux penseurs sans conscience » est le penseur politique, c'est-à-dire l'homme qui sait où il se trouve et qui a une connaissance claire de sa conscience. A partir de là, si nous écartons les concepts antérieurs auxquels nous nous sommes habitués, nous pouvons dire qu'en séparant les concepts de service et de réforme, ou selon la terminologie propre à la sociologie, les concepts d'utilité et de valeur, les sciences utiles assurant un service font un effort pour accorder à l'être humain « tel qu'il existe », la jouissance, la domination de la nature, le bien-être ou, en d'autres termes, le « bonheur », et ceux qui assument cette tâche sont les gens cultivés, d'une manière générale, ou les personnes instruites. Derrière eux, se trouve une sorte de « conscience de soi sociale », particulière, qu'on appelle la « conscience politique », qui se manifeste dans la foi, l'idéologie, dans l'école de pensée sociale, dans le comportement de celui qui recherche les principes, humains, nationaux, ou de classe, et qui lutte pour pousser l'humain, « individu ou société », de « la place qu'il occupe » vers « ce qu'il faudrait qu'il soit » ; son but premier n'est ni le repos, ni le bonheur, ni la domination de la nature mais son but direct est la révolution, le mouvement, la perfection, la force spirituelle de l'humain et la domination de soi. Les sciences rendent l'humain puissant et capable de jouir de la nature, comme il le souhaite, mais l'idéologie lutte pour le rendre fort, mûr au regard de la puissance de la volonté, du choix, de la foi, de la conscience de soi, pour qu'il puisse se façonner tel qu'il le souhaite.

C'est l'être humain lui-même qui se libère des trois prisons que sont la nature, l'histoire et la société. Il peut, par le miracle de la foi et de la conscience de soi, se libérer de la plus hermétique des prisons, à savoir la prison de son âme, où il peut alors être le créateur de soi-même, de sa société, de son histoire et de son univers. Ce miracle élève cet être humain idéal ou réel vers l'homme véritable, qui ressemble à Dieu. Ceux qui portent sur leurs épaules ce genre de message divin et prophétique dans la société humaine et dans le courant de l'histoire étaient jadis des prophètes, et après la révélation du message final et la fin de l'époque de la révélation, ils sont devenus les penseurs.

Au temps de la révélation, il y avait les messagers, et après la révélation, commence l'époque de la pensée, soit celle des penseurs.

Le penseur (*mufakkir*) et l'intellectuel (*muthaqqaf*)

Les penseurs, contrairement aux intellectuels, ne sont pas une catégorie distincte de gens ayant une base sociale précise. Du point de vue des classes sociales, ils ne se posent pas à l'opposé de la masse¹², du peuple¹³, ou du commun des gens (plèbe¹⁴), ni en face d'eux, car la pensée éclairée est une caractéristique mentale de l'être humain, et non une forme sociale particulière. Il n'est pas nécessaire que les penseurs soient instruits ou savants. Entre le penseur et l'intellectuel se trouve une relation dualiste générale et particulière à la fois. La fonction de l'intellectuel et du savant consiste à administrer la vie et à orienter la société vers la puissance, le progrès, l'utilité, le bien-être, l'amélioration des conditions humaines, alors que le message du penseur est le mouvement de la vie, la direction de la société, le changement et la maturité de l'être humain ou l'amélioration de son état. Le savant peut ne pas être politique ; il peut même être dépourvu de conscience sociale et de compréhension de l'époque car il est particulièrement occupé par

ses tâches à un bout de la vaste caravane, où il accomplit ses missions particulières. Il peut être dommageable à cette dernière, la soigner, l'anéantir ou l'empêcher de faire son travail sans savoir vers quoi elle se dirige et où il faut qu'elle aille. C'est au penseur de prendre en charge la direction de la caravane, et la mission qui lui incombe, c'est de connaître la route et les dangers qui le guettent, de mobiliser les gens, et de gérer leur harmonie. C'est là le sens de la politique.

Les facteurs tels que la pauvreté, l'oppression, la contradiction de classes, le colonialisme, l'exploitation, la trahison ou la décadence dans une société donnée ne sont pas les facteurs du mouvement ou de la révolution. C'est plutôt la perception de la pauvreté, de l'oppression, du colonialisme, etc. qui suscite le mouvement et la révolution. Tant que la conscience générale de ces réalités amères ou douces, noires ou blanches, n'est pas présente dans la vie de la société, et à l'intérieur d'elle-même, cette société peut cacher tous ces problèmes et ces maladies, et poursuivre sa vie froide et fermée sur elle-même, pendant plusieurs siècles, comme nous l'avons vu pour de nombreuses sociétés dans l'histoire, et même actuellement, s'étant arrêtée à une étape historique donnée, la fatalité historique et le temps social s'y étant immobilisés pour des milliers d'années. On trouve encore des sociétés primitives en Afrique, en Asie et en Australie qui vivent comme on vivait à la préhistoire. C'est à ce niveau que le penseur doit agir dans la société, en s'engageant clairement à faire prendre conscience aux gens de la société, de ces vérités et de ces sensations, ou, en d'autres termes, « donner à la société la conscience de soi. »

L'homme ne peut devenir penseur, savant ou artiste par tradition, par la lecture d'ouvrages ou par la fréquentation des savants, des philosophes ou des artistes. La transformation d'un individu en penseur n'est pas séparée, de prime abord, du bouillonnement interne, de la créativité, de la capacité à opérer

des choix et à tirer des conclusions, et de l'opinion personnelle pour faire face aux réalités. L'intellectuel peut être étranger à la société dans laquelle il vit, ne sachant pas où il se trouve ni à quelle époque il vit, ni avec qui il vit, mais la principale caractéristique du penseur est de connaître véritablement et directement sa société, de s'entendre avec son peuple, de connaître son époque et de ressentir ses douleurs, ses besoins et ses idéaux. Le penseur doit, avant quiconque, être capable de définir la période de l'histoire dans laquelle vit sa société ou en d'autres termes, quelle est son époque sociale.

Le sociologue et l'historien sont des intellectuels, ils connaissent leur société en tant que terrain scientifique ou conceptuel, mais la connaissance que le penseur a de son histoire et de sa société est différente de la leur. Le sociologue pose des dizaines de définitions pour les classes sociales, et a étudié l'histoire des évolutions de classes et les théories des sociologues réputés dans le monde, mais le penseur est celui qui perçoit sa classe sociale et qui en a une connaissance précise, directe et expérimentale. Il n'a pas lu les livres socialistes sur la lutte des classes et les sources dignes de confiance en sociologie, mais a trouvé ses connaissances à l'intérieur de lui-même dans sa peau et sa chair, et sa connaissance de l'histoire n'est pas la même que celle de l'historien. Pour les sociologues, les masses sont une expression traduite du mot français « masse »¹⁵, et représentant les points de vue énoncés par Marx, Engels, Plekhanov et d'autres. Mais le penseur, c'est celui qui a appris ces vérités au contact de la foule des gens qu'il connaît ; la source de sa science, ce sont le quartier, le marché, l'usine, l'exploitation agricole, la campagne, les habitudes, les traditions et la langue ; sa connaissance de l'histoire n'est pas celle de l'historien. Ce dernier connaît toutes les personnalités et les événements de l'histoire, il connaît les sources et les documents, l'histoire pour lui c'est le passé où ont eu lieu des événements importants, et

où sont intervenus des héros avant de disparaître. Pour le penseur, l'histoire est le « présent » vivant et courant, qu'il perçoit dans le cœur de sa société, dans le comportement de son peuple, dans ses pensées, ses paroles, ses émotions et sensations, et toutes leurs traditions et coutumes, il ressent l'histoire dans les profondeurs de son âme. L'histoire n'est pas pour lui quelque chose d'intellectuel qui rappelle des faits qui se sont produits et ont été enterrés dans les époques passées ; elle est plutôt quelque chose de concret, une vérité vivante et mouvante. L'histoire n'est pas pour lui une suite d'événements, une succession d'étapes dans le temps, une chronologie, elle est plutôt un fleuve qui jaillit des profondeurs de sa nature, de son identité, de sa race, de son nationalisme, de sa religion et de sa morale ; elle passe avec les générations et circule en lui-même et à l'intérieur de sa société.

L'intellectuel peut imiter l'étranger, par exemple nous trouvons dans nos sociétés que le moderne comme le réactionnaire figé se sont enfermés dans des moules traditionnels et hérités, limités dans une vision renfermée et sombre, alors que le penseur ne peut être intégré dans aucun de ces deux moules opposés ; le modernisme et le salafisme (réformisme) sont deux moules imposés qui absorbent les gens instruits et les gens du commun, sans lucidité, dans des conditions situées hors de sa volonté ou à cause de facteurs hérités ou importés. Le penseur, parce qu'il est un être conscient, choisit pour lui-même, et parce qu'il connaît sa propre personnalité et les éléments qui la constituent, ne peut être intégré dans un moule ni inconsciemment s'y adapter. Parce qu'il connaît l'époque, ses exigences et sa situation, il ne peut rester dans le cadre de moules figés. Le penseur n'imité pas, il n'emprunte pas, et lorsqu'il revient à ses anciennes bases traditionnelles, il y revient en toute conscience pour servir un but, alors que le moderne est incapable de

comprendre ces règles, précisément parce qu'il est dépourvu de cette conscience.

La colonisation de l'Asie et de l'Afrique, selon les capitalistes et les socialistes

Parmi les événements les plus importants survenus dans le monde au XIX^e siècle, figure la colonisation de l'Asie et de l'Afrique. Nous n'avons malheureusement pas été conscients de cette réalité, parce que nous avons acquis notre connaissance du monde et de nous-mêmes à partir de l'Européen, ou même de la littérature du XIX^e siècle où les écrits des socialistes n'étaient pas influencés par cette tragédie, l'une des plus horribles de l'histoire de l'humanité. Que pouvions-nous attendre des « romantiques » qui, comme Lamartine, ne voyaient l'existence humaine qu'au travers du salon des dames ? Mais ce qui suscite l'étonnement concerne des penseurs comme Saint-Simon, Brodin, Marx, Engels, Plekhanov et Jean Jaurès, qui avaient déjà défini leurs orientations fondamentales, défini la société et la vie humaine comme étant la lutte contre l'oppression, la division, l'exploitation et l'opposition des classes, la lutte pour la suppression définitive du capitalisme et de l'exploitation de l'homme par l'homme, la libération des classes ouvrières et des paysans pour instaurer un pouvoir ouvrier. Ils étaient vaccinés contre la maladie de l'adoration aveugle de l'Occident, de la fabrication de philosophies obscures et illusives, et de toutes sortes de tendances à l'imagination scientifique, littéraire et artistique, tout cela faisant partie des habitudes de la bourgeoisie. Pourtant, ils se sont plus intéressés aux grèves en France à telle ou telle époque plutôt qu'aux opérations d'extermination des peuples d'Afrique et d'Asie dans les campagnes barbares entreprises par le colonialisme européen civilisé au XIX^e siècle.

Bien que je considère que le socialisme est l'une des inventions les plus importantes de l'homme contemporain, je ne peux oublier qu'au moment où on écrivait *Le capital*, *Introduction à l'économie politique*, *Anti-dühring*, les Français assassinaient en un seul jour 45.000 personnes à Madagascar, et que l'armée française, après avoir invité officiellement les nobles, les personnalités françaises connues et civilisées, à assister au spectacle, se mettait à bombarder massivement Alger, la capitale de l'Algérie, avant de l'occuper et d'asservir son peuple. Elle a ensuite entrepris d'abolir son existence, son histoire, sa langue, son ethnie en affirmant, au nom de la bourgeoisie révolutionnaire et démocratique française, que « la Méditerranée traverse la France comme la Seine traverse Paris ». Cette odieuse et criminelle prétention du colonialisme de la classe dominante et capitaliste française a été acceptée par les communistes français qui ont considéré que le parti communiste algérien était une section du parti communiste français, et donc que l'Algérie faisait partie de la France. Sans parler du parti socialiste français qui est encore plus odieux et plus à droite que les gaullistes puisqu'il a collaboré avec le colonialisme britannique et avec Israël lors de l'agression tripartite contre l'Égypte en 1956 pour empêcher, par l'occupation militaire et les armes socialistes européennes, la nationalisation du canal de Suez et le retrait des troupes britanniques. Ils étaient tous faits de la même argile. Guy Mollet le socialiste était pareil à Eden le colonialiste, et pareil à Ben Gourion l'agresseur : Israël est le produit illégitime de l'adultère qui a eu lieu pendant la 2^e guerre mondiale entre le capitalisme et le communisme.

Entre 1958 et 1961, j'ai été témoin que le jeune français conscient et éclairé refusait d'aller faire la guerre en Algérie, en s'injectant des microbes pour se rendre malade ou paralysé, alors que le parti communiste français, qui regroupait six millions de membres, refusait de dénoncer cette guerre criminelle

coloniale. Quant aux communistes algériens, ils ont même dénoncé dans un communiqué officiel la révolution des nationalistes et des musulmans en Algérie, qui ont pris les armes le premier novembre 1954 et lancé les premières bombes dans les villes, pour proclamer la révolution et la lutte armée. Les communistes algériens ont interdit aux marxistes très révolutionnaires de s'associer à ce combat livré contre le colonialisme, et ont insulté clairement les combattants du Front de Libération Nationale ainsi que l'armée de libération algérienne, en utilisant les mêmes termes habituels qui suscitent le dégoût, les accusant d'être une poignée de terroristes réactionnaires et religieux, agents des branches non révolutionnaires et de la féodalité arabe. Maurice Thorez également, comme je l'ai déjà rappelé, a renouvelé les accusations odieuses de l'organisation militaire officielle et du capitalisme colonial d'une façon encore plus scientifique et en utilisant un langage marxiste. Il a déclaré que, au fond, il n'existait pas de peuple pouvant recevoir le nom d'algérien que ce soit dans l'histoire ou aujourd'hui mais qu'il s'agissait d'un peuple en devenir. Les théoriciens du marxisme et du socialisme scientifique, du déterminisme historique et de la dialectique, et les gardiens de la révolution prolétarienne et d'autres ont officiellement fait cette analyse : « Le peuple algérien et les autres peuples soumis au colonialisme et asservis par le capitalisme et les militaires européens doivent patienter pour que la classe du prolétariat en Europe déclenche la révolution, prenne le pouvoir après la suppression totale du capitalisme et de la bourgeoisie. A ce moment seulement nous pourrions régler la question de manière amicale car le colonialisme aura disparu, et vous obtiendrez automatiquement votre indépendance. » Autrement dit, jamais !

Ce que la vision occidentale marxiste est incapable d'analyser c'est que le colonialisme a introduit des rapports dialectiques particuliers différents de ceux relatifs au déterminisme

historique, aux rapports de classe et au système capitaliste. En effet, le colonialisme a placé le rapport de classe et dialectique entre l'ouvrier et le capitaliste dans les pays colonialistes sous la forme du changement, tout comme il a modifié le système social et de classe dans le pays colonisé. J'ai vu de mes propres yeux comment la colonisation en Afrique et la soumission de l'Algérie à la France constituent une question politique essentielle et vitale pour l'ouvrier français et la classe exploitée et déshéritée en France ; le vin est presque gratuit, le raisin s'offre à bas prix sur les marchés, à côté d'autres marchandises, le gaz et le pétrole sont gratuits, alors que si l'Afrique devenait africaine et l'Algérie algérienne, le Français ne pourrait plus boire son vin moins cher que l'eau, ni acheter des fruits à Paris, la plus luxueuse capitale du monde, au prix le plus bas ; si les sources du pétrole, les forêts de caoutchouc, les plantations de café, de cannes à sucre venaient à disparaître, si le diamant de Tanzanie n'était plus contrôlé par les capitaux européens, le prolétariat européen ne pourrait pas prendre plus tard le rôle de la bourgeoisie.

Marx considérait que la plus-value rendait le capitalisme plus riche et privait l'ouvrier de ses bienfaits, et que cette plus-value était issue du travail parcellisé et spécialisé, de la division du travail et de la machine. Mais ce qu'il ignorait, c'est que ces choses n'ont pas entraîné la naissance du capitalisme, ce qui a plutôt aidé à son émergence, c'est le pillage de toutes les sources de richesse et d'existence chez les jaunes, les noirs, les musulmans et les hindous ; c'est ce qui rendait ce vers solitaire plus assoiffé de sang et plus gros. Marx et Engels ont cru que cette fortune accumulée en Europe était le résultat du labeur du prolétariat européen et des moyens de production occidentaux. Les responsables, c'était le pillage et non la production, c'était le colonialisme en Asie et en Europe, et non l'exploitation de l'ouvrier européen, c'était le pétrole de l'Asie et de l'Amérique

latine, le caoutchouc de l'Indochine, le diamant de Tanzanie, le café du Brésil, le Nil de l'Egypte, son coton et son lin ; c'étaient les sources gratuites de cuivre, de plomb et de fer.

La lutte entre le socialiste et le capitaliste en Europe tourne autour de la couverture de Mulla Nasreddine, « autour de quelque chose de non fondamental et non important ». Le socialiste dit : « Les capitaux et les appareils de production industrielle doivent être mis entre les mains de l'Etat afin que ce dernier puisse contrôler la production, la distribution et la vente » ; ce à quoi le capitaliste rétorque : « Non, il faut qu'ils soient entre les mains du secteur privé, Opel, Ford, Rockefeller. » Mais quel est le sort réservé à notre coton, à notre caoutchouc, à notre diamant, notre cuivre, notre plomb, notre pétrole, nos cannes à sucre, et notre uranium ? Cette question n'est jamais posée. Dans la guerre entre le socialisme et le capitalisme européen, il n'est pas question de la propriété originelle des sources de production ou des produits bruts ; la question, c'est de savoir si cette production serait entre les mains de l'Etat ou du secteur privé, Opel, Ford ou d'autres. Mais quelle part de ce butin avons-nous, nous les affamés, pillés, opprimés, de l'Asie et de l'Afrique ? Aucune.

Le socialisme et le marxisme en Occident n'ont pas compris que c'est la colonisation de l'Afrique et de l'Asie qui a instauré le capitalisme en Europe, et non l'exploitation du prolétariat européen. Ils se sont limités aux rapports entre le capitaliste et l'ouvrier européens, alors qu'il aurait fallu poser la question des rapports entre le colonisateur et le colonisé, qui est une question humaine, située en dehors des rapports de classe, et qui constitue un véritable crime. Mais comme ils ont limité leur lutte aux revendications pour assurer les droits de l'ouvrier européen face à la bourgeoisie européenne, ont attisé l'insatisfaction générale et élevé le degré de convoitise chez l'ouvrier au point de le pousser à se révolter contre la bourgeoisie. La

bourgeoisie, pour sa part, connaissait, la sociologie, les analyses et les prévisions marxistes, et elle a réussi, grâce à cette source extrêmement riche de l'Asie et de l'Europe, qui se trouve sans détenteur puisque le colonialisme s'en est emparé, à accorder à l'ouvrier des faveurs à titre permanent, à relever son salaire, à lui offrir la sécurité et l'assurance sociales, à réduire ses heures de travail et à améliorer ses conditions de travail, à mettre à son service et au service de sa famille, les moyens sociaux, éducatifs, de loisirs, de plus en plus abondants, lui offrant la plage, le cinéma, le club, les dancings, les boîtes de nuit, le carnaval, le parti, le syndicat, et même le droit de grève, le frigo, la radio, la voiture, le pouvoir d'achat mensonger, et la sensation mensongère de jouir du bien-être, des libertés, des droits politiques et sociaux. Elle a entrepris de transformer l'ouvrier en un bourgeois, et de lui faire respirer un parfum de bien-être, d'agrément, de plaisir ; l'odeur de la révolte s'est ainsi dissipée.

Quelle différence entre le prolétariat d'aujourd'hui, en France, en Grande-Bretagne et en Allemagne, et celui, révolté, déshérité, malade, laborieux et dangereux au second quart du XIX^e siècle, à l'époque de Saint Simon, Brodin, Marx et Jean-Jaurès. Lénine disait : « Le prolétaire est révolutionnaire par nature car il ne possède rien qu'il puisse perdre dans la révolution ». C'est bien vrai mais le capitalisme aujourd'hui lui a fait des cadeaux illimités, et l'a largement choyé, de sorte que le prolétaire ne prend aucun risque aujourd'hui pour ne pas perdre ses acquis. Oui, le capitalisme s'est rationalisé, c'est-à-dire que, comme Marx, il prévoit et analyse les questions des classes, alors qu'il était jadis avare.

Mais d'où lui vient toute cette générosité ? D'où a-t-il obtenu tout cela, au point de faire de son ouvrier un bourgeois, déversant sur lui les richesses en vue de le détourner de la voie de la révolution, qui a pour but de supprimer la propriété privée, de transmettre le capital à la société, et de s'emparer du

pouvoir ? Cet ouvrier se contente aujourd'hui de la grève, du syndicat, de l'action du parti, de l'entrée des hommes de gauche au parlement, pour éviter la révolution qui risque de lui prendre la vie ? Etrange ! Jusqu'à aujourd'hui, les marxistes ne voulaient pas admettre que « la rationalité », la conscience de la bourgeoisie, et la transformation de l'ouvrier en bourgeois ne sont pas la conséquence d'une prise de conscience ou de la lutte, mais sont dues au « miracle du colonialisme » : ces trésors tombés du ciel ont été partagées entre eux, à la satisfaction des deux parties. La prévision de Marx, qui considérait que la révolution en Europe était imminente, alors que nous constatons que sa flamme s'est éteinte, doit être revue et corrigée. Si cela avait eu lieu au XVIII^e ou XIX^e siècles, si le patron s'était contenté de son rôle dans le cadre légal et juridique capitaliste, et dans celui de sa relation entre le capital, le travail et le profit, cette prévision aurait été correcte, car le capitaliste avec ce profit n'aurait pas eu les moyens de transformer l'ouvrier en bourgeois. Mais Marx a vécu au début du colonialisme culturel et économique en Orient, il l'a donc mis en marge de son analyse, puis le colonialisme est intervenu dans le cours du déterminisme historique et du mouvement naturel de la dialectique de classes. La bourgeoisie, au lieu de laisser ce microbe qui s'opposait à elle – autrement dit le prolétariat – se développer en son sein, et s'infiltrer jour après jour pour exploser finalement dans une secousse révolutionnaire, s'est servie à ces nouvelles tables en Asie et en Afrique, et a déversé le produit de ses rapines dans les gorges de ses opposants ; elle a pu ainsi transformer la contestation en ressemblance, l'opposition en coexistence entre la thèse et l'antithèse. Nous constatons que ce fut une réussite, et comme le dit Schwartz : « Le marxiste le plus optimiste doit attendre encore cent ans pour assister à un mouvement du prolétariat américain ».

Schwartz parlait dans une réunion, invité par le PSU, le parti socialiste unifié, dont il est un des théoriciens, tout en étant un mathématicien réputé. Le thème de la conférence était « le renouveau de la pensée marxiste ». Comme j'admirais à l'époque sa personnalité intellectuelle ou politique, toujours avide de connaître ses réflexions et ses travaux, je décidai d'y assister. Quand il arriva à ce point, je me levai et demandai : « Pour quelle raison sommes-nous arrivés à cette situation où l'ouvrier a été rassasié avant d'entreprendre la révolution ? Ou pour qu'il ne l'entreprenne pas ? » La réponse était connue : c'est la prise de conscience de la bourgeoisie, sa sagesse, le fait qu'elle ait prouvé le bien-être à l'ouvrier et au prolétariat, et qu'elle ait arrangé ses affaires.

Si j'avais entendu cette réponse venant d'un marxiste officiel, l'un des prêtres de la religion athéiste, dont la fonction est d'apprendre et de retenir le texte et son exégèse, je l'aurais supporté, mais il s'agissait de Schwartz, ce penseur révolutionnaire qui ne reconnaît pas le marxisme comme une école officielle, qui ne considère pas le Manifeste comme un texte révélé et qui a rejeté au loin, théoriquement, les principes de la dialectique, la relativité et le changement permanent. Mais dans la pratique, il a refusé de considérer que Marx pouvait se tromper, il a considéré le marxisme comme une école classique éternelle, refusant de renouveler cette pensée, cent-vingt ans après son apparition. J'ai alors entendu les mêmes explications standardisées que j'avais déjà entendues dans les salles de la Sorbonne et lues dans les ouvrages et écrits, ennuyeux et creux, du parti appelé « communiste », le parti de Maurice Thorez. Je me suis mis en colère et levé, opprimé au milieu des oppresseurs, je me suis dressé face à ce grand oppresseur, et j'ai crié : « Que dites-vous, monsieur ? Ce n'est pas la générosité du capitalisme qui a accordé le bien-être au prolétariat, mais le colonialisme, c'est lui qui a rendu le bourgeois occidental capitaliste et le

prolétaire occidental bourgeois. Il nous a entièrement dépouillés si bien que l'ouvrier et le paysan sont arrivés à un niveau inférieur à celui des prolétaires, et le commerçant oriental et le petit propriétaire ont été rayés de l'existence. Quant au propriétaire commerçant oriental, il ne possède plus que son emprunt à la banque, après avoir perdu tout ce qu'il possédait pour que le prolétaire occidental devienne un petit bourgeois, le petit bourgeois un capitaliste, et le capitaliste un financier créant des consortiums et des sociétés. En fin de compte, nous avons été dépouillés de tout ce que nous possédions, nous avons été affamés pour que soient rassasiés le prolétaire et le bourgeois chez vous ! »

La seule réponse qu'il a alors formulée, subitement comme s'il avait été pris d'un enroutement : « Je n'ai rien à dire ». C'est la vérité, toute nue et toute simple. Ne pas comprendre le lien de cause à effet entre deux vérités sociales contradictoires, qui rattachent deux bouts du monde, signifie ne rien comprendre du tout, signifie se plonger dans les méandres des recherches scolastiques, dialectiques, théoriques, et rester aveugles et lointains. Il s'agit là de la relation dialectique la plus manifeste, la plus puissante entre les deux pôles de la société humaine contemporaine, et non pas la relation entre deux pôles dans une société séparée des facteurs externes qu'on appelle la société française ou la société américaine, etc.

Si nous possédons une vision des classes réelle, nous aurions compris qu'il n'y a pas deux pôles contradictoires, soit le prolétariat et la bourgeoisie dans une seule des sociétés européennes. Lorsqu'il s'agit de notre cuivre et de nos produits, ils s'entraident et s'entendent entre eux, et leurs conflits concernent uniquement les moyens de les partager. Et lorsque le colonialisme vient à nous, il ne nous divise pas en classes, les possédants et les non possédants, le cultivateur et l'employé, l'ouvrier et le patron, mais il pille l'ensemble, il pille la Nation

tout entière, sans parler de cette infime minorité de personnes qui tourne autour de lui, qui lui sert d'intermédiaires, de courtiers et de serviteurs, qui ne constituent pas une classe, mais un groupe. Mais lorsque les regards de nos pseudo-penseurs et pseudo-marxistes tombent dessus, ils s'imaginent avoir trouvé et découvert la constitution d'une bourgeoisie locale, et ils s'écrient : « Quelle bonne nouvelle ! Une bourgeoisie contemporaine est en place, et c'est la voie vers la révolution ! Demain, ce sera la grande révolution française. » Tous ceux qui contestent ces courtiers deviennent réactionnaires, pourris, partisans du régime moyenâgeux, de la féodalité et du pouvoir religieux. Tous ceux qui considèrent que ces personnes sont des agents des compagnies étrangères et des excroissances, non pas une bourgeoisie naissante mais des taches, des maladies et des plaies dues au nouveau colonialisme, sont des hommes de l'ancien temps, adorateurs du passé, opposés à l'Etat et au progrès, n'ayant pas compris qu'il vaut mieux monter dans une Chrysler que sur un âne. En effet, la Chrysler possède huit cylindres et est plus rapide que l'âne. Le voyageur y jouit de plus de confort, et elle est préférable parce que construite en métal alors que l'âne est fait de peau, de chair et d'os. La Chrysler est aussi puissante qu'un cheval alors qu'en face, un âne est un âne. Celui qui monte dans une Chrysler s'assied sur un siège moelleux, tandis que celui qui monte sur un âne repose son corps sur une couverture grossière. Dans la voiture il est à l'abri du vent et de la pluie ; il parcourt en 20 heures la distance séparant Téhéran de Machhad, alors que l'âne la parcourt en deux mois ; il arrive rapidement à destination pour se consacrer à ses travaux alors que celui qui monte l'âne est en retard sur son travail. Bref, celui qui monte dans une Chrysler ne perd pas son temps précieux qu'il consacre à la production, aux activités sociales, culturelles, à la lutte contre le colonialisme et la société de classes.

Le marxisme et l'infrastructure

L'autre question que le marxisme n'est pas parvenu à expliquer et analyser, par ses règles et ses lois, concerne l'infrastructure des sociétés soumises au colonialisme. Etant donné que le marxisme a analysé le colonialisme comme un fait ou une relation accidentelle comme la guerre mondiale, par exemple, il ne lui a pas trouvé une place dans la sociologie ou l'économie, et en parle comme s'il s'agissait d'un facteur limité, et de ce fait il envisage la société dans l'absolu. Il considère la société soumise au colonialisme comme étant semblable à une société ordinaire à laquelle peuvent être appliquées les règles et les lois de la sociologie, mais c'est une énorme erreur. C'est pourquoi les analyses avancées sont aussi lointaines et la route ne menant qu'à un mirage ou au Turkestan (inspiré d'un vers de Saadi Shîrâzî : je crains, ô pèlerin, que tu ne parviennes pas à la Kaaba, la route que tu as empruntée te mène droit au Turkestan) et ici, en plus de l'expérience concrète que nous avons vécue, la même expérience a eu lieu dans tous les pays arabes et islamiques. Ce qui confirme cette constatation, c'est que les marxistes ne sont parvenus à agir dans aucun pays colonisé du tiers-monde, en Asie ou en Amérique Latine, ni à mener la lutte contre le colonialisme étranger, qui est la première ligne du combat dans ces pays, ni à mener la lutte de classes qui se déroulait également dans ces sociétés. Lorsque des marxistes ont joué un rôle dans ces sociétés, ils étaient séparés de la direction et libérés de sa mainmise traditionnelle, ne prenant plus leurs ordres de la direction officielle du parti.

Marxisme, socialisme et nationalisme

Dès la moitié du xx^e siècle, le socialisme a déversé sur la tête de Marx le même fléau que celui qu'il avait déversé sur la tête de Hegel au milieu du xix^e siècle, lorsqu'il a conçu sa dialectique. Le socialisme a détourné de sa voie le train marxiste

qui se dirigeait à grande allure vers l'Occident, pour passer aux côtés des maisons de la bourgeoisie, du capitalisme, du capitalisme industriel concurrentiel, pour exploser soudainement dans l'Europe occidentale grâce au prolétariat industriel. Il a détourné ce train dans la direction opposée, le faisant exploser avant qu'il ne parvienne à la bourgeoisie de l'Europe de l'Est, de l'Asie et à l'Afrique, silencieuse et oubliée, grâce aux paysans figés dans leurs religions, conservateurs, et adorateurs des traditions. Qui sont-ils ? Des Noirs primitifs, des Jaunes soufis et poètes, ce Chinois calme qui sommeille auprès de sa maigre chèvre, enivré par l'opium que les Anglais lui importaient des ports de Maurice et de Johannesburg, ce Vietnamiens silencieux, seul dans sa rizière et sa plantation de caoutchouc, plongé dans le nirvana bouddhiste, et même les paysans russes qui venaient à peine de sortir de leur état de serfs.

Que s'est-il donc passé en Occident ? Tout le monde le sait. Au lieu de l'avènement du communisme dont la date était prévue avec le mûrissement du capitalisme industriel concurrentiel, ce fut le fascisme et le culte de la race, le fanatisme nationaliste répugnant et la guerre... une guerre qui est celle de l'ouvrier et du capitaliste allemand, italien et japonais, d'une part, contre l'impérialisme anglais, le capitalisme américain et le communisme soviétique, de l'autre. Tout devient étrangement entremêlé : que voyons-nous ? Staline, Roosevelt, Churchill, Mao Tse Toung, Tchang Kaï-Chek se serrer les mains et boire à leur santé contre le Japon, Hitler et Mussolini.

Et le prolétariat, où est-il ? Où est la classe capitaliste ? La gauche ? La droite ? Les quatre fronts se sont entremêlés, les bruits de la guerre arrivaient de là où on ne s'y attendait pas : les Noirs, les Jaunes, les musulmans, les Arabes, les Berbères, les paysans et les esclaves se sont révoltés. Le féodalisme est démantelé par le socialisme... Mais qui sont-ils ? Le capitalisme occidental passe sur nos cadavres pour que les armes

parviennent jusqu'au monde communiste, vers le régime de la dictature du prolétariat.

La dialectique, le déterminisme historique, la sociologie, le socialisme scientifique et le moyen de dévoiler l'histoire... rien ne fonctionne plus, et pour les marxistes qui étaient parvenus, dans les sciences humaines, à la certitude, la vraie certitude, la certitude même, tout s'écroule ; ils se tiennent cois, c'est la fin du monde, le ciel devient terre, et la terre devient ciel. Ils ne distinguent plus leur main droite de leur main gauche, ils essayent une dernière fois de recoller les morceaux de l'exégèse en formulant de nouvelles théories qui soient adaptées au père et maître, le sage de l'humanité, Staline.

Mais certains, qui ne se considéraient pas comme des agents de propagande ou des défenseurs inconditionnels du marxisme, ont compris la nécessité de revoir les principes premiers, car les critères classiques ne pouvaient aider à évaluer ce qui s'était passé au cours de ce siècle. Tous les calculs, toutes les prévisions et les prophéties se sont avérés faux, et les données politiques, sociales, et même économiques ont été modifiées. Au lieu du capitalisme concurrentiel, voici la nouvelle phase où les capitaux s'unissent, collaborent, s'entraident. Les capitalistes se réunissent et nouent des liens, fondant un tissu cancéreux mondial qui enserre avec force le corps du monde.

La face du monde a entièrement changé et le marxisme du XIX^e siècle ne correspond plus à ce corps qui a été modifié de fond en comble. Il semble étroit, raccourci déchiré et inadapté. Si on le tire d'un côté, il se déchire encore plus, couvrant une partie, mais dénudant une autre. Il fallait donc renouveler la vision, et ils l'ont renouvelée, tous, même les gouvernements traditionnellement marxistes, ceux-là même qui considéraient que tout renouvellement était un blasphème dont ils accusaient leurs adversaires. Renouveler la vision ? Cela signifie introduire une innovation dans la religion, introduire ce qui ne fait pas

partie de la religion dans la religion. Que signifie la coexistence et l'entente ? Cela signifie la fondation d'une société de participation à la pensée et à la religion, une entente entre les défenseurs du monothéisme et les défenseurs du culte des idoles. Mais contre qui ? Contre ceux qui n'ont pas de dieu, les nations laissées sans maîtres.

La différence entre les deux pôles

Dans tous les cas, entre les deux pôles, celui qui adore la « sunna » et est fidèle aux principes classiques du marxisme qui autorise l'imitation du mort jusqu'à la fin des temps, et celui qui affirme la nécessité de renouveler la vision et d'introduire l'innovation, la différence réside uniquement dans les « déclarations publiques » car les changements des liens de classes, des bases économiques, des coalitions politiques et l'avènement de faits imprévisibles ont poussé les deux pôles à renouveler la vision du marxisme classique, de manière à faire dire à Fidel Castro, clairement, lorsqu'il proclame que le marxisme-léninisme représente officiellement le régime de son pays : « Je ne comprends pas le marxisme qui ne renouvelle pas sa vision ».

C'est pourquoi Castro est un nationaliste avant d'être marxiste comme il l'était dès le début. Pour clarifier sa base sociale, nous pouvons le comparer d'une part aux autres personnalités hostiles au colonialisme, comme Sukarno, Ben Bella, Nkrumah, Lumumba, Neréré, et d'autres part aux politiciens comme Maurice Thorez, Togliatti, Gomulka, Kadar et d'autres.

Je comprends votre hésitation à admettre ce point de vue, selon lequel il est nationaliste, et cette règle affirmant que le nationalisme a surpassé le marxisme après la seconde guerre mondiale, en Afrique, en Asie et en Amérique latine, et qu'il avait le rôle pionnier et progressiste. La raison en est que vous comprenez le nationalisme selon le sens traditionnel, car comment admettre que le sentiment national, ethnique, le lien

fanatique à la terre et au sang puisse être plus révolutionnaire que le socialisme scientifique révolutionnaire ou l'idéologie de classe basée sur la dialectique ? Mais je vous prie d'effacer cette vision du nationalisme de votre esprit, non pas parce que je n'utilise pas ce concept selon ce sens, mais parce qu'il ne l'a effectivement pas car les bases du nationalisme ne sont plus aujourd'hui le sol, le sang, les liens fanatiques, la fierté de la descendance, etc. Le nationalisme à notre époque est un « reflexe » et non pas une règle appliquée scientifiquement. C'est une apparition inévitable, dialectique et nécessaire. Comme le dit Chandel : « Le nationalisme ne se réalise pas lorsque la nation émerge, mais lorsqu'elle est menacée de disparition ».

A la fin de la période sassanide, le nationalisme iranien n'existait pas, mais lorsque le califat arabe omeyyade et abbasside s'est mis à l'attaquer et tenter de le faire disparaître, il a émergé. Contrairement aux apparences, nous ne trouvons pas de nationalisme iranien à l'époque de l'indépendance de l'Iran, mais plutôt au III^e et IV^e siècles de l'hégire, et ce n'est pas un hasard si le *Shah-nameh* a été rédigée à cette époque, et que les grands héros nationalistes aux racines militaires, populaires, culturels et littéraires appartiennent à cette époque.

Heidegger dit : « Mon moi... mon existence véritable est supprimée dans la vie sociale, et c'est le cas dans tous les états de la vie humaine, dans sa relation avec les individus, les choses et autres. Lorsqu'on le met en face de deux faits c'est à ce moment-là que l'existence véritable, c'est-à-dire le moi, se réalise ; ces deux faits sont la mort et l'amour. » Pourquoi ? Parce que la mort supprime le moi, lorsque la mort s'avance vers moi, elle trouve le moi ; et l'amour a le même but, l'amour brise tous les liens de l'individu avec autrui. Puisque l'existence métaphorique, qui est l'existence qui a des liens, cache l'existence véritable, l'amour, en déchirant ce voile, découvre le moi véritable, et permet au moi d'exister : « Tu es toi-même le voile de

toi-même, retire-toi, Hafez, de ta présence parmi nous. » (vers de Hafez)

Donc, le nouveau nationalisme n'est pas un fait abstrait, mais une réaction logique, une contestation qui se réalise dans une relation de conflit dialectique. En effet, le colonialisme, dans son apparence impérialiste, politique, économique et culturelle, sombre et mortelle, attaque toute société ayant une histoire, une culture, une personnalité morale et matérielle qui se nomme « nation ». Il nie ses particularités existentielles, efface son existence nationale, pille ses ressources et assassine son histoire. Il méprise sa culture et raille ses attributs, ses coutumes, ses comportements et sa religion, piétine toutes ses dimensions et ses traits sociaux et humains qui constituent son authenticité et son indépendance, jusqu'à ce qu'elle se retrouve dépouillée de tout contenu humain, de toute personnalité et de toute richesse morale, s'abandonnant à l'humiliation, à la dépendance, à la versatilité et à l'imitation. Se produit alors dans la nation « l'antithèse », un mouvement déterministe et une réaction pour faire face à l'attaque mortelle, en vue de récupérer l'âme et matérialiser la vie et le mouvement afin de se défendre, de repousser l'attaque et de chasser le colonialisme. Quant au nationalisme ancien, il était différent, il était entêtement, arrogance et prétention face aux autres, avec des relents d'ignorance aristocratique et le fléau du culte rendu aux rois. Pour le nouveau nationalisme, l'idéal reste l'homme libre et intelligent qui relève la tête et l'échine face au diable noir qui veut s'en emparer, et les réduire à l'esclavage, à la pauvreté, l'ignorance et l'imitation, et qui s'est mis à le nommer « semi-primitif » et « arriéré », en disant qu'il est affamé, qu'il mérite de l'aide, qu'il mendie pour rester en vie, et s'appuie sur un bâton pour marcher.

Ces deux sortes de nationalisme se ressemblent en apparence mais sont très différents en réalité. L'un se révolte contre

l'esclavage, demande la libération des chaînes, lutte pour le salut et l'indépendance politique, culturelle, morale et de gouvernance, et l'autre n'est qu'ignorance arrogante et haïssable. Comment ne pas faire la différence entre, d'un côté, le nazisme allemand et le fascisme italien, et de l'autre, le mouvement de la résistance à Paris, la résistance de Stalingrad au cours de la seconde guerre mondiale ? Ce que je nomme ici « nationalisme », en le comparant au marxisme, c'est le mouvement de libération contre l'impérialisme dans les nations colonisées du tiers-monde ; ce que je nomme « marxisme » renvoie aux partis qui ont officiellement choisi le marxisme en tant qu'idéologie, et qui prétendent diriger les peuples, se considérant comme les ailes les plus progressistes, l'avant-garde révolutionnaire, le seul protecteur des masses, le gardien des intérêts des paysans et des ouvriers, le sauveur des gens, le concepteur du socialisme, l'unique auteur de l'école scientifique et socialiste armée de dialectique et équipée de la philosophie du déterminisme historique ; ils considèrent les nationalistes comme étant dépourvus de ces qualités, les accusant de tendances bourgeoises, féodales et réactionnaires, de se laisser aller au défaitisme, d'être dépourvus de vision scientifique de classes, de stratégie adéquate révolutionnaire et consciente, de mettre en avant les émotions, et de suivre les élans nationalistes et religieux.

En Afrique du Nord, comparez le parti communiste algérien, « section du parti communiste en France », avec le Front de libération nationale ou l'armée de libération algérienne, ou comparez même l'union des étudiants musulmans algériens, qui a joué un rôle important dans la lutte armée contre le colonialisme français, avec l'organisation de la jeunesse liée au parti communiste qui reste inconnue ; regardez aussi le groupe des oulémas, qui a proclamé le jihad intellectuel, social, culturel et militaire, est venu faire barrage au colonialisme français et à

son influence, et a allumé le première étincelle de la liberté dans le cœur des gens. Regardez les personnalités nationalistes de ce mouvement comme Abd el-Kader chef de tribu qui a combattu 30 ans, Ben Bella, Karim Bel-Kacem, Aït Ahmed, Mohammed Khider, Houari Boumedienne, Omar Mouloud, et des écrivains et des penseurs comme Frantz Fanon, Kateb Yacine, Zohra Radif et Djamila Boupacha. Comme elle a donné des fruits cette révolution, suscité des dons et fait des hommes !

Regardez l'islam, au cours des vingt premières années de sa vie, où sont apparues des personnalités éminentes, et comparez cette période au millier d'années de vie de l'Iran antique, d'où n'émerge aucune personnalité. Vers la fin de la période antique, nous trouvons quelques noms, des médecins et des sages, mais nous sommes vite déçus lorsque nous apprenons qu'il s'agit de savants venus de Byzance, ayant fui cette capitale par crainte de Justinien le chrétien pour se retrouver en Iran, et fonder l'université de Jundishapour, des réfugiés politiques ! Notre première université, à l'époque dorée, fut fondée par des Grecs ! Pourquoi cette nation pauvre et stérile est-elle devenue fondatrice des universités, des écoles et des bibliothèques qui n'ont pas leurs pareils dans le monde entier, après l'avènement de l'islam ? Comment est-elle devenue responsable de toutes ces découvertes qui ont bénéficié à l'humanité, comment a-t-elle pu diffuser ses dons scientifiques, intellectuels et politiques de la Chine jusqu'en Afrique du Nord et au sud de l'Europe ? La réponse est : la révolution, la révolution intellectuelle, la nouvelle foi ardente qui transforme l'âme, la race, la vision et toute chose. L'idéologie est ce qui suscite ce bouillonnement interne, cette créativité, cette fertilité, cette culture et cette vraie civilisation chez les gens. Ceux pour qui l'hostilité à l'islam est devenue une mode, effacent d'un trait toutes ces magnifiques richesses et ces objets de fierté qui fondent la personnalité, après l'avènement de l'islam, alors que les Iraniens n'avaient jamais connu

un tel épanouissement. Tout en se moquant de cette culture mondiale ou en la dissimulant, ils s'empressent de chercher des témoignages du nationalisme iranien et des objets antiques de gloire ; lorsqu'ils ne trouvent aucun objet de valeur, ils l'inventent ou prétendent que les Arabes l'ont détruit, ou même qu'Alexandre le maudit a emmené avec lui ces philosophes, artistes, savants et lettrés pour faire de la Grèce ce qu'elle est devenue. Quel témoignage ? Le témoignage de la raison autrement dit : est-il possible qu'une grande et forte nation, célèbre et civilisée comme l'Iran à l'époque des Achéménides et des Sassanides, ait possédé quelque chose de respectable ? Elle n'avait pas de philosophe, de poète, de penseurs et d'écrivains ? Si ! Elle en avait mais ils ont été emportés par Alexandre ou par les Arabes... Nos plus grands philosophes, poètes, génies, ils les ont volés à cette époque. Bon, admettons ! Que devons-nous faire à présent ? Les insulter, insulter ces maudits qui nous ont tout pris, enseigner à nos enfants comment les détester et les haïr ?

L'opinion d'André Martinet, l'un des célèbres experts dans les affaires du tiers-monde, sur les pays musulmans, opinion qui s'applique également aux pays non musulmans dont la situation est proche des pays musulmans, peut être considérée comme une réponse à cette question. Cette opinion est la suivante : « Les marxistes dans le monde musulman ont tous échoué bien que les conditions économiques et politiques leur étaient favorables. Ils n'ont pu enregistrer aucun succès, car ils ont ignoré l'étude précise et correcte de la situation sociale de leurs sociétés, de son âme, son histoire. Ils n'ont pas prêté attention au fait qu'ils devaient connaître le terrain dans lequel ils voulaient agir. Ils ont commencé à appliquer les règles creuses et globales des théories marxistes, comme ils les avaient apprises en Europe, et lorsqu'ils ont échoué à appliquer ces théories sur la réalité vivante, l'âme sociale, les particularités de leurs

peuples et les conditions de leurs sociétés, tous leurs efforts ont été en vains. »

Un de ces penseurs très populaires, adorateur du peuple, ne cessait de me débiter des prescriptions européennes sur la manière de se comporter : « Monsieur, il faut que nous descendions de nos tours d'ivoire, nous devons descendre dans les quartiers, si le penseur ne prend pas les gens pour point de départ, s'il ne connaît pas les masses, il demeure prisonnier de son monde mental. Mao dit que le penseur doit se mêler aux masses, tout comme le poisson nage dans l'eau, et le metteur en scène russe qui a tourné "le vol des cigognes" et le "destin de l'homme" dit qu'il faut s'asseoir plusieurs nuits aux côtés du paysan russe, et boire avec lui cent verres de vodka pour bien comprendre son mode de vie. Le penseur est également un metteur en scène. Nous devons mieux connaître le paysan et l'ouvrier pour les réveiller et les rendre conscients de leur appartenance de classe ». Je savais que ce monsieur me récitait des paroles traduites, voulant que ses opinions savantes me soient utiles, car de toutes ces paroles, réfléchies ou transmises, qu'il avait l'obligeance de me dire, il n'en appliquait qu'une seule : boire de la vodka, non pas avec le paysan mais avec les camarades conscients et sympathisants qui se sentaient engagés dans la cafétéria de l'hôtel Palace.

Ma conception de la religion et du scientisme

Je dois d'abord préciser comment je conçois la religion, puis expliquer pourquoi je prétends que l'islam, à cause de son esprit politique et révolutionnaire particulier, et parce qu'il a construit l'histoire de notre nation, sa culture, son âme, sa conscience et ses liens sociaux, parce qu'il est vie et mouvement, peut assumer deux missions sociales vitales et immédiates à notre époque contemporaine, messages dont nous avons le plus besoin dans l'immédiat.

La première mission consiste à trouver le lien culturel direct avec soi, car l'écart qui est apparu entre le « commun des gens » et « l'élite des penseurs » dans notre culture contemporaine n'est pas seulement une tragédie sociale et culturelle, telle une maladie, mais il représente également le tombeau effrayant de tous les efforts déployés par les oulémas conscients, et somme le glas de tous les espoirs des masses prisonnières.

Cet écart peut être comblé par cette matière morale qui donne naissance à la force.

Dans un premier temps, nous devons admettre – quelle que soit notre doctrine personnelle et intellectuelle – que notre société est une société religieuse. Malheureusement, nos nouveaux penseurs et intellectuels ont mélangé dans leurs esprits deux concepts qui sont, du point de vue des questions sociales, totalement distincts, à savoir la vérité et la réalité. J'entends par vérité ce que nous considérons comme vrai et « devant être », et par réalité ce dont nous admettons l'existence et pensons qu'il existe. Quant au fait de savoir s'il est bien ou mal, beau ou laid, juste ou faux, cela vient dans une étape ultérieure, qui est celle du jugement mental. Dans certains cas, la vérité correspond à la réalité. En d'autres termes, la réalité est une question absolue, externe, alors que la vérité est une question relative, théorique. Deux personnes peuvent se mettre d'accord sur la réalité d'une chose mais s'opposer sur la question de savoir si elle est juste ou fautive. Les Européens ont développé deux concepts précis qui distinguent ces deux notions, le premier qui concerne la réalité, c'est le jugement de fait, et le second qui juge sa valeur, c'est le jugement de valeur.

Pour la première étape, je lis le *Mathnawî* [de Jalâl ad-Dîn Rûmî], je fais un effort pour comprendre tous ses termes et ses notions, tous les versets, les récits, les paroles, les signes et les allégories historiques, légendaires, religieuses et littéraires, toutes les figures de style, les précisions grammaticales et les

arts poétiques qu'il contient. Ensuite, je cherche la forme poétique, le style de la composition, les doctrines, les idées et les tendances philosophiques, religieuses, gnostiques et littéraires en vue de les connaître parfaitement. J'aborde le soufisme, les sciences islamiques, la culture, l'âme sociale et les particularités existant au temps de Mawlânâ Jalâl ad-Dîn et en Iran au temps des Mongols, et toutes les personnalités ayant exercé une influence dans la formation de la personnalité de Mâwlâna, ainsi que les dimensions multiples de sa personnalité : son père, Shamseddine Tabrîzî, Diyâ' al-Haqq, Muhammad Zarkar, Sana'î, 'Attâr, etc.

Je suis alors arrivé à la fin de la première étape du travail pour juger l'œuvre du *Mathnawî*, la connaître, en assumant le rôle de chercheur. Je n'interviens pas dans l'objet de ma recherche ; mes opinions, mes sentiments, mes goûts doivent rester silencieux et entièrement absents car la moindre apparition de ces facteurs risquerait de m'aveugler. Il faut avoir, lors de cette étape, deux yeux clairvoyants et intelligents. Je peux aussi à ce stade collaborer avec un autre qui a effectué la même recherche et m'appuyer sur sa théorie, même si je suis soufi musulman et lui matérialiste épicurien.

Quant on parvient à la fin de cette étape et qu'on trouve que l'examen général du sujet de la recherche correspond à ce qui est vrai – et en ce qui me concerne je dirai correspond à ma responsabilité – nous devons nous asseoir, être patient avec nous-mêmes, et procéder à l'évaluation de notre travail. L'évaluer signifie porter un jugement sur le travail et non pas « la recherche de ses particularités », ce qui devait être effectué lors de l'étape précédente. C'est à cette étape que l'œuvre doit être évaluée, que doivent être déterminés le bon et le mauvais, le juste et le faux, le laid et le beau, sinon le savoir restera stérile, s'il reste à la première étape comme le pensent les laïcs et ceux qui croient au principe de la science pour la science ou à

la neutralité de la science. Si le savant ne détermine pas la valeur et s'il ne prend pas position à propos de ce qu'il apprend, s'il n'annonce pas ce qui vrai et ce qui est faux, ce qui est utile de ce qui ne l'est pas, qui devrait alors assumer cette tâche ? Sont-ce les politiciens, les gens du commun, les fanatiques, les aveugles et les ignorants ?

On voit que le conflit qui s'est envenimé entre les deux tendances connues, et qui est la conséquence d'un mauvais exposé et d'une confusion dans la recherche, est sans fondement objectivement ; en effet le savoir doit être limité au cadre de l'analyse et de la connaissance de la réalité. Si quelqu'un veut l'évaluer, ou en prendre une partie et en refuser une autre, ou la soutenir ou la rejeter, d'après des opinions ou des tendances religieuses, philosophiques, sociales prédéfinies, au lieu de continuer à suivre le chemin de l'objectivité et la route menant à la réalité, il ne pourra que rejoindre les sciences moyenâgeuses et s'éloigner de la voie de l'objectivité qui lui fait connaître la réalité. Il devient la monture tirée par les penchants individuels ou collectifs, et par leurs opinions prédéfinies qui prennent en compte des buts définis à l'avance, et les font parvenir là où il ne voulait pas.

Des millions d'êtres humains dans le monde sont prisonniers de la guerre de l'ignorance, de la décadence sociale et de la pauvreté matérielle et morale. Les problèmes de leur vie ne concernent pas ces inconnues philosophiques ou scientifiques, les questions de l'existence, de la matière ou de l'énergie. Ce qu'ils veulent savoir c'est comment supprimer toutes ces rouilles, ces maladies, ces fossilisations sociales qui les rongent, comment animer l'âme dans le corps mort de leur nation, et lui donner la vie et le mouvement ? Comment bâtir leur vie, comment se débarrasser des formes du sous-développement ? Quel but se fixer et quel chemin emprunter ? Comment connaître les ruses du siècle, l'exploitation, la colonisation, les formes

d'esclavage, l'éducation des canailles, et comment les combattre ?

Il est évident que l'humanité a besoin de bien-être matériel, de liberté, de maturité, de culture et de morale, et les masses du second monde, et la seconde classe des deux mondes ont de ces choses, un besoin immédiat et vital. Si le savoir veut – alors que les deux-tiers de l'humanité ainsi que le sort et l'avenir de l'être humain dépendent de ces questions – se mettre à l'écart, devenir neutre et objectif, s'interdire de rechercher les solutions à ces questions, de les prévoir et de les évaluer, à quoi est-il donc utile ? Rien au monde n'a plus de responsabilité que le savoir. Lorsque j'étais étudiant à l'université, un de mes professeurs me fit connaître un chercheur américain, qui passait quelques jours à Machhad, pour y étudier ses vestiges historiques et l'état de sa culture, sa religion et ses lettres ainsi que les coutumes de ses habitants. Ce chercheur était diplômé de Harvard et avait obtenu son doctorat en sciences humaines. Il avait étudié la culture de l'Orient islamique iranien, le persan, la littérature et le soufisme persans, bref, la base de toute étude de la culture en Iran. Il n'appréciait cependant pas Mawlânâ Jalâl ad-Dîn. Quand je lui en demandai la raison, il me répondit que Jalâl ad-Dîn était homosexuel. Je m'étonnais et me dis, en mon for intérieur : « Mawlânâ doit avoir une mauvaise opinion de toi, car même les gens les plus malveillants et les plus compliqués, ceux qui n'ont pensé les rapports entre êtres humains qu'en termes de rapports sexuels, n'ont osé l'accuser ainsi ! » Notre frère était vraiment très, très américain.

Il parla ensuite de son travail. Il avait vécu un long moment à Shiraz, où il étudiait l'homme culturel, et l'intitulé de sa thèse était : « La religion chez les habitants de Shiraz au cours des cent dernières années ». Il avait recensé les mosquées, dénombré leurs piliers, décrit les diamètres des minarets, leur longueur, leur forme, leurs types, leurs couleurs, leurs décorations.

Il avait étudié minutieusement les legs pieux aux mosquées, fait la liste des imams, des cimetières, les prières de groupe, la moyenne de fréquentation des mosquées, les programmes religieux dans les mosquées, les tékiés (les séances de lecture de la vie de la famille du Prophète ﷺ), des commémorations des martyrs, des conseils religieux, des étudiants et enseignants religieux. Il avait collecté des centaines d'autres informations qui étaient très importantes pour moi, en tant que musulman iranien. Des dizaines de questions se pressaient dans mon esprit, et j'attendais l'occasion de les lui poser : quel changement est intervenu dans la deuxième moitié du siècle dernier dans cet environnement ? Est-ce que la modernisation intervenue dans la religion traditionnelle a été un pas en avant ou une déviation ? La religion a-t-elle un rôle positif ou négatif dans cette société ? Est-ce qu'elle aide à mettre les choses en mouvement ou au contraire, les immobilise ? Sa réponse fut dite avec l'assurance de la certitude : « La science ne s'occupe pas de toutes ces choses anciennes, la science ne juge pas, c'est la tâche de la philosophie, de la religion, de la politique. Le domaine de la science reste l'analyse de la réalité, son explication et la mise au jour des liens et des apparences ». Je m'en allai ensuite, découragé. Il était à mes yeux comme un de nos intellectuels déconnectés qui ont attrapé des bribes de mots épars et éloignés du sujet. Partageant la nature même de l'illettrisme et de l'absence de sensibilité, ils expliquent toute chose avec rigueur et dédain, affirmant que « toute chose est claire », mais lorsqu'il s'agit d'émettre leurs opinions, ils ne disent jamais : « Je crois que, il est probable que, je ne sais pas mais je pense que... »

Anatole France dit que le savant est celui qui connaît la différence entre « je sais » et « je crois que ». Prenons le cas d'Abû Hanîfa : sur les cinq questions qu'une femme du peuple lui a posées, il a répondu à trois questions : « Je ne sais pas ». La femme s'en est étonné car lorsqu'elle posait au pseudo-

juriste de son quartier une question religieuse, scientifique, historique, juridique, philosophique, naturelle, médicale ou privée, la réponse était toujours prête, et il n'avait jamais dit : « Je ne sais pas ». Elle dit alors à Abû Hanîfa : « Est-ce que tu prends l'argent public pour t'asseoir dans la mosquée, et répondre aux gens que tu ne sais pas ? – Non, répondit Abû Hanîfa, la somme qui m'est accordée par le trésor public est en compensation de ce que je sais, car s'ils avaient voulu me donner de l'argent pour ce que j'ignore, l'argent du monde entier n'aurait pas suffi. »

Je me souviens d'un critique qui était un habitué de mes cours de sociologie. Je déclarai un jour pendant mon cours : Gurvitch, un de mes anciens professeurs de sociologie français, disait : « Un savant sociologue pendant le 19^e siècle découvrait 198 lois différentes en sociologie. Aujourd'hui la sociologie ne prétend plus découvrir une seule loi industrielle. Plus la science avance, plus elle se fait modeste, la sociologie étant la plus modeste des sciences au xx^e siècle ». A titre d'exemple, je citai la difficulté d'émettre une opinion scientifique à propos du prophète Muhammad ﷺ et l'avènement de l'Islam dans l'environnement de l'époque. Le critique se leva et rejeta fougueusement mes propos, affirmant que la sociologie était aujourd'hui une science aussi exacte que les mathématiques, qu'elle avait ses propres techniques, et qu'on pouvait comprendre la personnalité de Muhammad et l'avènement de l'Islam puisqu'ils sont déterminés par les conditions matérielles et économiques de l'époque : La Mecque était située au carrefour des caravanes dont l'infrastructure économique a changé, ce qui a entraîné la nécessité de changer la superstructure culturelle et idéologique. Ces circonstances ont provoqué l'arrivée de Muhammad et l'apparition de l'Islam, car le héros ou le dirigeant sont comme l'arbre ; ils se développent sur une terre fertile, avec un climat propice qu'on trouve dans une société développée et évoluée. C'est grâce au changement de la

situation économique que La Mecque est devenue une société développée, sinon pourquoi l'Islam n'est pas apparu à Médine ou dans un autre pays arabe ?

Je ressentis l'accusation et retournai chez moi, découragé et triste, car j'avais réfléchi pendant quinze ans à cette question, j'avais retourné de fond en comble la période préislamique de la *Jâhiliyya* chez les Arabes. J'avais étudié les tribus arabes une à une, les hommes réputés de la Mecque et de Médine, les dirigeants des tribus, les familles de Qoreich, tous les poètes, les commerçants, les sheikhs, les récits, les coutumes, les traditions, les cérémonies et les rites, la géographie de la péninsule et le monde entier au temps de la révélation, la vie du messager jour après jour, sa famille, ses compagnons, un à un, ses ennemis, ses mouvements, ses silences, ses sermons, et l'histoire de l'islam ainsi que l'école de l'islam. J'avais écrit, traduit, dispensé des cours sur ces sujets de quoi remplir des milliers de pages. Mon apprentissage, ma recherche et mon enseignement et toute ma vie réelle et mentale avaient été consacrée à ces trois domaines, la sociologie, la philosophie de l'histoire et l'islam, et dans ces domaines, j'avais étudié auprès de savants musulmans réputés, et j'avais passé des années à l'étranger pour assister au cours de Gurvitch et Aron, sociologues connus, de Massignon, Jacques Berque, Brunschwig, Henri Massé, islamologues. J'avais lu leurs cours et passé la plupart de mon temps à réfléchir à ces questions, et après toutes ces années, je n'avais pas compris comment Muhammad est devenu Muhammad dans cet environnement ni comment l'islam est devenu islam dans ces conditions. Et ce critique, qui a juste appris quelques leçons dans un manuel d'histoire du secondaire, proclame que « La Mecque se trouve au carrefour de la route du commerce » et résout l'équation inconnue et obscure. (Mais que répondrait-il si je lui affirme que l'islam est apparu, au fond, à Médine et non à La Mecque ?)

Allons ! Continue ! Lis des livres, veille la nuit jusqu'au matin, lutte contre le sommeil, va de cette histoire à une autre, et de cette théorie à cette hypothèse, décidément à l'autre, allons ! Emet une supposition, et réponds à ton hypothèse ; hésite et puis dis : « Si La Mecque était le milieu propice au mouvement et à l'idéologie révolutionnaire, et si Muhammad et l'Islam étaient le produit de ses conditions sociales, pourquoi cet environnement est-il resté de pierre pour faire face à cette révélation ? Pourquoi a-t-il résisté et a-t-il été résistant incapable d'être influencé par ce mouvement ? Pourquoi Muhammad a-t-il dû combattre treize ans sans que l'Islam ne se développe, sauf parmi une centaine de gens, la plupart des isolés, des serviteurs, des esclaves et des serfs ? De plus, ces derniers ont émigré en Ethiopie et à Médine. L'Islam, au cours de l'hégire, c'est-à-dire après avoir quitté La Mecque, s'est mis en mouvement. Si l'environnement agité et évolué commercialement est propice à la nouveauté et attire le changement, pourquoi Médine la rigide, la renfermée qui était fondée sur l'agriculture, sur une structure tribale, a été le terrain propice à l'acceptation et au développement de ce genre de révolution mondiale, ce changement social, culturel et religieux soudain et radical ? Si l'existence de La Mecque, carrefour des routes commerciales, est un facteur pour l'émergence de génies tels que Muhammad et 'Alî, pourquoi en Iran, au Yémen ou à Byzance, qui étaient au faîte de la civilisation, du progrès, du pouvoir et de la puissance, ne sont pas apparus des génies comme Hercule ? Si la présence d'un carrefour de caravanes crée ce genre de miracles et de prodiges, il faudrait donc trouver les plus grands génies et réformateurs du monde dans le café Zaydar. Si l'environnement évolué et civilisé crée les grands hommes, et si le lien entre les génies humains et la société est identiques à ceux de la terre avec l'arbre chargé de fruit, pourquoi Muhammad et ses compagnons révolutionnaires sont apparus à La Mecque et

pas ailleurs ? Par analogie, il aurait fallu en même temps qu'« Allah » apparaisse dans les villes et à Constantinople. Or nous observons que même « l'âne de Dieu » n'y est pas apparu. De même, selon ce même principe scientifique, si les génies qui ont changé la face du monde devaient être issus, non des déserts et parmi les bédouins, mais au cœur même des civilisations développées : Moïse le berger à Washington, Jésus le pêcheur non sur les côtes de la mer rouge mais parmi la population déshéritée de Londres, Muhammad l'orphelin qui faisait paître le troupeau des gens de La Mecque, non dans un désert mortel parmi les tribus bédouines mais à la Sorbonne et au Collège de France, à Paris. »

Tous ces questionnements sont vains, et prouve le manque de compréhension de la sociologie, l'inexistence d'une dialectique et d'une vision matérialiste de classes, à moins qu'ils ne trouvent leur réponse que dans les mathématiques : $2 + 2$ font 4, la caravane passe, la structure sociale change, de l'intérieur sortent Muhammad, 'Alî , 'Umar, Abû Bakr, Abû Dharr, Bilâl, un Livre comme le Coran, des paroles comme Nahj al-Balâgha, une révolution globale mondiale qui développe la culture, qui crée la civilisation et fabrique l'histoire, d'un seul coup, en l'espace d'une dizaine ou d'une vingtaine d'années.

Aussi simple ? Oui, évidemment. La sociologie aujourd'hui est la science des choses que l'on place dans une machine automatique nommée « dialectique » : tout inconnu est posé sur la machine à l'intérieur de l'infrastructure, tu tapes du doigt, la réponse sort dans la superstructure, pénètre dans ta poche, tu la sors lorsqu'on te pose la question. C'est la réponse, même si toi-même tu ne la comprends pas, ne vois-tu donc pas que ces réponses se sont cadrées, moulées, devenues des clichés, des produits, sur un même mode. La technique électronique parfaite, l'automatisme du matérialisme dialectique !

Est-ce le marxisme ? Evidemment, le marxisme des roses et des rossignols.

La sociologie et l'engagement

Le drame, c'est que la sociologie a été conçue au vingtième siècle dans les universités et les instituts de recherche, et qu'elle a été enfermée dans une citadelle laïque. C'est son isolement scientifique qui l'a rendue malade. Dans les hôpitaux académiques, elle a été mise au lit, les professeurs spécialisés s'affairent à la soigner, et empêchent les gens de lui rendre visite.

Le professeur Gurvitch, éminent sociologue contemporain français, proclame de manière abrupte : « Il faut utiliser la sociologie comme un outil pour parvenir à des buts politiques. Il ne faut pas transformer la sociologie en une technique, toute tendance idéologique corrompt la sociologie. Il ne faut pas mettre la vérité scientifique au profit des intérêts sociaux, économiques ou politiques. Il faut que la sociologie soit libre de tout engagement. Il faut se garder de prévoir, de juger, d'évaluer, c'est-à-dire de déterminer ce qui est juste ou non, éviter de proposer, de guider, de planifier ou de prendre position. En résumé, il faut se garder d'exprimer son opinion et de la défendre, d'inciter à suivre telle ou telle voie, de fixer les buts politiques, sociaux, culturels et économiques. Si nous voulons préciser la mission de la sociologie, aujourd'hui, c'est de ne s'engager dans aucune des missions. La seule entrave de la science est d'être libre de toute entrave. Nous ne sommes pas au XIX^e siècle pour que la sociologie s'arroge le droit de former des écoles idéologiques, des lignes de conduite sociales ou politiques, avec des tendances religieuses, et qu'elle devienne la servante de la politique, des partis, des classes sociales et des sentiments nationalistes. »

Lorsque j'écoutais ces protestations scientifiques et objectives d'un des plus éminents sociologues, j'étais saisi de frissons. Le conflit entre la science et la doctrine bouillonnait en moi, déchirait mon âme, et me mettait dans une grande perplexité. Si j'avais été contraint à ne pas me regarder, si je n'avais ressenti aucune responsabilité, j'aurais poursuivi mon goût personnel et mon penchant inné, la philosophie, la religion, la critique littéraire et l'art, afin d'étancher la soif de mon âme, j'aurais continué à écrire – et c'est pour moi une sorte de profession et la plus grande, la seule qui me rend capable de supporter le poids de ce bas monde, sa laideur et ses habitants, mais je n'étais pas un individu libre.

En effet, d'un côté, mes racines de classe m'ont rendu responsable. Parmi les milliers de possibilités offertes par la nouvelle culture et la modernisation imposées à mon pays, dans les campagnes renfermées et tranquilles, où les voies de sortie et d'entrée dans les universités sont les portes aristocratiques des délégations à l'étranger pour poursuivre les études supérieures, un seul est parvenu, grâce à Dieu, et avec l'aide de la chance, à fuir cette citadelle hermétique. Par une fente dans le mur de l'université, il a pu s'y glisser pour se trouver subitement dans la caravane transportant les fils des nobles, les choyés du royaume et la crème de la nouvelle bourgeoisie citadine, vers les centres de la civilisation, de la culture, de la puissance, de la fortune, de l'industrie, de l'amusement et du bombardement, dans le monde.

Ce genre de personnage qui se retrouve, par erreur, comme une pièce de monnaie inusitée dans une caisse, ne possède pas de conscience libre, ni une volonté imaginative pour choisir ce qu'il veut. Il se sent responsable même si ce sont les autres qui assument ses dépenses. Je suis l'iranien villageois, dans la même situation, prenant l'argent de ce paysan qui considère que « manger le pain à base de blé » est l'hymne enthousiaste

qui suscite la fierté en lui. Je viens de ces gens qui sont connus dans le monde, et pour leur illettrisme, leur faim, leur sous-développement, leur manque de culture alors que leur histoire est celle de civilisations magnifiques et d'une riche culture. Je n'ai pas le droit de partir et de revenir quelques années plus tard pour affirmer que je suis loin de ces gens et demander : comment pourrais-je m'entendre avec ces gens, religieux, traditionnels, renfermés, qui vivent au Moyen Âge ? J'ai étudié la physique nucléaire, la chirurgie plastique, la philosophie existentielle contemporaine chez Camus, le pessimisme chez Kafka, et la sociologie chez Durkheim, l'opéra, le ballet, les symphonies classiques, le théâtre de l'absurde, la révolte hippie, le sur-réalisme progressiste dans les films italiens, la musique de jazz, le mondialisme, le nationalisme ethnique moderne, le conservatoire, etc. Quant à ces gens, ils sont toujours prisonniers des cellules sombres de leur histoire, de leur religion et de leurs traditions moyenâgeuses. Ils sont épris des vers de Hafez, ils aiment 'Alî ibn al-Hussein au lieu de Zarir, ils glorifient 'Alî ibn Abî Tâlib au lieu de Rostam, de sorte que Adam, Abraham, Ismaël, le Coran, Muhammad, Salmân, Abû Dharr, *Nahj al-Balâgha*, l'Esprit Saint font partie de notre patrimoine populaire à la place des héros, légendes, divinités et croyances antiques.

Je connaissais lors de mon retour en Iran, les ruses et les arts me permettant de devenir un penseur, un critique, un philosophe, un artiste et un intellectuel éclairé, et une « idole » pour les penseurs.

D'abord, mon professeur Jamal Zade m'a enseigné comment l'homme peut devenir un savant vertueux et un savant entier, au niveau mondial. Il me conseilla de m'occuper, à l'étranger, des manuscrits iraniens anciens se trouvant dans les bibliothèques, au lieu de m'occuper des sciences religieuses et de l'histoire de l'islam, en vue de présenter, traduire un de ces

derniers, pour obtenir mon doctorat, ce qui m'aurait ouvert les portes de la gloire, sans grand effort. Mais je suis ce paysan fanatique et idéaliste, loin du « réalisme », de « l'objectivité », du « déterminisme historique », et contrairement aux conseils de ceux qui sont mûrs, expérimentés, qui tiennent le pouls du temps entre leurs mains, j'ai traduit Salman Bey, réalisant d'un coup que ce livre, qui est le fruit de vingt-sept ans de recherche de l'islamologue contemporain réputé, Louis Massignon, n'est pas une œuvre de recherche, ni un livre difficile qui mérite le respect. Les penseurs l'ont compris, rien qu'en lisant la page de couverture : *La vie de Salmân al-Fârisî ?* Un livre religieux, un homme réactionnaire. Les savants, les hauts dignitaires religieux n'ont pas pris la peine de lire ce livre écrit par un Français chrétien, arménien, athée, étranger, qui ne connaît même pas les principes de la pureté rituelle. La plupart des hommes de mérite, qui avaient une bonne opinion de moi, se sont tus en pensant : « Nous ne comprenons même pas ce qu'il veut dire ». L'informateur sincère, expert dans la vente des livres, homme de religion, prit le livre de mes mains, l'examina de dos et de face, puis posa dans un plateau de la balance des poids, et dans l'autre, Salman Bey, Louis Massignon et moi-même. Il dit après quelques instants : « Non, il ne vaut pas 5 ou 6 toumans ». A terre, au bord des larmes, j'aperçus la face victorieuse de mon professeur Jamal Zadé.

Deuxièmement, la technique pour transformer un individu en « penseur » réputé dans les domaines apparus récemment comme la critique littéraire, la nouvelle poésie, le marxisme, la sociologie de gauche, la nouvelle littérature, et le nouvel art est une technique issue d'un modèle traditionnel hérité et expérimenté. Les élèves en études islamiques qui, par manque d'aptitudes ou en raison de problèmes familiaux, ne peuvent poursuivre leurs études et obtenir le niveau de chercheur en jurisprudence, en hadith, en philosophie du droit, en théologie,

ou en exégèse, etc. ne trouvent d'autre moyen que de paraître sur les tribunes. En effet, du moment qu'ils ont échoué dans les études islamiques, ils doivent assumer la charge de la prédication. Ne croyez pas que j'exagère ! Avez-vous entendu une seule fois un savant, un interprète de la loi musulmane, un juriste, un collationneur de la tradition monter à la tribune, et s'adresser aux gens ? La tribune n'est pas à leur niveau, leur place est dans le mihrâb¹⁶. En résumé, parmi donc les étudiants en sciences religieuses, ceux qui ont l'aptitude et la capacité de poursuivre leurs études, de travailler dur et d'arriver au niveau du doctorat et de « l'ijtihād » (effet d'interprétation personnelle de la loi musulmane), s'isolent des gens, et se cachent dans des « cavités » isolés nommés *mihrâb*. Dans leur relation avec la communauté, ils se bornent à accomplir les prières collectives, à jouer le rôle de conciliateur, à émettre des fatwas, à calculer l'aumône légale (*zakât*) et la part de l'imam, à clore les séances de commémoration des martyrs, à lire la formule du contrat de mariage pour un nombre limité de personnes appartenant aux familles prestigieuses et aristocratiques, etc.

L'étudiant qui a échoué, qui a abandonné l'école, se trouve contraint de choisir la tribune au lieu du mihrâb. Il doit enseigner aux gens ce qu'il a appris. La première démarche consiste à trouver le public, le marché ; il doit faire l'offre auprès des responsables des séances, des gens respectables, des gardiens des legs pieux (*waqf*), des mosquées, des responsables des conseils qui sont chargés de faire le récit de la vie de la famille du Prophète (*rawda*). Ils doivent constituer un cadre officiel pour exposer les qualités de la marchandise : le ton de la voix, sa sonorité, la limpidité de son expression, le principe de sa tonalité, la tranquillité de ses gestes, la justesse des expressions, la toux, l'art d'entrer dans le sujet, de clore, de réciter l'invocation, et des milliers d'autres détails pris en compte dans ce métier, le métier qui consiste à ordonner le bien et interdire le mal,

détails aussi fins qu'un cheveu. Il s'agit de trouver le marché ou, selon l'expression européenne, « de se faire connaître ». Ils ne peuvent utiliser pour ce faire la télévision, les annonces, les films, les haut-parleurs, car cela ne conviendrait pas à leur niveau, chaque chose devant trouver son moyen approprié :

1) L'étudiant en question prend d'abord une feuille de papier blanche, y inscrit plusieurs « tribunes respectables », parmi les tribunes des prédicateurs connus pour attirer les foules, qui ont blanchi les cheveux de ceux qui les écoutent à force d'étudier les dix volumes de *Bihâr al-anwâr* de Majlisî, *Majâlis al-mu'minîn* de Shawshatrî, *Jannat al-khulûd* de Sayyid Tâwûs, etc. Il établit un programme annuel pour réciter les *rawda*, il choisit un sermon particulièrement estimé parmi ceux des orateurs de tribune, il y ajoute des parties des recueils de Muhtashim al-Kashânî et de l'ayatollah Tabrîzî, il mémorise plusieurs vers particulièrement touchants qui brisent le cœur, il les met au début de chaque sujet, avant de les saupoudrer de sel moral et religieux, ici et là. Pour détendre l'atmosphère de la séance, il apprend quelques anecdotes qui servent d'amuse-bouche, il rassemble une douzaine d'histoires appropriées dont les résultats moraux sont assurés. Ainsi il parle du peu de valeur de la vie, du peu d'importance de l'argent et de la fortune, il dénigre le travail et le labeur pour vivre, éveille la terreur de la mort, évoque la tombe, incite à la conviction, à la patience, à la sagesse, à supporter la pauvreté et le mal. Il rassemble quelques expressions des sermons qui évoquent ces thèmes, les posant ici et là dans les vides du texte. Tous ces versets, ces récits, ces poèmes, ces exemples, il les relie les uns aux autres afin d'arriver au moment où l'émotion s'empare de l'assistance. On entend alors, venant du bas peuple, des soupirs religieux : le moment est favorable pour que la séance se transforme en Karbalâ', l'assistance se met à pleurer. Lorsqu'il a fini d'évoquer le malheur et la calamité, il ne doit pas faire comme font les

débutants, qui abaissent la voix peu à peu avant de se taire. Au contraire, en plein bouillonnement, pleurs, cris, tumulte, faiblesse, lutte, lorsque les épées frappent les poitrines et les cous, il doit garder l'épée et l'abattre d'un seul coup, c'est-à-dire prononcer la phrase, la dernière, la plus éloquente, qui doit être : « Non, non, je ne peux plus, ma langue ne peut plus parler, c'est à vous maintenant de continuer mentalement et de matérialiser le message dans vos âmes ! »

C'est ce qu'ont compris les artistes européens, à savoir que l'artiste ne doit pas achever son œuvre, mais il doit laisser le lecteur, l'auditeur dans un état émotionnel positif ou négatif en le rendant responsable et associé à l'œuvre artistique qui se trouve devant lui.

Ainsi, le texte du sermon a été écrit, il faut alors préparer quelques *rawda* pour les jours spéciaux : *rawda* de l'imam al-Hussein, *rawda* de l'émir 'Alî al-Akbar, etc.

La seconde étape consiste à préparer le texte, à le composer et à le répéter. Pour ce faire, il faut enfilez les habits officiels, s'enfermer dans une pièce, poser plusieurs coussins, se mettre devant le miroir, et après une lecture calme et lente du sermon, il faut rentrer dans le vif du sujet, et dire : « Ô vous les gens, ô toi la sœur, toi qui travailles au marché, toi le commerçant, toi, le libérateur !... » Il faut être attentif et précis, faire attention aux mouvements de la main, aux mouvements de la tête, des sourcils, du cou, de l'épaule, etc.

Après la répétition, vient la troisième étape qui est celle de la mise en scène. Il faut le lieu de la chasse, le promoteur de la séance, les savants. C'est toujours la même séance qui s'est déroulée sur la surface de la terre géographiquement et tout au long de l'histoire à une époque où on ne savait ni compter ni écrire, où il n'y avait pas de contrainte, les gens venaient par groupes, de tous les côtés et de toutes les classes sociales, pour voir le sayyid, et obtenir le pardon de l'assistance dans la

maison du sayyid, participer à la séance de la *rawda* chez le sayyid. Quant à celui qui monte à la tribune, qu'en dire ? Il n'a pas d'importance.

Quant aux hommes des tribunes modernes, nos sermonneurs contemporains qui ont pris leur place, ils doivent également suivre les traces de leurs prédécesseurs, préparer des feuilles de papier blanc et y inscrire les séances de *rawda* qui sont adaptés au siècle. Au lieu de Mulla Muhammad Taqi, on écrit Jean-Paul Sartre, Albert Camus, Samuel Beckett et Bertold Brecht. Il suffit de traduire un reportage ou un seul article, ou une courte pièce de théâtre, la critique d'un livre ou son explication, une biographie, un morceau de poésie le plus creux et qui remporte le premier prix des œuvres dénuées de sens, il suffit juste que le nom sonne bien. Le fait que ces traductions n'aient aucun sens, c'est quelque chose qui ne diminuera pas la valeur du sermon et son influence sur les « chers lecteurs », du moment que l'on peut poser quelques noms dessus, comme Brecht ou Beckett, car qui pourra avouer qu'il n'y comprend rien ?

Au contraire, nous entendrons les approbations, les exclamations : « Magnifique ! », « profond ! », « philosophique ! ». D'autres répèteront les mêmes expressions jugeant sans doute qu'elles ont une signification profonde, et tous les péchés disparaissent. En fin de compte, ces lecteurs sont complices du traducteur dans le crime ! Quand le traducteur traduit le texte qu'il ne comprend pas, son but est le même que celui du lecteur, aucun d'eux n'ira accuser l'autre.

Où se trouvent les séances des *rawda* pour ces messieurs ? Dans les revues, non pas ces revues féminines et vulgaires, mais plutôt les revues savantes, et cela n'est pas difficile et ne nécessite aucun effort, il suffit d'un intermédiaire, d'une carte de visite, du coup de téléphone d'untel, etc.

Tu fais partie désormais du tiers-monde, comment être connu ? La preuve, c'est quand tu vois qu'ils sonnent à ta porte, ils

entrent et s'assoient, au début, ils prennent quelques photos de toi, avec une robe de chambre, étendu sur un canapé, ou prenant la pose près de la bibliothèque ou debout dans le jardin, ce qui signifie que monsieur passe ses moments de loisir chez lui, avec les fleurs et les oiseaux.

Si tu souhaites être existentialiste, il faut que tu aies un chat noir, afin d'attirer l'attention des lecteurs qui veulent connaître la vie privée de leur écrivain préféré. Ensuite vient l'intérieur : nous devons savoir comment, en tant qu'écrivain conscient du siècle, tu analyses la responsabilité de l'artiste, du poète, et leur engagement dans le tiers-monde. Tu es devenu alors une des personnalités pensantes de notre époque, et si tu veux avoir les mêmes dispositions que tes prédécesseurs qui connaissaient par cœur les proverbes arabes, plusieurs versets du Coran ou des hadiths, ainsi que des concepts juridiques ou théologiques, et les utilisaient à bon ou mauvais escient, sur les tribunes, selon l'occasion, alors apprends, toi aussi, quelques noms de personnalités connues, retiens les titres de certains ouvrages, comme *La Peste*, *Le rouge et le noir*, *Les prisonniers d'Altona*, *Mère Courage*, etc. Tu dois garder à l'esprit quelques concepts communs aux artistes, dans leur langue originale. Il n'est sûrement pas demandé d'en retenir la totalité, car ce qui est difficile n'est pas nécessaire, si tu pouvais aussi retenir quelques expressions, ou des phrases courtes tirées de ces livres ou de ces écrivains, afin de les utiliser dans tes exposés ce sera « lumière sur lumière », la cerise sur le gâteau !

Trois bases

C'est ce qui se passe à notre époque et c'est la vie de tous ceux qui sont considérés comme étant les sources alimentant notre société en nourriture morale, et auprès desquels notre peuple puise sa foi et son savoir. Comme nous le constatons, ils se ressemblent tous : le salafiste et le moderne, le religieux et le

laïc, celui de gauche ou de droite, celui qui a l'esprit éclairé ou celui qui a l'esprit figé. Où que nous vivions, ils sont tous de la même sorte, ils ont été formés de la même manière, et leur domaine d'utilisation est le même.

Première base : tous ceux qui appartiennent au monde du savoir, de la littérature, de l'art ou de la plume et qui exercent une activité dans ce domaine, sont obligés de s'abriter sous une ombrelle quelconque, et de s'appuyer sur une base donnée sinon ils restent seuls, étrangers dans ce désert brûlant, affaiblis, errants, et sont finalement entraînés vers la mort. C'est la « loi des premiers » dans notre histoire et la démarche ancienne de notre culture, de notre littérature et de notre art. Les sultans qui, comme le dit Al-Bayhaqî, ont encouragé les poètes, les grands et les chefs de famille, attiraient à eux un obscur artiste pour que leur nom s'élève au plus haut des cieux. La biographie d'Al-Anûrî parle du choix que doivent opérer les gens du savoir et de l'art, entre l'une ou l'autre de ces disciplines.

Si « tu lèves la tête, c'est la sédition », il faut faire comme Al-Firdawsî, « tu es exilé et inquiet », loin des yeux des « espions » et des « gens du pouvoir », mangeant la soupe populaire et la viande de basse qualité, et après trente ans de labeur continu, tu te plains que ta bravoure, ta fierté, ton génie et ton honneur, aient pour récompense des années de disette et la famine : « Mes yeux, mes oreilles sont tenaillés par le malheur, la misère et les années de disette ont ôté la force. » (vers de Firdawsî).

Ainsi tu meurs, et le savant, le grand juriste, le mufti, sheikh Abû al-Qâssim al-Jurjânî émet une fatwa qui dit : « Bien qu'il fût savant et respectueux de la religion, il a abandonné la voie droite et a consacré sa vie à parler des mazdéens et des athées ». Il refuse ensuite d'accomplir la prière du mort sur lui.

Notre histoire politique nous donne la nausée, même au sommet de notre gloire, de notre puissance, de notre progrès et de notre civilisation. La fille de notre grand homme reste sans

ressources dans notre communauté, alors qu'un homme nausé-abond tel que Ayaz, connu pour son lustre et son humanité, sa peau intacte, ses caresses et ses flatteries à s'entendre avec Sa Majesté le Sultan conquérant, le combattant de l'Islam, celui qui a brandi l'étendard du monothéisme, qui possède le courage de Rostam et la sagesse de Socrate. Il devient proche du khân, aimé de l'élite et des gens du commun, loué par les poètes et les écrivains.

La deuxième base : la religion ou plutôt ce qu'on appelle « religion ». Son sommet est le mihrâb et sa base est le marché ; son entourage, c'est la campagne, et son intérieur ce sont l'école, la mosquée, le mihrâb, le minbar (chaire de l'orateur), la tékié, les commémorations religieuses, la langue arabe, la classe bourgeoise classique et la culture héritée, la vision traditionnelle et le modèle fanatique.

La troisième base : l'intelligentsia, c'est-à-dire des groupes de penseurs, et je nomme ainsi ceux qui se sont donnés ces noms de penseurs et d'intelligentsia. Leur sommet n'est pas clair, mais en dessous, c'est l'université ; ses côtés, ce sont les salons des ministères ; à l'intérieur, ce sont les revues, le théâtre, la télévision, les discussions des journaux, les cafés, la bière, les lieux de réunion, les langues étrangères, la nouvelle bourgeoisie élitiste, la culture importée, la vision traditionnelle et le modèle fanatique.

Voici trois routes devant toi, et au début de chacune d'elles, une pierre sur laquelle est inscrit que c'est la route du miel, du repos, du bonheur qui est synonyme de honte mais elle conduit à Médine, à Riyad et à Umrân. Celui qui emprunte la quatrième route, ne revient plus, on n'y entend plus un cri. Si tu lèves la tête, c'est la révolte, mais si tu fais le silence total, tu es au repos et enseveli.

Tout jeune homme qui recherche la célébrité et sa subsistance la fortune, doit commencer par définir « sa base sociale »

(ce mot a ici un sens particulier). Al-Anûrî n'a pas devant lui le choix entre deux routes, s'il ne refuse pas l'une d'elle, alors, qu'il soit enterré dans un bout de terrain considéré comme propriété privée ! La première route, nous en avons parlé. Quant à la seconde, elle consiste à effacer du *Shah-nameh* ces vers inconvenants qui crient le refus et l'innovation, à modifier la partie spécifique concernant l'Iran et les Arabes et le texte de Rostam (qui insulte les Arabes), de sorte qu'il ne blesse pas le sentiment religieux général. Il faut, avant de publier le *Shah-nameh*, qu'il le présente au dignitaire et maître, sheikh Abû al-Qâssim al-Jurjânî (en signe de respect envers lui... et aussi parce qu'il y a intérêt), puis parlons clairement, parce qu'il le faut, son altesse est juriste, il a veillé la nuit pendant soixante ans, il a étudié auprès des maîtres, il a étudié à l'étranger, et il connaît l'Islam mieux que toi, Abû al-Qâssim al-Firdawsî, le paysan du village de Baj, tes informations ne traduisent qu'une connaissance limitée.

Donc, j'apporte le *Shah-nameh* au maître, je délaisse la jeunesse et l'insouciance, afin que le maître le remette à son tour à l'un des personnages respectables du marché, ou des notables du centre religieux, ou aux imams de la communauté, afin qu'ils y jettent un coup d'œil. S'il est bon à être publié, il sera modifié en fonction des goûts du Sultan, sinon il sera jugé un livre de perte et de corruption.

Al-Anûrî trouve une troisième route devant lui, une route respectable, par laquelle il peut parvenir à la renommée et se développer, tenir la tête haute par la liberté et la résistance, se passer des faveurs du monde, d'Adam, de l'humanité, du nationalisme, de la génération actuelle et future, mais aussi de la pensée, du sentiment, des sciences, des arts et de la littérature. Si Al-Anûrî ne veut pas ou d'autres ne veulent pas emprunter une des routes connues pour arriver à la religion et au monde ici-bas, il peut venir à Téhéran et à force d'amabilités trouver

son chemin vers un des cercles intellectuels, adopter l'une des « écoles officielles du vrai » et déterminer son orientation. Il apprendra l'art des silences et des paroles, et ensuite, il mettra du beurre sur son pain et trouvera des clients.

En résumé, le chemin c'est celui des prodiges de Baba Tahir al-Aryan, « tu t'endors Kurde, et tu te réveilles, Arabe ». Ils écouteront toute parole creuse que tu voudras bien prononcer, même si tu connais à peine ce dont tu parles, et même si tu te retrouves à dire des choses contraires aux règles de telle ou telle école, aucune interdiction, personne n'y fera attention. La question n'est pas l'école ou la participation aux idées, mais la règle consiste à participer aux frontières et aux confins. Les sujets scientifiques, intellectuels et idéologiques relèvent de la superstructure, quant à l'infrastructure, ce sont les sentiments, les passions, les traits, les intérêts, les particularités, la réussite syndicale et collective. La règle, c'est qu'ils se comprennent les uns les autres, et s'aiment les uns les autres. Si l'un critique l'autre dans « leur revue », le lendemain, il faut répondre à la critique. Puisqu'ils croient tous que les artistes à notre époque sont l'élite du tiers-monde, il faut qu'ils soient engagés. Chacun d'eux s'engage donc à ne pas être engagé dans quelque chose qui correspondait à la rupture de sa promesse et de son pacte envers le groupe. Que fait Al-Anûrî donc ? Il a fait ce qu'il a fait, et les gens du genre d'Al-Anûrî ne se posent pas la question de savoir ce qu'ils doivent faire. Il faut donc se demander que doit faire Al-Firdawsî, que doit faire Nasir Khusraw ? Jusqu'à présent, je n'ai pas trouvé la réponse pour ces deux individus...

Si quelqu'un voulait emprunter un chemin que peu de gens empruntent, que doit-il faire ? Si son travail ne nuit pas au gagne-pain de quelqu'un comme Sabak Chanasi, il sera englouti dans le « complot du silence », comme s'il n'existait pas. Mais s'il a affaire aux dirigeants de l'époque ou à leurs fils, les flèches s'abattront sur lui à partir des trois bases. Il sera rejeté de tous

côtés et soumis à trois accusations contradictoires. S'il a une personnalité claire, s'il est d'une bonne nature, s'il n'a pas une nature le portant vers ce qui est faux, s'il n'est pas attiré vers la célébrité et la renommée, s'il a passé une vie dans la lutte et la patience à s'opposer à la puissance et à l'injustice, de sorte que son corps se soucie peu des accusations, s'il ignore les nombreux intérêts au profit de la vérité de sorte que la gifle de l'accusation d'athéisme ne le met pas à genoux, si sa matière scientifique, culturelle ou intellectuelle lui a permis de relever la tête, de sorte qu'il ne cède pas face aux coups de pied de critiques spécialisées, ou des pseudo-gardiens des sciences anciennes et nouvelles, alors, le seul et unique traitement à lui infliger, c'est de le faire passer pour une canaille.

Que peut-on donc faire de sayyid Jamâl ad-Dîn ? Il ne tient ni un bureau ni un mihrâb, et n'a besoin ni d'un nom ni de pain. Il n'est pas possible d'accuser l'homme qui a consacré sa vie à la foi et qui n'a pas abandonné, un seul instant, la lutte contre le colonialisme et le despotisme, celui dont Muhammad Abdouh avoue avoir été l'élève, celui qu'Ernest Renan loue. Aucun de ces notables des centres religieux ou ces diplômés de retour d'Europe, ne peut l'écarter du terrain en disant : « Non, il ne possède rien ». Il s'agit d'un nouveau modèle politique, talentueux et son attirance est due à sa manière de parler à la jeunesse de ce qui l'intéresse. Il pose de nouvelles questions, et les anciennes sont traitées dans un nouveau style. A part cela, il n'a aucune profondeur, ni matière scientifique notable, il n'a pas fait partie d'un centre religieux, il ne connaît pas parfaitement l'esprit scientifique du siècle, ni les événements intellectuels contemporains. Donc, que faire de lui ? Etrange ! Il est devenu une source de tracas ! Le seul moyen consiste à le traîner dans la boue, lui le sayyid pauvre et exilé, qui n'a ni tribune, ni mihrâb, ni groupe, ni poste, ni café, ni revue, ni journal, rien. Ceux qui prétendent la réforme, ceux-là et les autres qui lui

portent rancune, personnellement, parce que l'émergence de sa personnalité a nui à leur complexe d'infériorité et a suscité leur haine au point d'étouffer, doivent souffler à leurs partisans de se mêler à la foule dans les marchés et dire : « S'il est honnête, pourquoi n'a-t-il pas été tué ? Pourquoi ne lui résistent-ils pas ? Certaines personnes proches de lui, dans le passé, disent qu'il n'est pas circoncis, et si cela est un mensonge, pourquoi ne le dément-il pas officiellement ? Pourquoi ne répond-il pas à ceux qui l'accusent ? »

En ce siècle, entre les années 1290 et 1297 de l'hégire, il n'y avait ni films iraniens ni télévision, ni revues « Etlaat Banwan » ou « Rochnefker » pour que le sayyid, d'une manière ou d'une autre, puisse répondre à ses ennemis de façon claire et nette. Mais quelle est finalement la relation entre la circoncision et les opinions politiques, ou la lutte sociale, ou les questions idéologiques révolutionnaires et hostiles au colonialisme ? Pour le commun des gens, instruits ou non, seul celui qui est circoncis peut lutter contre le colonialisme.

Suite à ce que nous avons avancé, tout penseur, écrivain ou artiste sérieux et éminent n'a qu'à choisir : ou adhérer à l'un de ces trois pôles puissants et compter sur lui, et son sort sera la réussite, ou adhérer aux gens, et compter sur lui-même, et son sort sera de subir des échecs répétés, la privation et la mort par étouffement à cause du complot du silence, ou d'être foulé aux pieds ou traîné dans la boue.

Il faudrait au départ que les gens réalisent la valeur de la pensée, la profondeur de l'art et la créativité du génie, et qu'ils déterminent sa valeur de la manière suivante : les gens sont soit des moutons, soit des religieux, soit des modernes. La première catégorie est le jouet des situations et des événements, les deux dernières ont chacune d'elle à voir avec la tradition, les imams de groupe, les muftis officiels et les dirigeants intéressés, qui émettent à l'intention de leurs partisans les principes des

doctrines et les avis juridiques (fatwas). C'est pourquoi « ce coq qui annonce le lever du jour avant l'heure » sera la cible des flèches venant de droite et de gauche, il mérite la fatwa l'accusant d'athéisme et correspond au verset coranique : « Il a perdu ce monde ici-bas et l'autre, il est alors le perdant évident » ; le système présent est comparable à système tribal arabe : quiconque souhaite vivre à La Mecque doit être membre de l'une des grandes familles de Qoreich. S'il vient du désert, d'une tribu ou de lointaines contrées, il doit nécessairement être l'allié de ces groupes nobles, ou serviteur de l'un des sheikhs, ou officiellement un esclave, sa situation étant claire pour lui et pour les gens. Mais si quelqu'un vient dire : « Je suis un être libre, je veux vivre près de la maison d'Abraham, le destructeur des idoles, je refuse de me mettre sous la protection des nantis Abû Sufyân, Abû Jahl et Ummaya b. Khalaf,¹⁷ je veux être moi-même, ni imitateur ni prisonnier attaché, ni attiré. » On lui répondra : « Tu ne le pourras pas, ici c'est La Mecque de Quraysh, elle est toute entière devenue le temple des idoles, chaque famille possède sa propre dignité, qui représente sa place sociale, mais toi, tu es sans idoles, et si tu ne te rattaches pas à l'une de ces règles dans la société, tu ne pourras tenir sur tes jambes. »

Tout ceci est vrai. L'artiste ou l'écrivain qui veut être l'allié d'une de ces trois catégories dans la tribu des Quraysh, aura conçu la société de la même manière que l'a conçue Al-Anûrî, al-Farkhî et Abû 'Alî . Mais ceux-là ignoraient une classe invisible, mais présente et enracinée, fidèle et capable, ou alors ils n'étaient pas prêts ou n'étaient pas capables de faire partie de cette classe, de s'y installer et de nouer des relations avec elle. Quelle est cette catégorie ? C'est celle du peuple.

Les pseudo-penseurs qui évoquent chez nous à tout instant « les gens », « les masses », souffrent de cette illusion psychologique traditionnelle, car en réalité, ils se désintéressent entièrement de ce que représentent ces termes, dans les quartiers, les

marchés, les lieux de travail, les fermes, les villes et les villages, et si l'un d'eux rencontre ceux qui font partie de ces masses, il se renfrogne, et se met à se moquer d'eux avec toutes sortes de grimaces, de dégoût et de clin d'œil, s'en éloignant assez rapidement.

Lorsque je dis « peuple », je ne suis pas obligé de découvrir sa vérité concrète et réaliste en passant par la littérature socialiste, les concepts démocratiques, la grande révolution française et les idéologies populaires. Le « peuple » est une inconnue scientifique ou une des lois de la sociologie, et la science du peuple n'est pas une science acquise, mais une science de l'existence, elle est science en soi. Chaque groupe possède une conscience collective, une âme collective et la perception du « nous ». Ce « nous », présent dans mon « moi » particulier, est, pour moi le peuple. Certains pensent que la littérature engagée concerne les livres au service du peuple, il faut qu'elle soit politique, elle doit nécessairement être dirigée contre la situation de classe, et prôner la lutte contre le capitalisme et l'exploitation ; elle parle uniquement des événements du quotidien, des conflits réels dans la classe dominée. Il en est ainsi, car la littérature engagée signifie la décision prise momentanément par l'écrivain ou les artistes – vivant dans le luxe et ayant leurs besoins assouvis – et les fils des maîtres, d'aider le peuple à se débarrasser de l'esclavage social. Bravo ! Une décision importante et utile, elle n'est pas inspirée par une nécessité vitale ou un besoin individuel ou collectif, ceux qui l'ont prise ne souffrent pas de cette situation, mais jouissent du repos. La décision est donc prise sur la base d'un engagement moral, c'est une bonne action venant d'une âme qui se fait reproche à elle-même.

Si j'aperçois un puits et un aveugle, je suis fautif si je reste silencieux, mais je ne suis pas ce penseur bourgeois ou aristocratique de la classe dominante, jetant un regard par la fenêtre de mon château vers ce peuple malheureux, qui rampe sur la

terre comme une colonne de fourmis, et vit dans ces trous noirs appelés taudis, huttes, maisons d'argile, le visage pâle. Ensuite mon cœur s'attendrit, je réfléchis et je dis : « Ceux-là sont également des êtres humains ». Merci ! Dans cette situation où mes frères souffrent de fatigue, de faim, de servitude de façon directe, il ne convient pas que je m'étende sur des coussins de plumes et des canapés, à proximité d'un plateau de boissons européennes, dans un monde d'ivresse et de fatigue dues aux soirées incessantes et à la lassitude suscitée par tant de raffinement, de rassasiement, de remplissage, avant de réfléchir à l'angoisse philosophique, le néant et l'irrationnel. Je me demande alors si l'existence précède l'essence ou est-ce le contraire ? L'homme bénéficie-t-il du libre-arbitre ?

Je ne suis pas à la fenêtre du troisième étage ni sur le toit de ce palais, je fais partie de ce peuple, qui est en mouvement dans la rue, qui vit avec ses peines, ses soucis, ses formes de passion, ses douleurs et ses doctrines particulières. Je ne me sens pas obligé de promettre aux gens que je leur consacrerai mon art et mes sentiments, car cela n'a aucun sens pour moi puisque je suis le peuple en soi, et j'adopte un style réaliste dans mon œuvre artistique. Lorsque je cherche en moi-même, que je sonde mes sentiments, mes espoirs, mes besoins individuels, je suis également réaliste car chez celui qui est lui-même issu du peuple, toutes les manifestations de son âme, tous les mouvements de sa pensée prennent les couleurs du peuple, même sa passion, sa religion, sa vision philosophique de l'univers et sa vie privée. Les chants de la campagne, quant à leur contenu, ne sont pas de la littérature engagée. Mais qui ne comprend pas, dès la première strophe, que le campagnard aime, se plaint ou chante ? Toutes les dimensions de sa vie se manifestent dans ces vagues de l'âme individuelle et des aspirations personnelles.

Lorsque je dis « peuple », je ne suis pas ce bourgeois instruit qui parle sous l'effet du romantisme socialiste issu d'une classe

utopique ou mythique, je parle de mon groupe, un groupe réel qui a une existence extérieure tout comme mon existence et même plus intense et plus puissante qu'elle. Le degré de son existence n'est pas seulement plus noble et plus puissant que ma propre existence, mais je puise moi-même, en permanence, le devenir de mon existence individuelle, de ce groupe, le groupe du peuple ; en langage coranique, nous dirions « le groupe de gens » face aux autres groupes, les groupes des nantis, les groupes de Pharaon, Qârûn, Bal'âm b. Ba'ûrâ'.

Quoi qu'il en soit, le peuple est, pour le politique, différent du peuple pour l'artiste ou l'écrivain, et bien que je partage l'avis selon lequel l'artiste doit être rattaché à un de ces trois appareils et s'allier à l'une des tribus nobles, sinon c'est la mort qui l'attend ou l'impuissance et l'éloignement des gens, je considère que le fait de parler du peuple dans un langage politique et démocratique est une illusion sentimentale et imaginaire. C'est le peuple, à mon avis, qui peut apporter son appui à l'artiste ou à l'écrivain libre révolté, à ce groupe d'individus faisant partie d'une société qui sont parvenus à la prise de conscience et à l'appréciation des choses, et qui n'ont pas été formés par ces moules imposés et courants, qu'ils soient politiques, intellectuels ou religieux.

Concernant l'avenir de cette nation, tout mon espoir repose sur ceux-là, ces êtres libres conscients qui n'ont pas été coulés dans un moule, qui sont assoiffés d'une foi nouvelle et juste. Je crois à ceux-là qui sont impatients de sortir de cette situation, non à ceux qui sont rassasiés par leur religion qui leur accorde paix et certitude, et non à ceux à qui leur athéisme accorde l'arrogance scientifique. Je crois à ceux qui n'ont pas perdu la capacité de choisir, qui est la plus grande richesse en eux, ces penseurs qui n'ont pas été figés dans des moules traditionnels hérités comme la religion, ni fabriqués et utilisés à partir

d'exemples importés, imités et traduits. Ceux-là même seuls ont la hardiesse de distinguer et sont capables d'agir.

Lorsqu'un nouveau discours ou un homme nouveau apparaît dans la société, ces deux modes artificiels ne peuvent les reconnaître ou déterminer leur valeur réelle, négative, positive ou relative. Celui qui est nourri de littérature traditionnelle religieuse, n'a pas besoin de lire ce livre, à moins qu'il ne s'agisse de le réfuter, l'ayant jugé par avance. Quant à l'autre catégorie, elle dénoncera ce livre, selon les critères qu'elle juge immuables et dialectiquement scientifiques à cent pour cent, et ira extraire les racines sociales et historiques de son auteur.

Aucune de ces catégories n'a regardé mon livre *Connaître l'islam*, mais rien qu'en regardant la couverture, elles ont édicté leur fatwa, leur jugement péremptoire : la première a décidé qu'il ne fallait pas abandonner les anciens ouvrages classiques de la religion pour lire cet auteur « européenisé », alors que la seconde l'a jugé inutile, parce qu'il s'agit d'un livre sur la religion, qui est l'opium du peuple, la religion ayant été inventée par les riches pour empêcher la prise de conscience des ouvriers et des paysans, et les aider à supporter leur exploitation et leur domination. Donc ce n'est pas la peine de le lire.

Ce troisième genre, seulement, ce penseur qui n'est ni fermé, ni limité, ni prétentieux au point de se rassasier de quatre concepts et d'articles traduits, qui poursuit sa recherche, qui analyse, qui se déplace, qui prend mon livre comme n'importe quel autre livre, et qui l'ouvre. Il est le seul à le lire, à le juger par lui-même, sans emprunter les jugements tout faits et prêts à l'emploi. Ceux-là sont les gens. Il ne fait aucun doute que les gens sont ceux auxquels s'adresse l'artiste, l'écrivain ou celui qui a quelque chose à dire. Ce sont ceux-là, les gens. Ils sont intelligents, conscients, sincères et fidèles. Ils possèdent un flair aigu, et distinguent l'odeur de l'être humain parmi les

nombreux autres relents. C'est ce que j'appelle l'« illumination sociale » : ils trouvent ceux qui se tiennent à leurs côtés.

C'est ainsi qu'a toujours été notre nation. Regardez l'histoire, imaginez l'époque et le temps, depuis plus de mille ans, il y avait une nation pahlavi, étrangère aux Arabes et à tout ce qui se passe dans les pays arabes. Elle avait une religion, une littérature, une âme, une histoire, une culture. Puis, tout à coup, arrive l'armée de Khâlid b. al-Walîd, al-Mathnî, Mas'ûd et Yazîd b. al-Mulhib, appelant à l'Islam, Dieu, le Coran, Muhammad, Abû Bakr, 'Umar et 'Uthmân. 'Umar envoie une armée pour la conquête, puis 'Uthmân fait de même. Ensuite le califat officiel tombe entre les mains des Omeyyades, pour plus de cent ans, puis entre les mains des Abbassides, pour six cents ans. Les tribunes, les mihrâbs, les mosquées, les dirigeants, les gouverneurs, les juristes, les écrivains et les savants disaient tous la même chose. Dès le début, ils faisaient la même propagande. Mais ce peuple, avec la même intelligence, la même vision de ce qui est caché, avec la même illumination, a compris qu'au-delà de l'apparence, il y a une image à l'intérieur. Il a compris ce qui se passait derrière les rideaux, il a entendu les voix qui se sont vite tues dans les pays arabes et dans les prisons des califes.

Comment j'ai compris l'appel du retour à soi

Il y a un an, j'ai publié *D'où partir ?*, posant la question du retour à soi, suscitant un grand vacarme chez les penseurs contemporains contre moi, à tel point que je fus sur le point d'être traduit en justice. On m'accusait d'être un « réactionnaire adorateur des traditions » et un « élément refusant l'avenir et hostile au progrès », « regrettant le passé ». Ceux qui m'accusaient de ces crimes n'entraient cependant pas dans le vif du sujet, se contentant de présenter mon livre comme une pièce à conviction.

Dans notre société, les idées ont un sort à la fois triste et amusant. Au départ, lorsqu'une nouvelle idée est avancée, la coalition s'organise contre elle avec force et rapidité, et personne ne se prive d'y répondre et de la critiquer. C'est le meilleur moyen pour se manifester et exprimer son complexe, et la meilleure occasion pour quelqu'un de dire : « Je suis un homme ». Lorsque cette nouvelle idée n'a aucune racine, ou que son auteur n'est pas complètement sûr de lui, son sort est vite connu, lui et ses paroles vont au loin, maudits et chassés, ils sont vite oubliés. Mais s'il persiste et si ses paroles sont une base solide surtout, s'il trouve un appui quelque part, et parvient à transmettre des paroles exprimées par un Noir, un Blanc, un Jaune ou un étranger pour donner corps à son idée, celle-ci se fixe, prend forme trouve un espace, et est accueillie avec succès. Cela ne constitue cependant, en fin de compte, que le début de la calamité, car elle passe vite au stade de la « mode », du dernier cri, et son auteur devient mauvais, commun, journaliste, et n'a plus qu'à se retirer.

Ce « retour à soi » réactionnaire et religieux, adorateur de l'ancien décadent, est devenu le dernier cri. Deux ou trois articles du livre noir sont traduits, les idées suivent le même sort que celui de la mode.

Lorsque nos penseurs, qui suivent la mode, ont compris que Neyrere et Aimé Césaire croient à la nécessité d'opérer un retour sur soi, personne n'a plus aucun doute sur la question. C'est la mode de l'automne 1967, à tel point que les jeunes chevelus dont la vision de l'univers se limitait à quelques disques de jazz et à l'attente aux portes des lycées des filles, commencent à en parler comme s'ils parlaient de la dernière découverte de la mode des idées, dans les rues qu'ils arpentent et les cafés qu'ils fréquentent. Dans les colonnes des journaux, on ne lit plus que ces mots : « Nous devons nous connaître nous-mêmes, car le mal de l'occidentalisation signifie

l'imitation des Européens. Il faut s'appuyer sur notre propre culture, notre civilisation, notre authenticité, il faut revivifier les traditions, etc. » Puis les intellectuels et les gens de plume entrent dans l'arène, et écrivent sur la nécessité du retour à soi, qui contient notre âme véritable et notre culture desquelles nous nous sommes éloignés, et qui nous sont devenues étrangères. Pour cela, que faire, et quel est notre point de départ ?

La phase la plus sensible pour prendre la décision, le tournant dans l'histoire et la détermination de l'avenir, consistent à rassembler les danses populaires, à rechercher les proverbes populaires, les contes et les chants, en vue de les étudier et les publier. Rassemblons toutes nos coutumes et nos traditions locales concernant le mariage, l'enterrement, les fêtes, les jeux, les nourritures, les vêtements et les décors ! Reprenons à nouveau la pièce de théâtre d'al-Hurr, avec une nouvelle technique, tout en conservant son texte dramatique, et représentons-la lors du festival des arts à Shiraz.

S'il s'agit là du retour à soi et de la revivification de la culture locale, de prendre appui sur l'authenticité historique et morale de notre société, il conviendrait de reprendre le slogan du regretté et savant Taqi Zade : « La seule solution consiste à devenir européens, de la tête au pied ». Il faut, en s'appuyant sur cette fatwa du mufti de la modernité et sur les penseurs modernes dans notre société, jeter la bombe de la capitalisation devant l'Européen et la faire exploser. Ce mot d'ordre affirmant que « nous ne devons pas accepter tout ce que font ou disent les Européens, et qu'il nous faut réfléchir par nous-mêmes et avoir notre indépendance pour leur faire face » est devenu un argument respecté pour justifier l'analphabétisme, le manque de sensibilité, la fabrication des fables par ceux qui ne distinguent pas le « si » du « comment ». Ils annoncent l'indépendance de la pensée et le refus de l'imitation de la vie européenne, ou de la culture européenne, pour se permettre d'agir à leur guise, et au

lieu d'étudier, de rechercher dans les écoles scientifiques et les théories, les bases des sciences humaines, et notamment la sociologie et la psychologie, ils se contentent d'aller voir un film iranien.

Ils justifient leur désintéressement à l'égard de ce qui se passe à leur époque par leur éloignement des idées et des opinions européennes. Ils s'arment du « fléau de l'occidentalisation » pour dire : « Nous ne devons pas répéter ce que disent les Européens. »

Ayant appris que plusieurs pages écrites par l'auteur de ce livre traitent de cette question, en indiquant qu'il ne faut pas être influencés par les penseurs occidentaux, et accepter tout ce qu'ils disent à propos des questions sociales, économiques, culturelles et artistiques, un des penseurs qui suivent la mode se lève et proclame que les critiques adressées à l'automatisme, à la bureaucratie, la technocratie, le capitalisme, la nouvelle servitude de la classe des travailleurs n'est qu'une ruse politique colonialiste, qui vise à détourner nos pays arriérés du progrès, de la technique, de la machine. Il s'adresse à moi, me disant : « Monsieur, il est nécessaire que la machine soit présente à Zاهدان, Sijistan et au Balouchistan, et l'exploitation des capitaux en Iran est une chose vitale car le capitalisme est un système supérieur ».

Toutes ces gens qui recommandent de ne pas accepter les paroles des Européens avancent des arguments fallacieux pour masquer leur ignorance des questions sensibles et profondes proposées aujourd'hui dans le monde, leur ignorance de la différence entre l'outil et la mécanisation, leur incompréhension de ce point clair et évident dont je parle, et qui est celui de la nouvelle civilisation, de ses problèmes et déviations. Ils ignorent que les groupements de gauche, les penseurs hostiles à l'impérialisme et à l'exploitation, les militants libres, les partisans des peuples dans le monde, sont ceux qui résistent à la

mécanisation, à la bureaucratie, à la technocratie qui sont les nouvelles faces de l'exploitation et du colonialisme. Ils ignorent que le scientisme qui consiste à adorer la science pour la science, n'est pas la science, tout comme le penseur hostile au nationalisme n'est pas l'ennemi des nations.

Parce qu'ils sont entièrement étrangers à ces questions, ces gens ne comprennent pas leurs significations scientifiques, ni leurs racines sociales, et se contentent d'emprunter le chemin le plus facile, celui de dire : « Ce sont les paroles des Européens », au lieu de dire « je ne sais pas ! » Il ne faut pas accepter ce que disent les Européens, et croire que l'Europe est une école idéologique contre laquelle nous devons nous coaliser.

Ce genre de contradiction et d'éparpillement de la pensée, de la vision et de la personnalité provient du fait que les questions philosophiques, scientifiques, sociales et artistiques se diffusent parmi nos intellectuels de la même manière que se diffusent les styles de vêtements, de décors et des manières de faire, comme la mode. Lorsqu'une nouvelle idée est proposée à l'étranger et qu'elle pénètre en Iran, elle devient une mode, tout le monde en parle, mais peu de temps après, sa mode passe, et elle laisse la place à une mode nouvelle.

Ceux-là ne savent pas que les questions telles que la tendance de gauche, le socialisme, le libéralisme, l'athéisme, le racisme, le réalisme, et dernièrement, la croyance dans l'authenticité de la culture, la résistance au fléau de l'occidentalisation, le retour à l'histoire et à la culture nationale, la libération de l'imitation aveugle, qui suscite d'ailleurs le dégoût des Européens, ne sont pas des questions simples. Le fait de se coiffer, de relever le bas de son pantalon, de choisir le modèle de la voiture, du mobilier ou du décor dans la maison, des lunettes d'Audrey Hepburn, sont des questions qu'on peut modifier en traduisant le Burda ou en discutant, pendant une demi-heure, avec le conseiller de beauté d'un institut quelconque. Que dis-je, ce ne sont même

pas des questions faisant partie de la physique, de la chimie, des sciences naturelles ou de la technique mathématique, car à côté de leur aspect intellectuel et scientifique, elles comportent des aspects humains et moraux, qui ne sont pas liés seulement à l'enseignement, mais aux particularités spirituelles, au genre de vision, à la conscience et à la personnalité de l'individu. Pour corriger mon ignorance et mon opinion à propos d'une maladie, pour transformer l'ignorance en savoir, il me suffit de connaître la présence du microbe et ses actions, mais pour que l'individu se transforme en socialiste, la connaissance de la théorie du passage de la propriété des moyens de production de l'individu à la société n'est qu'une partie de la question, ou un de ses aspects. En effet, le socialiste regarde, en tant que socialiste, la société, les gens les classes, les groupes et toutes les valeurs. Il a une vision universelle différente, et sa conduite sociale est distincte. Il analyse toutes les questions humaines, sociales, historiques, philosophiques, scientifiques et littéraires à partir de sa propre vision. Non seulement sa raison est socialiste, mais son cœur l'est également. Il lui est impossible d'aimer le bourgeois. Il peut être matérialiste, mais son matérialisme diffère de celui qui adore la vie ou adore l'argent. Le socialiste matérialiste fait de la morale une véritable religion, il considère cependant que l'économie est l'élément principal, et que la vie matérielle du monde d'ici-bas est la véritable vie sur laquelle il faut se fonder. Mais sur le plan pratique et moral, il considère, en revanche, son état économique et sa vie de la même façon que les considère un ascète adorateur de Dieu. Il sacrifie son âme et sa fortune en toute simplicité, au service de quoi ? Pour la rétribution divine et le Paradis ? Non, pour son idéal, car il est idéaliste, il croit à ses principes moraux, et au peu de valeur des produits matériels. Le socialiste peut être religieux, mais le dieu qu'il adore, la religion qu'il loue, et le prophète qu'il suit ne ressemblent en rien à ce que croient les autres. Bilâl, Abd ar-

Rahmân b. Awf, Abû Dharr al-Ghifârî et 'Uthmân ibn 'Affân appartiennent à la même époque et suivent la même religion, mais la conception de Dieu, de l'Unicité, du message de Muhammad dans les âmes de Bilâl et d'Abû Dharr n'est pas la même que chez 'Uthmân et Abd ar-Rahmân, la distance qui existe entre les deux conceptions de Dieu et ces deux sortes d'islam est plus longue que celle qui existe entre Dieu et Yahvé, ou entre l'islam et le judaïsme.

La science et l'action

En 1961, l'armée secrète en France, opposée à l'indépendance de l'Algérie, a été constituée par des généraux chassés d'Indochine et d'Afrique, et à l'époque, il ne restait de l'empire français que l'Algérie. Cette armée était hostile à la politique de droite du général de Gaulle, et a essayé de l'assassiner. Les membres de cette armée posaient des bombes dans les lieux de rassemblement des musulmans et dans les hôpitaux en France, où étaient soignés depuis des années des Arabes âgés. Ils tiraient dessus à la mitrailleuse, et c'était un véritable massacre. Ils menaçaient également les penseurs et les personnalités libérales françaises. Ils ont fait deux ou trois fois exploser des bombes dans l'appartement de Sartre ; ils ont menacé Georges Gurvitch, professeur à la Sorbonne. Ce dernier avait été le compagnon de Lénine et de Trotsky, en 1917 puis était parti en exil, poursuivi par les fascistes ; un vieil homme qui n'avait que la parole pour armes. Ses étudiants et les autres professeurs de la Sorbonne se mirent en grève par solidarité avec lui. Soudain, nous apprenons que le seul professeur qui ne s'est pas joint au mouvement et qui a poursuivi ses cours était Raymond Aron, professeur qui connaît le marxisme mieux que quiconque. Se pose alors la question de savoir quelle est l'influence exercée par la lecture de quelques articles, notamment lorsqu'ils sont traduits par des personnes qui choisissent la facilité ?

C'est là que nous posons la question déjà posée dans notre culture islamique, celle de la relation entre le savoir et l'action. Nos grands savants avaient prêté attention au fait que l'élève devait, avant d'aborder la philosophie et la pensée rationnelle libre, respecter certaines règles de piété et de morale. Afin d'éviter qu'il devienne un bavard superficiel pour qui la religion n'est qu'artifice, au lieu d'être son fondement, il doit être profondément conscient que le savoir n'est pas la foi, il doit faire la distinction entre le croyant, le libertin, l'hypocrite, le savant, le sage et le savant, celui qui agit différemment de son savoir, et avoir une foi définie par « la croyance par le cœur, l'affirmation par la langue et l'action des membres du corps ».

Il est donc impossible de devenir socialiste en lisant des livres traduits, car l'homme doit se changer lui-même, il doit se former lui-même, et à côté du savoir, développer sa conscience et son esprit propres. Il est donc évident que la lutte contre le « fléau de l'occidentalisation » et la suppression de l'imitation et de l'exploitation pour faire face à la culture de l'Occident, ses idées, ses plans, ses écoles de pensée et de sociologie, et ses modes de civilisation, constituent de multiples étapes qu'il faut franchir en empruntant des chemins difficiles.

Le penseur qui peut véritablement dénoncer l'imitation de l'Europe, effacer en lui-même le mal de l'occidentalisation, et acquérir le droit de parler de sa culture et de son histoire, est celui qui a franchi deux étapes complètes : connaître parfaitement et profondément la culture et la civilisation européennes, et ensuite, connaître de manière correcte et profonde sa propre histoire, la sociologie qui la concerne, sa culture et sa religion.

Pour lutter contre l'occidentalisation, nous devons connaître l'Occident. Ces hommes, femmes ou enfants qui ont atteint le stade de l'ավիստում ont des comportements écoeurants et puérils qui font penser à l'imitation du singe, ou au pantin vide de tout contenu culturel ou moral, et ne connaissant que le seul

art de la consommation. Nous les désignons par le terme « francisés », soit ceux qui imitent les Français ou les Européens. Ils se voient même ainsi des victimes du nouveau ou de l'ancien colonialisme, car le colonialisme, non seulement nous renvoie une image faussée de nous-mêmes, mais sa civilisation et sa culture nous viennent aussi faussées, creuses et mensongères.

Heidegger dit : « Tout ce que nous connaissons est une partie de notre existence ». Ainsi, pour échapper au mal de l'occidentalisation et du modernisme il faut connaître véritablement les traits et l'âme de l'Occident, car le remède contre la piqûre du scorpion est tiré du scorpion lui-même.

C'est un fait réel, profond et vérifié : pourquoi les gens instruits, les penseurs, les penseurs indiens, algériens, vietnamiens, indonésiens et africains préservent-ils leur personnalité en faisant face à l'Européen ? Plus ils fréquentent l'Anglais, le Français, le Belge ou le Hollandais, mieux ils parlent et pensent par le langage européen. De là, la crainte illusoire et le complexe d'infériorité, qui sont issus d'une connaissance incomplète, lointaine et illusoire, ne les incitent pas à l'imitation exagérée, mais ils savent plutôt que la vision d'un imitateur et d'un assimilé suscite le dégoût chez les Européens.

Les années décisives

A l'étape de l'évolution historique où nous sommes à présent, nous sommes parvenus à une conscience sociale propre, que nous appelons, d'après Spengler, « les années décisives », soit l'étape dans laquelle une seule question revient, à l'intérieur comme à l'extérieur, et que tout penseur se pose à lui-même et pose aux autres : que devons-nous faire ? Je ne souhaite répondre, comme le font certains, en trompant les autres, et en faisant comme s'il s'agissait de répondre à une question d'examen. Le penseur n'a nullement le droit d'utiliser le langage des politiciens, car le politicien, à cause de son expérience, parle avec

fougue et assurance, pour attirer les foules vers lui. Mais le penseur véritable ne pense ni à attirer, ni à augmenter sa popularité ni à convenir à l'époque. Avant de réfléchir sur le moyen de dominer les opinions et les idées, il pense à les corriger, quitte à y sacrifier sa position sociale, et c'est le stade le plus élevé du sacrifice pour un penseur sincère.

La transformation des gens du commun en assimilés, de sorte qu'ils deviennent des consommateurs des produits européens, est une catastrophe sociale. Une autre grande catastrophe sociale est la transformation des personnes instruites ou diplômées ou les semi-intellectuels en assimilés si bien qu'ils deviennent des traducteurs, ceux qui ouvrent la voie et ceux qui négocient l'entrée des appareils industriels et administratifs du colonialisme ancien et nouveau dans un pays donné. Mais le résultat de ce que nous avons avancé, c'est que la transformation de ces penseurs – ceux qui sont les sauveurs, les prophètes et les messagers de leur nation et qui sont considérés comme les yeux et les flambeaux de leur société, la puissance de la conscience et de la réflexion, et qui définissent l'orientation – est une catastrophe qui pose la question de la mort et de la vie de la nation, son existence ou son extinction, avec toutes ses richesses matérielles et spirituelles.

Comme je l'ai dit, le message des penseurs n'est pas d'assurer la direction, de gouverner, de diriger le politique, l'exécutif ou la révolution du peuple. C'est quelque chose qui dépend des gens eux-mêmes. S'ils n'entrent pas dans l'arène, personne ne pourra agir à leur place. Les plus grands penseurs ont fait la démonstration, au moment de la révolution, qu'ils n'étaient pas de bons dirigeants. L'action du penseur consiste à réveiller la conscience de la société, donner au commun des gens la conscience de soi, présenter une explication et une analyse idéologiques et pratiques des conditions sociales existantes, montrer l'exemple et le chemin, transmettre les faits correspondants et

contradictoires dans la vie morale, culturelle et sociale pour éveiller la conscience des gens, extraire les sources enfouies et la matière première pour alimenter les énergies mentales et intellectuelles dans l'histoire et la culture de la nation. Bref, donner aux masses un enseignement politique et idéologique. Ceux qui répondent, étonnés, avec doute : « C'est tout ? » ne savent pas ce que cela signifie. Oui, c'est tout, et c'est suffisant. Ceux qui proposent toutes les voies, l'une après l'autre, les analysent et discutent en détail de tout, qui se prennent par la main et marchent pas à pas, se fatiguent eux-mêmes et fatiguent les autres. L'enseignant qui répète tout ce qu'il voit, les arbres, les montagnes, les mers, les déserts, les vallées, les puits, les pentes, les nuages des cieux, les soleils, les lunes, les étoiles... avant de les définir, mène une tâche stérile, car il faut qu'il procure seulement des yeux, qu'il apprenne aux élèves à voir et à marcher, mais marcher n'est pas son travail, c'est à eux de le faire et de voir ce qui doit être vu.

Rousseau a dit : « Indique la route aux gens mais ne leur fais pas de plans, apprends-leur comment comprendre, et eux seuls pourront trouver la route et planifier leurs travaux ». C'est ce qu'ont fait Tolstoï en Russie avant la révolution d'octobre, Montesquieu, Voltaire, Rousseau et Diderot en France avant la Révolution française, sayyid Jamâl ad-Dîn, Muhammad Abduh, Al-Kawâkibî, Na'inî et Hassan al-Bannâ dans les mouvements de la nahda, contre le colonialisme et le despotisme dans les Etats musulmans.

Que signifie rendre l'intellectuel assimilé ? Pour analyser en profondeur cette déviation, il faut analyser, du point de vue de l'histoire et de la sociologie, comment s'est constitué ce groupe, connaître les éléments de sa constitution, et les conditions politiques et culturelles dans lesquelles il s'est développé.

Bases concrètes et logiques des particularités du penseur européen

A la fin du Moyen Age, une révolution intellectuelle et scientifique contre l'Eglise a eu lieu, menée par une bourgeoisie de plus en plus mûre, dont le champ de vision de l'univers s'était considérablement élargi, et qui ne pensait plus à la mort mais plutôt à la vie. Cette révolution a eu pour base l'effondrement du féodalisme, la naissance du protestantisme à l'intérieur même de l'Eglise catholique, le retour à l'universalisme, à la pensée rationnelle, logique et libre de la Grèce antique. Des personnalités brillantes s'engagent dans un mouvement scientifique, littéraire et artistique indépendant de l'Eglise, et s'opposent au groupe des savants officiels. Du point de vue historique, nous pouvons dire que le XVII^e siècle constitue l'achèvement de l'esprit dominant du Moyen Age pour laisser la place à l'esprit scientifique non religieux. Ce groupe de penseurs a ses racines culturelles dans la bourgeoisie. Après la destruction des châteaux-forts clos en Europe, au Moyen Age, les liaisons avec l'Orient, la propagation du commerce international, la découverte et la colonisation de l'Amérique et de l'Australie, l'extension des voyages et des découvertes géographiques, la bourgeoisie a atteint rapidement la maturité, et a mené une lutte intellectuelle, sociale, progressiste et révolutionnaire contre le front constitué par les deux alliés : l'Eglise et la féodalité. La révolution française a été l'une des manifestations les plus puissantes et évidentes de ce mouvement. C'est pourquoi nous pouvons considérer que le mouvement des intellectuels européens dans ces temps modernes est une réaction à ces deux bases puissantes et despotiques qui dominent la société et l'esprit européen, ce qui explique les particularités suivantes.

Il était inévitable et logique qu'on assiste à un mouvement d'orientation hostile à l'Eglise, à une vision non religieuse et à une lutte pour chasser la religion de la vie, de la société et du

savoir. En effet, le Pape se considérait lui-même représentant de Dieu sur terre, le possesseur du Saint-Esprit, et de ce fait, sa domination sur les affaires de la vie individuelle, sociale, politique et mentale de toutes les nations chrétiennes était justifiable. L'Europe considérait que les croisades et les défaites qui en résultèrent étaient le fait de l'Eglise, et que les hommes de religion supprimaient toutes les libertés de pensée et les découvertes scientifiques ; en effet, les tribunaux de l'Inquisition sanguinaire jugeaient les savants les uns à la suite des autres, les penseurs, les gens de religion et les hommes de religion libre-penseurs. Les guerres de religion provoquaient des massacres effrayants en Europe. Les intellectuels éclairés en Occident et les penseurs conscients ont considéré que la pensée, la raison, le savoir devaient s'opposer à l'Eglise. Ensuite, avec la Renaissance, la montée de l'esprit laïc, de la liberté de pensée aux xv^e, xvi^e et xvii^e siècles, l'Occident opère un bond scientifique et intellectuel très important, et la nouvelle civilisation s'épanouit de manière étonnante. Il était donc logique que ces expériences entraînent ces jugements irréfutables :

1 – la relation entre la civilisation et la religion est une relation d'opposition, c'est-à-dire que quand la religion domine, la civilisation se meurt, et quand la religion dévie, la civilisation reprend vie.

2 – l'Eglise du Moyen Age est une couverture morale et culturelle du régime social féodal. Au cours des croisades, le Pape émettait des arrêts, et les féodaux étaient les guerriers, cette relation était directe et claire. Du point de vue de la sociologie, le régime social féodal s'appuie sur la tradition, la fierté de l'appartenance familiale et nationale, sur les relations sociales héritées, la division de la société en serfs et maîtres, la fermeture du marché et de l'économie, la fixité et la rigidité de l'infrastructure sociale, l'obstruction de la vision de l'univers, l'arrêt de la pensée. Le christianisme moyenâgeux était également

responsable de tout cela. C'est pourquoi les penseurs ont considéré que la religion était la conséquence des conditions sociales existant à l'étape historique de la féodalité où l'homme est lié à la terre, et où les féodaux s'appuient sur la religion pour justifier la situation présente et pour convaincre les gens que leur sort dépend du décret divin.

Deux facteurs sont entrés en compte : la prétention du Pape à vouloir se poser en représentant de Dieu sur la terre, l'héritier de saint Paul ; la proclamation de cette philosophie qui dit aux humains : les instincts et les plaisirs de la vie, le monde matériel et la lutte pour acquérir des biens terrestres ne sont pas une fin pour l'homme dont la véritable fin est de renouveler son lien avec Dieu. Par conséquent, les humains sont un troupeau dont le sort doit être fixé par les gens conscients. Cette sorte d'explication et de justification a coûté cher à la vie religieuse et spirituelle en Europe. Le despotisme des hommes de religion est l'un des plus grands scandales et des plus nuisibles dans l'histoire de l'humanité, car alors que le Christ disait : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu », le Pape et les gardiens du Saint Esprit, ainsi que les apôtres de la paix et de l'amour ont instauré un régime politique sur la base de l'ancien Empire romain. Face à ce régime, il était normal que les libres-penseurs proclament le mot d'ordre de la séparation de l'Eglise du politique, pour libérer le savoir et les gens, car cette séparation entraîne la libération des penseurs, des philosophes, des savants, des écrivains, et aussi des masses, de la domination politique et sociale de l'appareil fanatique de l'Eglise qui intervenait dans tous les détails de la vie.

Ce régime qui était théoriquement le même que le régime impérial et despotique de César, qui parlait au nom du Christ, et qui considérait que la force du gouvernement s'exécutait du haut vers le bas, a déterminé l'orientation politique et sociale du mouvement intellectuel et des hommes libres européens, à

savoir la démocratie et le nationalisme. La démocratie était considéré comme étant la source fondamentale du pouvoir gouvernant, et le nationalisme comme étant le pouvoir s'appuyant sur l'indépendance de la nation et la liberté du peuple pour définir son destin, la façon d'organiser sa vie politique, et sa forme sociale, face à l'impérialisme chrétien et aux papes catholiques.

Le nationalisme était un mouvement progressiste de libération contre l'impérialisme. Ses mots d'ordre étaient l'indépendance politique, nationale et la liberté religieuse pour affronter la domination de l'Eglise catholique, la revivification de la langue maternelle dans l'enseignement et l'éducation, la traduction des Evangiles dans la langue nationale pour faire face aux prétentions de l'Eglise qui affirmait que la langue latine est la langue divine, et que les Evangiles sont l'œuvre de Dieu.

L'Eglise ne se contentait pas de guider spirituellement et moralement les gens, mais intervenait dans tous les détails de leur vie privée, même dans les problèmes familiaux et sentimentaux quotidiens. Dans le gouvernement de l'Eglise, tout devait être religieux, et pour qu'un individu puisse jouir de ses droits dans la vie sociale, culturelle et politique, il fallait qu'il soit catholique, qu'il suive l'Eglise officielle, et accepte les ordres et jugements, même non religieux, que l'appareil de l'Eglise émettait.

C'est pourquoi le mouvement de laïcisation du gouvernement, de son régime, de ses institutions administratives et de tous les aspects de la vie sociale signifie la transformation de la vie sociale en une vie humaine, c'est-à-dire que le caractère humain, et non catholique, soit la condition de la vie dans la société.

L'Europe du Moyen Age, qui est le terrain social sur lequel a mûri le mouvement intellectuel, était une société fondée sur deux bases sociales culturelles : la religion et la féodalité. Dans

une telle société la réaction de l'intellectuel a été particulière : l'adoration du nouveau, l'enthousiasme pour tout ce qui est changement et créativité, la méfiance envers tout ce qui rappelle le passé et l'adoration des traditions. Tout ceci indique la condamnation de la religion, gardienne du passé et ennemie de toute créativité et tout mouvement.

Le savoir servait l'Eglise qui prenait soin d'expliquer et de commenter les doctrines figées que les hommes de religion diffusaient. Mais l'intellectuel a débarrassé la science de cette servitude. Le savoir, qui était prisonnier, s'est échappé de la prison de la religion, et a progressé à grands pas, de manière révolutionnaire, après mille ans de ténèbres. Le xvii^e siècle est nommé « le siècle de la raison », celui du xviii^e « le siècle des lumières », le xix^e celui des idéologies, et le xx^e celui de l'analyse. Les dons philosophiques ont éclos, et l'Europe s'est transformée, après la chute de l'Eglise, en une Grèce d'avant la domination de l'Eglise. La science qui était prisonnière de la religion est descendue sur terre, et est retournée vers la nature et la société. Elle s'est mise à rechercher la force de l'énergie, elle a connu le monde ici-bas, a montré la société et la technique, a dominé de façon progressive la nature, la société et l'histoire. Tous les jours, nous assistons à une nouvelle découverte et une nouvelle invention, tout a changé, et l'Europe est devenue une force riche et jouissant de ses biens. La science s'est échappée de la forteresse close des hommes de religion pour se mettre à la portée de tous.

Le scientisme

Cette victoire éclatante et cette capacité extraordinaire, ces découvertes et ces prodiges réels que la science, libérée de la religion, a accomplis, ont entraîné l'apparition du scientisme, ou l'adoration de la science. Ce scientisme est la conséquence de trois facteurs relatifs à la raison, à la nature et à la logique :

1 – L'engagement a laissé un mauvais souvenir. L'engagement au temps où la science était soumise tout au long de mille ans de sa période religieuse. Il y a eu un éloignement et une fuite de l'engagement, qui signifie servitude et imposition de buts non scientifiques à la science, comme si cela voulait dire : personne ne doit me fixer des buts ni m'imposer des principes, ou me définir ma voie. La vérité est ce à quoi je parviens par mes propres moyens, grâce à la raison, la logique, la règle scientifique, l'expérience sensible, la recherche et la comparaison, et non pas ce qui m'est imposé. La science est ce qui dirige tout, elle est la base, la science pour la science, seulement, rien ne mérite la liberté autant que la science, et le besoin de science est vital.

2 – Le champ d'action de la science est la nature, la réalité, le moyen de son action reste l'observation visuelle et la déduction, la recherche, la comparaison et l'expérience. Son but consiste à connaître les phénomènes et les manifestations (et non pas le fond, l'essence, la réalité en elle-même), à découvrir les liens entre eux, puis à les utiliser au service de la vie, du progrès, de la puissance, pour satisfaire les besoins réels de l'humanité (la technique). Ce nouvel esprit de la science a été une réaction juste et vitale pour faire face à la scolastique.

3 – Le troisième facteur est la prétention. Toutes ces victoires rapides et étonnantes qu'a remportées la science, sa domination multidimensionnelle sur la nature, ses recherches dans la vie matérielle, sa connaissance et son utilisation, sa domination sur les forces qui étaient dominantes et oppressives, tout cela l'a rendue prétentieuse. Son indépendance et son autonomie, la validité de sa personnalité et les différents succès qu'elle a remportés, subitement, face à la faiblesse de ses concurrents, à savoir la religion, la philosophie première, la théologie, l'éloquence (même si tout cela a été en vain car elle n'a pas découvert l'inconnu et n'est pas parvenue à ouvrir la voie, non

seulement à la vie matérielle, mais également dans sa manière d'être et son comportement), tout ceci a entraîné un jugement immédiat : la science seule est sacrée, la science est la source de la conscience humaine, la parole de la science est décisive. La vérité concrète, si elle n'est pas issue de la science, n'existe pas.

De ce fait, les nouveaux penseurs qui ont affronté les savants religieux du Moyen Age et la scolastique furent nécessairement et logiquement empreints de scientisme.

Les racines de la classe des nouveaux penseurs européens remontent à la nouvelle bourgeoisie révolutionnaire, la classe qui a pris son essor après les croisades et la découverte de nouveaux continents, l'établissement des liaisons avec l'Afrique et l'Asie, et, par conséquent, le déferlement des richesses illimitées du monde entier vers l'Europe. Le bourgeois est l'homme de l'argent et du commerce, il est basé en ville, alors que l'homme de la période féodale était lié à la terre, et se déplaçait peu. Le bourgeois est un être sans cesse en mouvement, donc évolué, prétentieux, arrogant, inventif, apte au changement, adorateur de la nouveauté, attiré par l'avenir, peu fanatique, refusant la tradition et le classicisme, refusant même les mérites aristocratiques et les principes moraux. Le principe moral essentiel pour le bourgeois est le progrès, et la philosophie de la vie qu'il a adoptée est la jouissance matérielle et le principe de la consommation. Cela alors que la morale de l'homme du temps passé était « la vertu », et la philosophie de la vie qu'il avait adoptée concernait le « sens » à lui donner.

Au cours de cette période, l'intellectuel était considéré comme le cerveau pensant de la classe de la bourgeoisie en Europe. Il était à l'avant-garde, luttant contre la religion, le féodalisme, la rigidité et les légendes du passé, il portait les particularités de la classe bourgeoise qui venait d'arriver à la domination, et qui aspirait à instaurer le Paradis promis sur terre, grâce à la science et à la technique, à la place de la religion qui

trompait les gens et les écartait de la vie ici-bas, leur promettant le Paradis de l'autre monde. C'est pourquoi la bourgeoisie apparaissait comme une classe sociale progressiste et révolutionnaire, et du point de vue de la pensée, une classe ayant une logique appuyée sur la science, une classe ouverte et en mouvement, et du point de vue spirituel, une classe libérée et anti-aristocratique. L'intellectuel européen et sa classe sociale étaient en conflit intellectuel et scientifique avec les savants religieux qui s'appuyaient sur la base sociale de l'aristocratie féodale.

A présent, on sait que les intellectuels ou les penseurs dans les pays non-européens – qui ont entamé, à la fin du siècle dernier, l'étape de la modernisation, c'est-à-dire l'imitation des formes européennes dans la vie individuelle et sociale – sont la copie conforme des nouveaux intellectuels européens. En effet, les instruits et les penseurs de chez nous ont adopté toutes les particularités intellectuelles, mentales, les jugements, les orientations philosophiques, scientifiques, religieuses des gens instruits et des penseurs européens, consciemment ou non. A partir de là, nous entrons dans la théorie scientifique disant que l'une des particularités de la vision du commun des gens est la réflexion absolue et la vision abstraite. La vision adoptée dans la réflexion absolue et la vision abstraite vont de pair, et sont des caractéristiques du jugement propre à la masse. Non pas que l'homme instruit a abandonné la vision non scientifique à cause de la science qu'il a acquise, puisque la vision est différente de l'acquisition scientifique. Mais dans le monde et la société, pour faire face aux couleurs, lignes, voix, aux significations étonnantes, les savants du commun possèdent des yeux aveugles et des oreilles sourdes, des cœurs et des cerveaux inintelligents, obscurs et figés. Les savants du commun de ce genre sont très nombreux et se divisent en deux groupes, chez nous : l'ancien groupe et le nouveau, la raison étant qu'ils se

ressemblent tant dans leur morale que dans leur mental. Tous deux sont des imitateurs fanatiques, et tous deux sont étrangers à leur siècle et environnement. Lorsque notre savant contemporain prend quelques leçons de physique ou de chimie, de sociologie ou de psychologie, voilà qu'il a le sentiment de découvrir les secrets de tous les êtres et les inconnus de l'âme humaine, de son histoire, de sa société et de son avenir. On sent l'arrogance et la domination intellectuelle, le ton tranchant de sa pensée, son comportement et sa parole, de telle sorte que les maîtres de ces sciences en prennent peur, comme Einstein, Darwin, Newton ou William James. Quant à notre ancien savant, à peine apprend-il quelques leçons en langue arabe, en littérature arabe, en philosophie, logique grecque, qu'il se transforme aussitôt en savant musulman. Il se croit porteur des premières et dernières sciences, et pense tenir les deux bouts du savoir transmis et du savoir réfléchi, un *Hujjatu-l-islâm*, le protecteur de l'islam et des hommes de religion.

Cette caractéristique du commun – la réflexion absolue et la vision abstraite – dont souffrent nos savants, n'est pas seulement considérée comme une déviation mentale, ni définie comme une question psychologique ou une question méthodologique. En effet, si nous concevons que le changement de la vision et des moyens intellectuels en Europe, au cours des XVI^e et XVII^e siècles, a construit la civilisation d'aujourd'hui, nous pouvons comprendre clairement comment la vision de nos savants spécialisés en sciences anciennes et modernes, qui remonte aux siècles passés, peut intervenir dans notre sédimentation et notre rigidité sociale et culturelle actuelles.

Géographie de la parole

Lorsque nos penseurs traditionnels entendent une idée qu'ils connaissent mais qu'ils croient être exprimée sous une forme nouvelle, qu'ils ne connaissent pas, ils sont incapables de la

comprendre. En revanche, s'ils l'entendent exprimée par quelqu'un de non étranger mais n'appartenant pas à leur rang distingué, ils se révoltent fougueusement et plongent dans des contradictions, opinions et explications rudimentaires et ridicules. J'ai donné une conférence intitulée « la géographie de la parole », entendant par « parole » le concept utilisé par le langage moderne, soit l'idée, l'opinion, la thèse. Je traitais l'idée selon laquelle il faut séparer les paroles utilisées dans les domaines de la philosophie et des sciences de celles exprimées dans les domaines sociaux et philosophiques. Dans les premiers domaines, la parole exprimée est comprise telle quelle, elle est évaluée avec des critères scientifiques, logiques et expérimentaux, puis jugée par sa validité, son invalidité, logique ou illogique, de valeur ou sans valeur. Mais dans la société et la politique, il faut également que sa géographie intervienne directement dans la recherche et l'évaluation, sinon les conséquences sont irréparables. Il y a des jugements scientifiques plus néfastes que l'ignorance la plus totale et ses jugements. C'est pourquoi, lorsque nous examinons une question dans le domaine social, nous recherchons uniquement son mode scientifique, en oubliant sa géographie et son temps.

Nous ne pouvons réellement saisir plusieurs questions sociales et religieuses débattues aujourd'hui parce que nous les arrachons à leur corps vivant c'est-à-dire à leur environnement social, leur climat temporel, la conscience et l'esprit dans lesquelles elles ont été exprimées. Alors que le tout est indissociable, nous les observons dans une image « en tant qu'objet indépendant, abstrait et scientifique ». Comment pouvons-nous comprendre le voile et la polygamie si nous ne les posons pas dans le cadre social, dans le temps et l'esprit dominant à l'époque, et dans les conditions historiques dans lesquelles ils sont apparus, se sont constitués, et où ils étaient compris ? Même des questions aussi simples que la mode, le maquillage,

la forme des vêtements, en tant que phénomènes sociaux, n'ont de place que dans le cadre social, sinon nous les déformons et les extrayons de leur contenu social.

Ce que je veux dire, par « géographie de la parole », c'est qu'il est possible de connaître la validité ou la non validité d'une question philosophique, scientifique ou littéraire, à partir de critères logiques, déductifs, expérimentaux, mais pour des questions sociales, il faut que nous disposions d'informations sur le temps et l'espace dans lesquelles elles se posent avant de décider à leur propos. Dans les sciences, les questions sont valides ou non, mais dans la société et la politique, ce n'est pas aussi simple, car toutes les questions sociales sont étroitement liées, elles dépendent les unes des autres, et ont des effets les unes sur les autres. Tous ces critères extérieurs doivent intervenir pour les évaluer et les juger, car il se peut qu'une question soit valide en soi, qu'elle soit logique, possible et de valeur, mais la proposer dans un contexte précis, un temps donné, peut engendrer maladie et déviation, et nous courons alors à la confusion et à la catastrophe. A l'opposé, une question précise peut être une fable en soi, sans logique ni validité du point de vue de la réalité philosophique, scientifique et littéraire, elle peut même être laide et dégradante, mais dans un contexte précis, un temps donné, elle peut être un facteur positif et constructif. J'insiste sur cet aspect des choses parce que nous pouvons comprendre non seulement toutes les thèses intellectuelles, sociales, politiques et historiques, et toutes les questions qui se posent en Orient et en Occident, en prêtant attention à ce point, mais nous pouvons comprendre aussi le message social des penseurs qui les ont posées dans leur société et en font leur point de départ, ou qui font face à des thèses proposées par d'autres. Ils doivent les connaître parfaitement pour prendre position, à leur propos, de façon correcte. D'une part, il est nécessaire de connaître ce point, car en négligeant la « géographie

de la parole » nous laissons le champ social entièrement vide, sans obstacles au colonialisme rusé et expert de l'Occident, pour qu'il puisse, en posant les questions auxquelles il peut répondre sur le plan philosophique, scientifique ou littéraire, empêcher que soient posées les vraies questions.

On raconte que lors d'une séance du conseil consultatif de la nation, le gouvernement avait mis des lois au vote, et lorsque le moment du vote était venu, le décomptage des députés hostiles ou partisans s'est avéré à égalité. L'assemblée attendait l'entrée d'un député pour décider du sort du vote. Les instants passent pendant que tous les regards sont braqués sur la porte, mais personne n'entre. Le regretté Mudarris qui était chef de l'opposition aperçoit tout à coup un des députés qui s'était endormi. C'était un des fanatiques surnommés « l'œil du pouvoir », et il était incontestablement partisan du pouvoir, mais il portait une affection personnelle à Mudarris. Immédiatement, Mudarris se dirige vers lui, et lui propose d'aller ensemble accomplir la prière de midi. Ils quittent donc la séance, et se mettent à faire les ablutions. Puis, à peine cet ignorant commence la prière que Mudarris l'abandonne, sort et ferme la porte, puis revient rapidement à la séance et le vote a lieu, avec gain de cause pour l'opposition. Il va alors ouvrir la porte à l'autre, et lui demande : « Finalement, était-ce l'heure de la prière ? »

Cette histoire concerne la « géographie de la parole » : la prière est un pilier de la religion et l'acte d'adoration le plus aimé, mais il doit se faire au moment approprié.

Le nationalisme est un mouvement de libération progressiste. Au Moyen Age, cette école de pensée a été la cause de l'indépendance nationale, de l'élaboration de la personnalité culturelle et historique et de l'authenticité morale, politique et économique de nombreux peuples. Les héros et dirigeants nationalistes ont été de tout temps les personnalités les plus

sacralisées, et ils le sont encore. De nombreux indices logiques, scientifiques, sociaux et historiques le prouvent, et le nationalisme a toujours été un mouvement hostile à l'impérialisme et à l'agression, le défenseur le plus important de la vie et la grandeur de la nation. Mais à peine cette école s'est introduite dans la société islamique que l'Empire ottoman s'est disloqué, alors qu'il était pourtant une puissance mondiale ayant dominé l'Europe de l'Est et s'étant même avancé jusqu'à l'Occident. Il est devenu un morceau délicat dont le colonialisme n'a fait qu'une bouchée.

Avec quel enthousiasme les Arabes ont observé les jeux de l'anglais Lawrence, celui qui leur a amené le nationalisme sur un plateau d'argent ! Immédiatement les philosophies, les poèmes, les chants, les études sociales et historiques se sont répandues, vraies ou fausses, pour célébrer le nationalisme dans l'ensemble du monde islamique unifié, sans que nos penseurs ou nos hommes libres ne pensent à la géographie de la parole et se demandent : pourquoi ces propos ont-ils été propagés à cette époque ? Pourquoi les a-t-on propagées à grande échelle, d'un coup ? Comment se fait-il que d'un seul mouvement, les Libanais, les Égyptiens, les Irakiens, les Turcs, les Indiens, les Berbères et toutes les nations islamiques se sont mis à rechercher leurs racines ethniques ? Peu de temps après, nous avons assisté au démantèlement du monde islamique en plusieurs Etats, devenus une proie facile pour le colonialisme occidental.

La Turquie demeure seule, comme un lion sans crinière et sans ventre, et doit faire face à cette défaite sur tous les fronts, à l'expulsion des terres de l'Europe orientale, la séparation d'avec son histoire, sa culture et sa religion, et sa dégringolade jusqu'à devenir une caricature ridicule de la girafe. Tout ce qu'elle a obtenu c'est le chauvinisme national, le congé du dimanche au

lieu du vendredi, un père imposé appelé Mustafa Kemal qui n'était pas turc à l'origine.

La religion, la sacralisation de la science, la démocratie, le libéralisme sont tous des réalités magnifiques, des éléments sacrés pour le progrès matériel et moral de l'humanité, mais en même temps, si nous observons bien, nous réalisons les blessures mortelles qui ont été infligées à l'Afrique et à l'Asie, par le biais de ces mêmes mots, des mots qui, dans telle géographie, ont des conséquences importantes mais dans telle autre, ne sont que des paroles creuses, non seulement creuses, mais qui nous coûtent trop cher.

Il y a une règle : contrairement à la philosophie et aux sciences, il ne faut pas que nous nous laissions égarer par une idée, dans le domaine de la société et de la politique, mais nous devons la juger selon la condition sociale, de la manière exprimée par l'Imam 'Alî b. Abî Tâlib, lui-même victime des vérités tendancieuses auxquelles il a répondu par cette expression, à la fois très simple et entière : « Une parole vraie par laquelle on cherche le faux ». Le mot d'ordre des Kharijites est progressiste et absolu : « Ne pas s'entendre avec Mu'âwiya, le pouvoir revient à Dieu et non aux hommes, ni à des familles précises, ni à des peuples précis », au moment où le mot d'ordre de Mu'âwiya méritait lui aussi du respect : « S'opposer à la guerre fratricide pour l'unité des musulmans sous l'égide du Coran ». La logique des opposants au califat de 'Alî était logique, cent pour cent démocratique, humain, libérateur, contraire à la mainmise sur le pouvoir par l'aristocratie tribale, la division raciale et familiale. Le messenger de Dieu, Muhammad, faisait partie du clan Hachémite (Banû Hâshim), et si 'Alî, qui était aussi issu de ce clan, devenait calife, le pouvoir resterait le monopole d'une seule famille, et les Hachémites serait la famille dominante jusqu'à la fin. Par contre si le calife des musulmans appartenait à une autre famille, le pouvoir serait entre les

mains des gens, et non entre les mains des familles, comme le proclame l'islam. La piété et le savoir seraient enfin les critères de la direction, au lieu du sol et du sang... Les principes de la consultation (*shûrâ*) et de l'élection du dirigeant ne sont-ils pas plus progressistes, plus humains et plus islamiques que les principes de la filiation, de la nomination et de la succession ?

Quel penseur digne de ce nom pourrait douter un seul instant de la validité de cette déduction et de la valeur absolue de cette pensée, si nous la considérons hors de ses conditions historiques, sociales et politiques ? Mais nous constatons que ce principe logique, progressiste, humain et populaire a été appliqué ici, immédiatement couronné par la *Jâhiliyya*, le pouvoir familial, le système fasciste et racial, la spoliation des droits des gens, la suppression des aspects spirituels, le pillage de toutes les richesses matérielles et spirituelles, le détournement de l'âme populaire et révolutionnaire, et le changement du parcours progressiste et libérateur de l'Islam des premiers temps. Le premier à avoir piétiné ces valeurs est ce même principe logique, progressiste, humain et populaire. Autrement dit, la parole vraie lorsqu'elle est posée hors de sa géographie est fausse et suicidaire.

Le fond de la question était que la tribu de Quraysh, à cause de ses antécédents conflictuels avec l'Islam, ne parvenait pas à trouver le moyen de parvenir au pouvoir après la mort du Prophète ﷺ. Si 'Alî avait pris les rênes du pouvoir, la démarche islamique, politique et sociale aurait été orientée dans une autre direction dans la société. Il y aurait eu une prise de conscience des masses qui aurait supprimé toute velléité du retour de l'aristocratie nationale, du despotisme, du califat hérité, ou selon les termes des musulmans eux-mêmes, de « César et de Chosroès » à l'intérieur de la société. Après cette phase de la direction engagée et révolutionnaire, les gens auraient été capables d'arriver au pouvoir, de former un pouvoir démocratique basé

sur l'élection et la consultation, autrement dit de faire entendre « la voix des individus ». Par conséquent, le premier geste pour préparer le terrain pour le pouvoir de la tribu des Omeyyades – c'est-à-dire le renouvellement du régime iranien et romain dans l'islam, et le retour du pouvoir individuel et hérité – consistait à démettre 'Alî. Mais comment ? Par le mot d'ordre de la démocratie et de l'opposition au pouvoir hérité et familial.

La réalité historique indique que le principe de l'élection et de la consultation dans l'islam est devenu la cause de la suppression définitive du principe lui-même dans l'histoire de l'islam, et que la lutte contre le pouvoir familial « à cette époque, dans cette situation, ces conditions et circonstances particulières dans la société islamique », a préparé le terrain à une remise en place du pouvoir dynastique. En effet, comme je l'ai dit dans la conférence « la nation et l'Imamat dans la sociologie », cette réalité est confirmée par la recherche sur l'évolution politique, les révolutions au cours de la seconde moitié du siècle dernier (xix^e) dans le tiers-monde, où les dirigeants progressistes ont instauré des pouvoirs démocratiques occidentaux, imitant ainsi la vision prévalant après la Révolution française. Dans une société arriérée dominée par les traditions rétrogrades, un système économique dégradant et des relations sociales inhumaines, où les gens sont dépourvus de maturité sociale, de conscience nationale et politique de classes, le mot d'ordre de la démocratie ou le pouvoir accordé aux voix des gens est une tromperie par laquelle les ennemis du peuple peuvent faire dévier le mouvement populaire, et disperser tous les fruits révolutionnaires qu'ils ont acquis lors de leur lutte contre le colonialisme et le despotisme.

Les mots et les expressions ne doivent pas nous tromper : liberté, peuple, pouvoir des masses, les voix de tous les individus de la nation, l'élection démocratique, et tous les mots du même acabit. Comme je l'ai affirmé plus haut, il faut replacer

les mots dans leur contexte temporel et spatial, car ils prennent les significations de ces contextes. Les mots, dans l'absolu et dans l'abstrait, ne peuvent avoir aucune signification, ils prennent uniquement la forme, la sensation, et l'orientation de la société et de ses conditions réelles. Dans toute géographie politique et sociale, ils prennent des significations précises, et ont une influence précise. Ils sont différents des concepts du genre : la rondeur de la terre, la position centrale du soleil, la circulation sanguine, et ce genre de concepts scientifiques qui sont valables en tout temps et en tout lieu. Pour un chirurgien, opérer du cœur un Noir de l'Afrique du Sud ou un Blanc de l'Europe du Nord, un Oriental dans une société religieuse, un Occidental dans une société industrielle laïque, que ce soit au Moyen Age ou en l'an 3000, signifie la même chose. Mais aucun Iranien n'a le droit, après avoir étudié la sociologie en Europe, de faire comme son collègue qui a étudié la géologie, de revenir en Iran pour y appliquer ce qu'il a appris, sans prendre en compte la situation particulière de notre société. Comme le dit le professeur Gurvitch, il n'existe pas une seule société, mais des sociétés, et ce qui peut produire des résultats bénéfiques dans une société donnée peut n'amener dans une autre que la destruction et l'affaiblissement.

René Labaume, un des planificateurs du colonialisme français, a indiqué aux savants, après avoir étudié la société algérienne, que l'Algérie était partagée entre deux ethnies, mais que la foi, la culture islamique, l'histoire et leur civilisation les avait unifiées de sorte que les Algériens ne sentent pas qu'ils sont ainsi partagés. En effet, là où l'islam s'est implanté, il a effacé les frontières ethniques, les particularités nationales relevant du sol et du sang. Ce colonialisme armé de l'Histoire et de la sociologie, du nationalisme, de la démocratie, de la philosophie, de la science et de la pensée éclairée et de la civilisation, tous ces slogans qui font du savant un âne, tous ces mots magiques

spécifiques au colonialisme (la science de l'abêtissement) occidental, ce colonialisme, disions-nous, a découvert que l'Algérie est composée de deux ethnies, les Arabes et les Berbères. Après une étude profonde et précise de la psychologie ethnique, historique et sociale, et de la culture des Berbères et des Arabes de l'Afrique du Nord, René Labaume conclut en disant que chez les Berbères l'aspect national domine alors que chez les Arabes c'est l'aspect religieux qui domine. Sur cette base, il propose un plan où il conseille de développer le sentiment national chez les Berbères.

Les colonialistes ont eu à faire face, en Asie et en Afrique, à des traditions nationales puissantes, et ils ont affronté la foi profonde et la conscience religieuse dans les sociétés islamiques. Ces deux facteurs sont ceux qui résistent le mieux aux intérêts étrangers et à l'imposition de toutes les formes de colonialisme et de son contenu qui consiste à changer les bases sociales, culturelles et morales d'une nation pour les transformer en marché, pour rendre leurs populations inertes, imitatrices, consommatrices et impuissantes. Le colonialisme introduit brusquement dans ces sociétés islamiques toute sa culture hostile à l'Eglise, les littératures et les philosophies qui avaient mis fin, en Occident, au féodalisme et à l'aristocratie, à la tyrannie de l'Eglise catholique et des cours, aux légendes et aux illusions. Nos penseurs, admiratifs, se sont mis aussitôt à lutter contre la religion, l'ancien, l'histoire, les traditions, les coutumes, tous les aspects de la vie et de la consommation, croyant assumer, dans les sociétés islamiques, le rôle de Voltaire et de Diderot. Nous constatons que le résultat de leur lutte correspond exactement à ce qu'attendaient les colonialistes, et au lieu que se déclenche la Révolution française et que se manifestent le progrès scientifique et la maturité économique, notre société qui se tenait debout et qui avait sa propre personnalité, qui réfléchissait par elle-même, qui fabriquait elle-même, qui choisissait elle-même,

est désormais composée d'éléments qui se repoussent les uns les autres. C'est pourquoi le grand réformateur Muhammad Abduh dit : « L'Europe s'est débarrassée de la religion et a progressé, nous, en revanche, nous nous sommes débarrassés de la religion et sommes revenus en arrière. »

Parmi les conséquences déformées de cette vision absolue, il y a celle qui consiste à penser que quand nous parlons de religion, nous pensons à la religion dans l'absolu. Tous les concepts sociaux sont relatifs, et possèdent une signification particulière en fonction du lieu et du temps. La femme européenne s'est libérée après plusieurs siècles de maturité sociale et culturelle, et sa liberté est issue des sacrifices et des luttes profondes et permanentes, philosophiques, idéologiques, sociales et juridiques. Elle a obtenu sa liberté par le biais de la prise de conscience et de la culture. La culture laïque et la vision scientifique hostile à l'Eglise en Europe ont une histoire de trois à quatre siècles, consacrés à la lutte intellectuelle et scientifique, et elles sont issues de la Renaissance et de l'enseignement de Galilée et de Copernic. Comment nos penseurs sont-ils arrivés à cette vision anti-religieuse ? Chez nous, elle est le fruit d'un état psychologique, d'un complexe et d'une réaction. Notre penseur n'est pas devenu incroyant par le biais de l'école, de la connaissance de la philosophie, du savoir, de la nouvelle culture et des écoles de pensée apparues au cours des XVIII^e et XIX^e siècles. C'est la pression exercée par quelques faits qui l'ont rendu moderne, penseur, libéré. La liberté de la femme signifie là-bas en Occident sa libération des chaînes dégradantes, intellectuelles, spirituelles, juridiques et sociales, elle signifie la liberté de choix, la liberté de pensée, la liberté de vie, la liberté d'aimer, la liberté contre toutes les formes de traditions qui lui rappellent la servitude et l'humiliation. Quant à la liberté de la femme ici, elle signifie son émancipation par rapport aux vêtements et au maquillage traditionnels, son asservissement au marché du

colonialisme et de la consommation, la rupture de ses liens avec ses sentiments, sa culture, son âme, sa capacité de comprendre et sa vision personnelle.

Cette libération là-bas consiste à rendre la femme égale à l'homme. Ce n'est pas seulement qu'elle peut prendre ses décisions, opérer ses choix, exprimer son opinion et ses sentiments, mais aussi que, comme l'homme, elle peut exprimer tout cela dans son lieu de travail, dans son comportement et sa pensée. En revanche ici, cette liberté se manifeste par le fait de s'habiller comme on s'habille à Saint Denis, Pigalle ou au Moulin Rouge, et sur le plan social, elle devient responsable d'une station d'essence ou revêt l'uniforme de l'armée. La femme qui passe une année entière à discuter, avec grand enthousiasme, de sa future dot et de ses préparatifs de mariage, de ses bijoux et de la splendeur de la fête qu'elle souhaite organiser, cette femme n'est qu'une esclave, au sens plein du terme, que ce soit au niveau mental ou au niveau social. Elle ne se perçoit que comme une marchandise, discutant de la somme nécessaire pour se rendre dans la maison de l'homme, la somme que l'homme paie lorsqu'il l'achète. La femme a encore un prix, exactement comme au temps de l'esclavage, et son prix dépend de sa beauté, de sa maturité, de son âge, de son aptitude, son niveau d'étude, sa famille et son origine. Certains disent que ces conditions sont posées pour préserver la femme qui, lorsqu'elle va chez l'homme et se met à sa disposition, perd sa virginité. Pour contrebalancer cette perte, l'homme doit payer, c'est l'argent toujours l'argent. Si nous délaissions ces concepts littéraires et les subtilités de la justification, la vérité toute nue, c'est qu'on achète tout ce qui est humain et lié à la femme pour un prix fixé par l'homme en devises en cours sur le marché.

Donc, la femme reconnaît, comme le fait la société par ailleurs, que la virginité c'est ce qui se paie le plus cher, alors que la veuve a un prix moins élevé, car par son mariage précédent,

elle a perdu ce qui faisait tout son prix. De cette manière, la femme est esclave, elle pense comme une esclave et ce genre de femmes ne peuvent cacher leur état par la poudre, le rimmel et le rouge à lèvres.

Une journaliste du journal « l'Humanité » s'était rendue en Iran pour un reportage. Je lui demandai à son retour en France ses impressions, et elle me parla de son expérience concernant les femmes. Elle me dit : « Lorsque je suis venue des Etats-Unis en Europe, j'ai vu que les femmes européennes étaient plus élégantes et suivaient plus la mode que les femmes américaines, et lorsque je suis allée à Téhéran, j'ai vu que les femmes de Téhéran exagéraient dans leur façon de suivre la mode et de se maquiller. Lorsque je suis allée de Téhéran à Shiraz, j'ai vu que la minorité moderne des femmes de province était encore plus moderne que les femmes de Téhéran. » Je lui répondis alors : « Si vous aviez poursuivi votre voyage vers notre village Mazinan, je vous aurais indiqué une jeune fille du village qui partit travailler à Téhéran, y travailla une dizaine d'années comme servante dans la maison d'un des nobles connus au nord de la ville, et qui revint un jour au village pour regarder et critiquer la manière de vivre et de faire des autres femmes. » Cette femme est le prototype de nos penseurs d'avant-garde, qui réclament le modernisme et l'euro péanisation, ceux qui nous ont obligés à avaler le modernisme au lieu de la civilisation, ne nous laissant pas le temps de comprendre qu'il s'agit de deux concepts, et non d'un seul. L'histoire de ces deux derniers siècles en Asie et en Afrique témoigne que nous avons payé trop cher cette incompréhension, et montre ce que nous avons donné pour ce que nous n'avons pas reçu.

La responsabilité du penseur dans notre société

Notre grand malheur n'est pas la transformation des gens du commun, les consommateurs, en assimilés, ni même la

transformation de nos intellectuels et diplômés en assimilés. Notre grand malheur c'est que nos penseurs éclairés – c'est-à-dire ceux qui assument la direction de la pensée et l'orientation de l'esprit, de la culture et de la foi dans la société – ont pris la place de nos savants religieux, et sont les soutiens de nos dirigeants politiques, sociaux et nationaux dans le pays. Chaque fois que nos étudiants vont en Europe pour apprendre, et reviennent médecins, architectes, chirurgiens spécialisés en beauté, ou géologues, nos penseurs reviennent socialistes, fascistes, existentialistes, marxistes ou radicaux, et s'affairent à leur travail au sein de la société.

Je discutais un jour avec une victime de ces pseudo-penseurs, lui disant qu'il ne faut pas aborder le sujet de la responsabilité de l'intellectuel, mais plutôt de la responsabilité de l'intellectuel dans notre société actuelle. La différence entre les deux approches est évidente, l'une est absolue, une étude globale, philosophique et scientifique, mais l'autre est réaliste, partielle, expérimentale et pratique. Je disais, à titre d'exemple : « Je suis l'un de ceux qui sont revenus d'Europe. La branche dans laquelle je suis spécialisé concerne notre époque et particulièrement ses penseurs. Maintenant que je suis revenu en Iran, je me trouve à la croisée des chemins : je dois choisir entre deux chemins, soit je choisis ma personne soit mon peuple. »

Le premier chemin : je suis écrivain, je traduis, je suis sociologue et au courant des événements philosophiques, idéologiques, des écoles littéraires contemporaines dans le monde, tout comme j'entends battre le pouls de ma société. J'ai traduit plusieurs livres, dont *L'être et le néant* de Sartre, et un autre sur al-Hallaj de Massignon, etc. Si je les avais tous publiés, j'aurais acquis une renommée certaine dans les milieux intellectuels, et je serai devenu un... penseur... existentialiste.

Mais je me suis posé la question : en quoi ces questions intéressent notre peuple et notre société ? Ces gens, avec leurs

douleurs, leurs besoins, leurs principes, leurs situations sociales, religieuses et culturelles, ne correspondent pas du tout à ce contenu, c'est comme si je me rendais à mon village et rassemblais les gens pour faire un exposé sur la 5^e symphonie de Beethoven, la 6^e de Tchaïkovsky, le théâtre de l'absurde, le cubisme de Picasso, ou les causes sociales et culturelles du mouvement hippie. Ce serait une perte de temps pour ces gens qui ont plus important à faire, un désordre intellectuel et la corruption de toute chose. Ce serait tromper ces jeunes gens doués de peu de raison qui pensent tout comprendre en écoutant quelques discours. Quant à moi, j'aurais obtenu une chose : ils diront que je suis bavard, que je parle des choses qu'ils ignorent, que je ferai mieux d'aller en ville ou à l'étranger pour me faire mieux connaître, puisque je parle de gens dont ils ne connaissent même pas le nom.

Il s'agit d'une mauvaise exploitation de l'ignorance des gens et alors, quelle sera la différence entre, d'un côté, ce penseur éclairé, démocratique, libéré, progressiste et moderne, et, de l'autre côté, ce vieux soufi qui rassemble les pauvres gens et les affamés dans les mosquées pour leur parler des degrés du monde de l'au-delà, des échelles de l'enfer, des sept étapes de la voie initiatique, des attributs de l'Un, de l'Unicité de l'existence, et des subtilités profondes et philosophiques ? Aucune, sinon la terminologie, les gestes, les silences, mais pour les gens eux-mêmes, que nous parlions en chinois ou sanskrit, cela ne fait aucune différence.

Le deuxième chemin consiste à me dire que je ne suis rien et à me poser la question, dès le départ : quelle route dois-je emprunter pour être en contact avec la population ? Quel langage utiliser ? Ensuite, que dire, et comment le dire, pour qu'ils comprennent et acceptent mes paroles ?

Supposons que je parvienne, dans mes recherches sociologiques, à la conclusion que la ville de Mashhad est une ville

religieuse, qu'elle est le centre de visites religieuses (il s'agit de son caractère social le plus évident), qu'elle est habitée par trois mille personnes, et que, tous les jours, mille visiteurs y viennent de toutes les contrées du pays, des villes, des campagnes, des tribus. La plupart de ces visiteurs sont attachés à la religion, ne lisent aucun livre, n'assistent à aucune conférence, n'écoutent aucune information, analyse, ou étude à la radio. Ils n'ont aucun contact ni avec la télévision ni avec le cinéma, leur yeux et leurs oreilles sont bouchés, toutes les portes de la prise de conscience sont closes. Ils sont en majorité issus de la campagne, dispersés dans des régions où la densité de la population est très faible, ce qui constitue d'ailleurs une des causes de leur immobilisme intellectuel. Du point de vue culturel, ils sont traditionnels, et concernant leur travail, ils sont attachés à la terre ; et la seule chose qui maintient leur cohésion et empêche leur isolement, c'est la religion.

Ce sont nos informations, quel est alors notre but ? Comme je l'ai dit, la tâche du penseur éclairé consiste à faire prendre conscience aux masses et à susciter l'évolution sociale et la révolution. Nous devons d'abord découvrir par quel moyen établir un contact avec cette population, et ensuite, utiliser le langage qu'ils comprennent. Donc, par quel moyen pouvons-nous parvenir à entrer en contact avec eux, c'est-à-dire les trois mille personnes habitant à Mashhad mais également cette caravane permanente de ceux qui visitent la ville, venus des contrées les plus éloignées du pays ? La réponse est : par la religion. Les masses de la ville se rassemblent dans les maisons, les mosquées et les tekkè, lors des occasions, et toutes les semaines, au nom de la religion. Aucun autre rassemblement n'est aussi important pour un sociologue ou un penseur qui souhaite travailler avec cette population. Nous pouvons dénombrer près de 20.000 assemblées, et la société chiite, du fait de sa tradition propre, est une société constituée de partis. Nous

pouvons considérer ces assemblées comme des centres scientifiques et religieux, qui se constituent à partir d'une pensée ou d'une croyance particulières. C'est là que les masses apprennent en permanence leurs fondements doctrinaires, et c'est là où la foi est consolidée. Mais ces visiteurs qui se rassemblent n'ont aucun lien entre eux. Ils viennent de toutes parts et appartiennent à différentes catégories. Si un penseur parvenait à entrer dans ce réseau constitué des masses, et à diffuser les principes de la prise de conscience, il aurait réussi à introduire la goutte de sang qui se déplace dans les veines à toute vitesse et arrive progressivement à toutes les cellules pour envahir le corps en entier. Il aurait alors accompli un succès énorme en diffusant sa parole au sein de toutes les catégories de la population.

Au lieu de traduire Sartre ou de mener une étude sur le théâtre de l'absurde, je devrais, pour ces visiteurs qui sont la masse de notre peuple et qui utilisent les livres des invocations et des visites, choisir les textes authentiques parmi les invocations islamiques, parmi les milliers de textes détournés et inventés, puis les traduire en termes simples et les expliquer de manière à ce que les esprits en prennent conscience. Ou, concernant ces vingt mille assemblées religieuses qui se tiennent, j'aurais dû rechercher l'alternative à ces *rawdâ*, ces séances de déploration qui ne visent qu'à endormir les gens, à les rendre faibles, humiliés, pour choisir des textes historiques authentiques qui expliquent la véritable école du soulèvement, la philosophie du mouvement islamique, l'orientation libératrice contre le califat et le présent dans la pensée chiïte. Là, aucune hésitation n'est permise, mais il faut savoir qu'en choisissant la première voie, je serai perçu comme un penseur éclairé et moderne, connaissant l'existentialisme, le marxisme, Sartre et Beckett, et qu'en effectuant la seconde tâche, je serai perçu comme

un penseur religieux, rédigeant les livres d'invocations pour les assemblées des *rawda*.

Le penseur doit s'oublier soi-même et nier sa propre personne. Ce faisant, il fait le premier pas dans cette voie, car l'individu ne peut réclamer en même temps le monde ici-bas et celui de l'au-delà. Mais parmi ces compagnons, lesquels sont prêts à se sacrifier pour leur doctrine et pour les gens, sans que ces derniers ne fassent attention à eux ? Les gens se sont rassemblés pour la liberté et pour accueillir la mort, avec générosité et sincérité, mais qui se disputent pour savoir lequel est le dirigeant. Cela rappelle l'histoire d'Abû Jahl. Quand son ennemi s'apprêtait à lui couper la tête, la seule demande qu'il a faite, c'est que sa tête soit placée au-dessus des autres.

Quel est alors le but d'écrire et de parler ? Est-ce pour que les gens puissent savoir que je suis écrivain, que je suis un penseur éclairé et progressiste ? Est-ce qu'il est important que les gens sachent que je m'appelle X ou Y ?

Je me suis posé au carrefour des deux chemins : si je publiais le livre de Sartre, je serais connu et reconnu comme connaisseur de Sartre, mais à la place, j'ai publié *Abû Dharr al-Ghifârî*, cinq fois réédité, qui a été lu par au moins cent mille personnes. Abû Dharr est le compagnon du Prophète, partisan de 'Alî, ses paroles touchent le cœur, il est aimé, respecté, et les gens ont foi dans ses paroles qui pénètrent les consciences comme les versets du Coran, et font partie de leur foi et de leur doctrine. Qui est Abû Dharr ? Un grand révolutionnaire, hostile à l'aristocratie et au capitalisme, contre la pauvreté et la division, il est celui qui parle le mieux de l'éducation. Le but consiste à éveiller la conscience des gens et à connaître la religion non telle qu'on la leur fait avaler et qu'elle a été fabriquée pour les métamorphoser en ânes et pour savoir que la vie n'est pas celle qui est la leur. Le but est de faire parvenir son message à tous les gens, qui est : « Je suis étonné que celui qui ne trouve pas de quoi se

nourrir ne sorte pas de chez lui, brandissant son épée contre les gens ? » Cette parole comporte deux significations très importantes et profondes : Abû Dharr ne demande pas aux affamés de se révolter, mais s'étonne qu'ils ne se révoltent pas, et ensuite, il ne proclame pas que la révolution doit se faire contre les gouvernants ou l'appareil gouvernant, mais contre les gens. Pourquoi ? Parce que si je suis affamé, les gens sont responsables.

Mais il ne fait aucun doute que dans notre société qui lit, ceux qui penchent vers le passé et ceux qui penchent vers le nouveau s'équivalent, car ils sont entrés dans le moule. Que j'écrive sur Abû Dharr ou que je traduise Sartre, je serai dans le deux cas un écrivain, mais faire connaître Abû Dharr a plus d'impact sur de notre peuple, pour l'éveiller, le rendre conscient de lui-même et de sa classe, de sa société. Je ne devrais pas craindre les jugements acerbes, même s'ils sont nombreux, ni craindre le jugement de l'esprit dominant sur la société. Ceux qui renoncent à la considération pour servir leurs principes et leur peuple sont plus éminents que ceux qui sacrifient leur âme sur l'autel de la considération.

Tant que nos penseurs, nos écrivains et nos traducteurs, et les gens de la pensée resteront esclaves de la mode, continueront à aller dans le sens du courant pour arriver rapidement et attirer les regards, les gens resteront dans la peine. Ces pauvres gens sont encore une fois devenus la proie des divagations intellectuelles. Ils continuent à tromper les gens du commun, à se jouer des nouveaux élèves, et s'ils continuent à éduquer les nouvelles générations, il nous faudra mille ans encore pour nous débarrasser de ces maudits.

La raison essentielle à toutes ces catastrophes n'est ni le despotisme, ni le colonialisme, ni l'exploitation, ce ne sont que des conséquences, car il y a deux raisons : l'abêtissement et encore

l'abêtissement. L'abêtissement est de deux sortes : l'ancienne et la nouvelle.

Conclusion

Ce que nous devons maintenant savoir :

1 – Les questions politiques et sociales, contrairement aux questions philosophiques, et scientifiques, sont relatives. Ce qui est juste à une époque et dans une société donnée ou ce qui mène à des résultats constructifs et progressistes, peut être à une autre époque ou dans une autre société insignifiant ou inutile, quand il n'est pas destructeur ou cause de décadence.

2 – Ce qui se passe dans la société européenne, sa culture, sa pensée, ses idées philosophiques, sociales et politiques, est le résultat naturel et logique des facteurs historiques et des conditions sociales en Europe. Son transfert aux sociétés ayant vécu une histoire et des conditions sociales différentes, dans la mesure où il constitue une tromperie dans l'apparence, et provoquant un mouvement et un progrès aux yeux de certains qui ne voient que la surface, est non seulement inutile, mais fait surtout perdre des occasions et de grands talents, et corrompt les valeurs.

3 – La politique, dans le sens où l'individu ressent son appartenance à un groupe ou une société donnée, et sa responsabilité envers elle, ce qui lui permet d'en être conscient et de participer à sa direction, est le trait saillant de l'homme évolué.

4 – Le penseur éclairé n'est ni philosophe, ni savant, ni écrivain ni artiste, il est celui qui est attaché à sa société, conscient de lui-même, qui sent l'esprit de son siècle et les besoins de sa société, et qui jouit d'une vision déterminée et d'une pensée dirigeante. Cette conscience et cette vision sont particulières, elles se réalisent et mûrissent tout au long de l'expérience sociale et de l'action révolutionnaire, et non par le biais des idées mentales abstraites, l'étude et la connaissance des écoles spécialisées dans la science. En effet, le mouvement de la

« pensée éclairée » est la poursuite du mouvement des prophètes dans l'histoire, ce qui veut dire que les penseurs sont les guides de la nation. Les prophètes ont souvent été des illettrés, alors que les intellectuels sont ceux qui poursuivent le chemin des sages, des savants et des hommes lettrés dans l'histoire, ils sont des exemples mûris. Nous pouvons déceler avec précision la ressemblance entre, d'une part, la mission et l'orientation des dirigeants des mouvements de libération révolutionnaires contre la réaction, le despotisme, le pillage, la servitude et la division entre les nations, au cours de la période actuelle, et d'autre part, la mission historique de personnalités comme Abraham, Moïse et Muhammad. Nous pouvons de même remarquer la correspondance évidente entre, d'une part, les œuvres d'hommes comme Hegel, Descartes, Pasteur, Kant, et leur valeur véritable et intellectuelle en tant que représentants de l'intelligentsia contemporaine, et d'autre part, le mode de pensée de personnes telles que Aristote ou Platon, Démocrite, Al-Kindî, Avicenne, Al-Ghazâlî ou Mollâ Sadrâ. Cette conscience et ce sens de la direction, qui sont les caractéristiques du penseur, ne signifient pas le leadership et le pouvoir, mais signifie la volonté de donner le mouvement et l'orientation à la société pour laquelle le penseur se sent investi d'une mission « individuelle » : « Vous êtes tous les bergers et vous êtes responsables de votre troupeau ».

5 – Parce que la société et la direction sociale ne sont pas des questions abstraites et absolues, chaque société ayant sa propre situation, dépendante de ses conditions sociales réelles et de son étape historique, de son esprit social et de son genre de culture, le penseur, contrairement au médecin, au naturaliste ou au philosophe, ne devient pas un penseur en apprenant les principes sociaux et les cadres généraux. En effet, les penseurs sont ceux qui poursuivent l'œuvre engagée par les messagers dans l'histoire. Le verset coranique : « Nous avons envoyé des

messagers parlant la langue de leur peuple » signifie que ceux qui se sont engagés à réveiller et guider les gens doivent utiliser, pour leur parler, leur propre langage. Cela ne veut pas dire, comme l'ont expliqué les exégètes, que Moïse parlait en hébreu ou que Muhammad parlait en arabe – ce qui est évident –, mais cela signifie que les messagers n'étaient pas comme nos penseurs, assis ensemble et échangeant des propos philosophiques et scientifiques, fréquentant les cafétérias des hôtels ou se rendant au marché, entre les éboueurs et les mineurs, aux mosquées ou au village Mohamad-abâd pour voir à quoi ressemble le peuple et les masses laborieuses qu'ils aiment de loin, leur définissant leurs tâches, ce qu'elles doivent faire et ce qu'elles doivent penser. Le messenger n'est pas cet intellectuel progressiste et social qui, à peine entre-t-il dans un café ou une tékié, est accueilli par un silence craintif, les gens le considérant comme un « monsieur » étranger ; il faut être sur ses gardes, et lui-même a l'impression d'être entré dans un lieu étranger. Il n'y a aucun lien de ressemblance ou de compréhension entre les deux. C'est cela que désigne la « langue du peuple », cette langue n'est ni le persan, ni l'arabe, ni l'hébreu, c'est la culture d'un peuple, son âme, ses sentiments, ses besoins, ses douleurs, ses fatigues, ses espérances, et le climat intellectuel, moral et social de ce peuple.

6 – La culture est la somme des fabrications mentales d'une nation qui ont pris forme tout au long de l'histoire ; la conscience et l'âme de la société sont ce qui lui a donné cette forme. Ainsi, toute culture a des liens directs basés sur la loi de la cause et de l'effet, une relation logique avec le déterminisme historique, et son infrastructure sociale. L'individu n'est qu'une cellule sociale qui acquiert sa personnalité humaine avec l'élaboration des particularités culturelles de sa société. C'est pourquoi ce que nous appelons le moi n'est que la manifestation de la culture de la société dans la conscience individuelle. Cela

veut dire que la personnalité individuelle de toute personne est l'expression d'un ensemble de particularités mentales à l'intérieur desquelles se trouvent le « déterminisme historique » et « l'infrastructure sociale » que cette personne oriente grâce à la puissance de sa propre conscience et de son libre-arbitre. Ainsi, le penseur étranger à sa culture est étranger à lui-même, et le penseur qui pense et éprouve des sentiments dans un environnement culturel différent est un exilé qui ressent par le moi d'un autre.

7 – Le psychologue ou le psychanalyste n'est semblable ni au biologiste ni au chirurgien ni au médecin. Il ne peut réussir grâce au seul apprentissage des lois générales, mais il doit poser les bases du jugement et de la solution, et prendre la décision, à partir d'une analyse précise du malade. Il doit le connaître, dans son passé et son présent, son humeur, son corps, et sa structure mentale, familiale, ethnique, héréditaire, et même ses goûts, ses penchants, ses croyances et son mode de vie. En effet, tout individu se distingue par des particularités constituées à partir de toutes sortes de facteurs complexes et innombrables. Pour la psychologie, il n'y a pas un individu, mais des individus. Pour la sociologie également, il n'y a pas une société mais des sociétés jouissant chacune d'une personnalité sociale différente, liée à son histoire, son environnement naturel, son origine raciale, la forme de son environnement social, les relations individuelles et collectives, et même aussi l'époque de son développement historique ainsi que son contact avec les autres sociétés.

Choisir une école de pensée sociale, ou accepter une solution, ou croire en une doctrine politique, sociale ou scientifique, sans connaître cette personnalité sociale, est faux et puéril. Cela mène parfois à la tragédie, comme le fait de prescrire un remède pour un malade tout en ne sachant pas de quoi il souffre. La mission la plus dure et la plus urgente pour nos penseurs

aujourd'hui consiste à comprendre cette vérité obscure et difficile : pourquoi avons nous été fait ainsi ? Mais avant cela, nous devons reconnaître ce principe évident selon lequel tout ce que à quoi nous avons réfléchi jusqu'à présent, et la manière par laquelle nous avons vu les choses jusqu'à présent, sont exactement ce qu'a voulu le colonialisme : réfléchir ainsi et voir ainsi.

Nous avons besoin du doute « cartésien », ce doute vis-à-vis de nous-mêmes, cette méfiance envers notre vue, notre ouïe, nos esprits et nos cœurs, ce qui n'est pas facile et ne vient pas de la lecture des livres, de leur traduction ou de la connaissance d'une langue étrangère. Il s'agit de l'acte révolutionnaire en soi-même.

Les différentes personnalités historiques et culturelles

Nous en avons plusieurs :

1 – L'Iran antique : le nationalisme qui remonte aux époques achéménides, sassanides, la religion zoroastrienne et les légendes iraniennes aryennes. Ce moi enfoui dont il ne reste que des piliers fracassés. Al-Firdawsî, cet artiste national, adorateur des traditions, a rassemblé ses morceaux épars grâce à son talent et son fanatisme dans le *Shâh Nâmeh*.

Que pouvons-nous en dire ?

A – Il s'agit de la première forme de la culture nationale de la société iranienne.

B – Elle est rattachée à l'époque de la formation de l'histoire iranienne et du nationalisme iranien.

C – Elle est rattachée à l'époque légendaire, puisqu'elle se rapproche de la période préhistorique.

D – Elle se caractérise par un trait national marquant, malgré l'hellénisme qui n'a pas effacé la personnalité nationale de l'Iran.

E – Elle est associée à la gloire et la grandeur, aux épopées nationales et raciales, puisqu'à l'époque l'Iran politique était l'un des grands empires du monde civilisé, s'étendant jusqu'en Libye, le Sind et jusqu'au Danube.

F – Notre ancienne civilisation était l'une des puissances les plus grandes et les plus développées, elle était l'héritière de la civilisation mésopotamienne et concurrente des civilisations grecque et romaine.

G – Elle comprend quatre grands mouvements religieux : les adorateurs du soleil, le zoroastrisme, le manichéisme et le mazdéisme.

H – Notre ancienne culture possédait des classes fortement séparées les unes des autres : les nobles et les féodaux, puis les hommes de religion, et enfin les scribes, les artisans et les paysans. Cette société était tellement divisée qu'il est difficile de croire qu'elle constituait une seule nation, ayant une âme commune, une culture commune ou une conscience commune. Chaque classe constituait en fait un monde séparé, fermé sur lui-même et sur ses traditions sociales, son mode de vie et ses attaches individuelles. Même le langage était différent d'une classe à l'autre. Il n'y avait pas de langue commune ni même une écriture commune. La langue et l'écriture des hommes de religion étaient différentes de celles pratiquées par les autres classes. Cette distinction était tellement puissante qu'il ne pouvait y avoir de musique nationale, les chants khosrowiens étaient spécifiques au palais.

Donc, quels sont les facteurs qui constituent une nation unique ? Est-ce le fait d'avoir en commun le sol, le sang, le passé, la religion ou le pouvoir ? Parmi ces facteurs, le lien puissant était celui de la religion qui était d'abord le facteur le plus déterminant qui protégeait les limites fixées entre les classes. Ensuite, au temps des Sassanides, la religion zoroastrienne est devenue une religion officielle et nationale, et au moment où

cette religion est arrivée à son apogée, sont apparues deux écoles, le manichéisme et le mazdéisme, qui ébranlèrent fortement les fondements de la société, juste avant que n'arrive le christianisme de l'Occident, qui s'est propagé jusqu'à la capitale des Sassanides, alors qu'à l'Est, c'est la religion de Bouddha qui pénètre et s'installe à Balkh.

Ainsi, dans l'ancienne société iranienne, où chaque classe avait sa propre langue, sa propre écriture, ses propres traditions et coutumes, vivait ses propres conditions économiques, jouissait de ses propres droits individuels et collectifs, le seul facteur qui luttait pour essayer de rassembler tous ces corps éparpillées et contradictoires était le *shahinshahiya*, ou le culte du Shah. Au lieu donc du nationalisme qui se forme à partir de bases communes, les Iraniens anciens ont fondé le centralisme, au lieu de l'âme commune, ils ont fondé « le roi commun ». C'est la différence entre la nation et l'empire, et ce qui nous est présenté actuellement comme étant le nationalisme n'est que du centralisme.

Mais où se trouvent actuellement ces personnalités culturelles ? Dans l'histoire seulement et non dans la société. Mais est-il possible de connaître une société sans prendre appui sur l'histoire ? Bien évidemment, non. L'histoire culturelle est de deux sortes ; le courant historique interrompu et le courant historique continu. Le penseur ne voit pas l'histoire avec le même œil que l'historien ou l'archéologue ou le préhistorien. Pour l'historien et le philosophe de l'histoire, l'histoire est leur champ d'étude, l'événement le plus futile comme le plus important ont leur importance, chacun d'eux étant un élément qui constitue l'histoire, son but étant de découvrir le cours de l'histoire et de trouver les causes et les facteurs du changement et de l'évolution ainsi que ses lois.

Pour connaître l'histoire, le fait que le courant soit interrompu ou continu n'a aucune valeur, l'historien ne cherche pas

à savoir si les gens de son époque se rappellent de telle religion, de telle langue ou de tel événement ou s'ils en ont des traces dans la vie actuelle. Il lutte, en revanche, pour faire connaître ce qui est encore obscur dans l'histoire. Il peut se tourner vers la société actuelle, non pas pour la connaître, mais pour savoir si elle garde une trace d'une bataille donnée ou d'une vérité historique, tout comme le sociologue qui se dirige vers l'histoire pour connaître une réalité sociale et comprendre ses racines historiques.

La culture de l'Iran antique

La culture et la civilisation de l'Iran antique, ou en d'autres termes leur réalité historique, existent pour l'historien, et existeront pour l'éternité car rien ne peut nier l'histoire ; mais pour le sociologie, elles n'ont pas d'existence dans la société.

L'épée de l'Islam, politique, sociale et culturelle, a coupé le courant culturel qui avait commencé en Iran par la victoire de la famille achéménide, et l'Iran s'est séparée de son passé. C'est ainsi que dans l'armée des Khorassaniens, dirigés par Abû Muslim al-Khurâssânî, les épées brandies pour définir le sort du califat arabe ne rappelaient aucunement l'armée du Khorassan qui avait été sous la direction de Rostam Farkhad¹⁸ sur la même terre. Le mot d'ordre de cette armée était l'instauration de la justice islamique sur la terre et la remise du pouvoir

aux mains des membres de la famille du Prophète ﷺ, voulant affirmer par là que nous, les Khorassaniens, nous connaissons et respectons l'islam plus que vous, les Arabes. Nous savons que la conquête du Khorassan s'est déroulée à l'époque du calife 'Uthmân jusqu'aux premières étapes du pouvoir omeyyade, soit la seconde moitié du premier siècle de l'hégire, et que le mouvement islamique khorassanien hostile aux Omeyyades s'est constitué au cours de la première moitié du

deuxième siècle. L'armée d'Abû Muslim qui s'est révoltée pour que le pouvoir soit remis aux membres de la famille du Prophète contre les spoliateurs était formée de la seconde génération après celle qui s'est soumise aux épées de Sa'd b. 'Uthmân et Yazîd b. Malhab.

Nous savons que depuis l'époque d'Abû Muslim, l'influence iranienne a pris le pas sur l'influence arabe dans l'Etat islamique, et dès le troisième siècle de l'hégire, les familles régnautes d'origine iranienne dirigeaient l'Iran mais ne connaissaient rien de l'Iran préislamique : même nos savants, hommes de lettres et historiens de cette époque n'ont rien produit à ce sujet, et les Samanides qui semblaient accorder, plus que les autres, un intérêt nationaliste au passé de l'Iran, se sont contentés, pour redonner vie à cette culture morte, de rassembler les histoires et les légendes anciennes dans le *Shâh Nâmeh*. J'avais indiqué dans une de mes conférences que le nationalisme iranien était né après l'islam. Nos savants (devenus nationalistes) ont vainement recherché, dans la période préislamique, ce qui pouvait égaler Avicenne et Al-Khawârizmî, et n'ont pu prouver que les criminels qui agissaient pour remettre une famille iranienne au pouvoir, utilisant les gens dépourvus de conscience, n'avaient aucune motivation nationaliste. Les premiers poètes qui ont écrit la poésie en persan et qui ont fréquenté les palais iraniens, après l'islam, ne ressemblent en rien, ni au niveau de la pensée, ni à celui de l'art ou de la langue, aux hommes de lettre préislamiques (ils devaient exister bien qu'on n'en est aucune trace)... jusqu'à ce que les orientalistes occidentaux se mettent à déchiffrer les écrits pahlavi et à découvrir les inscriptions de Dara et de Qurash, que les gens accusent d'avoir été gravés par des diables et des djinns.

Le penseur n'est ni philosophe, ni savant, ni homme de religion, ni nationaliste, mais il peut être chacun de ceux-là. Ce qui constitue cependant le principe ou le critère pour lui, la validité

ou non d'une école, la justesse ou non d'une opinion, ce ne sont pas les questions intellectuelles, philosophiques ou scientifiques, ni les preuves logiques et les inspirations de génie, mais, en un mot, c'est l'infrastructure de la doctrine de sa société et de sa liberté, la base de sa responsabilité étant de procurer à sa société la conscience de soi sociale, nationale, de classe et humaine.

Le marxisme est-il une idéologie ? Socialisme scientifique (marxisme) et socialisme

Quelle que soit la définition que nous donnons au penseur, il nous suffit d'être d'accord sur le fait que le penseur éclairé est celui qui professe une idéologie précise découlant de sa vision de l'univers. Cependant, le terme idéologie n'a pas la même signification pour les marxistes qui ne sont même pas en accord avec celle utilisée par Marx lui-même. Marx est fortement hostile à l'idéologie mais les marxistes parlent fréquemment de l'idéologie marxiste. Marx considère que l'idéologie est le résultat des cogitations des théoriciens, qu'elle est une idéologie fabriquée par les penseurs liés à la classe dominante pour justifier l'état des choses, ou toute autre idéologie, même socialiste, qui défend les intérêts des classes populaires et exploitées. En effet, l'idéologie est une construction du penseur et du philosophe, et définit ce qui doit être réfléchi, ce qui doit être fait et le but auquel il faut arriver.

C'est pourquoi l'idéologie est refusée et jugée non scientifique. Le conflit entre le socialisme de Marx, d'une part, et le socialisme et le communisme chez ses contemporains ou ses prédécesseurs, d'autre part, était dû au fait que le socialisme, pour ces derniers, était une doctrine et non une science, ce qui a amené Marx à les juger utopistes. La société socialiste qu'ils prônaient était la cité idéale, l'utopie, l'espoir de tous ceux qui aiment l'humanité, ceux qui réclament la justice, ceux qui sont

éblouis par l'égalité, la fraternité et la liberté entre les gens. Elle est le besoin immédiat, le salut vital des masses privées et asservies dans une société injuste. Par conséquent, il faut lutter pour l'instaurer sur terre, et remplacer le régime féodal injuste, ou le régime bourgeois ou capitaliste par un régime humaniste et socialiste. C'est leur idéologie et c'est leur doctrine, mais Marx annonce, face à eux, un socialisme scientifique, c'est-à-dire que selon lui le cours de l'histoire chemine selon ses propres lois déterministes, hors de toute emprise de la volonté, de la pensée, de la doctrine. Il évolue, qu'on le veuille ou non, pour arriver à cette cité idéale.

Le socialisme n'est pas une lanterne que l'intelligentsia du monde allume pour éclairer les nuits ténébreuses et faire disparaître toutes les sortes de privation. Le socialisme est plutôt un soleil qui éclairera nécessairement l'avenir sur la base du mouvement du système solaire. Malgré toutes les forces et les inventions des gardiens de la nuit, malgré tous ceux qui profitent de ces ténèbres et de l'aveuglement des gens, le soleil éclairera tout l'univers et gouvernera le monde. Alors que l'idéologie des théoriciens spécifie qu'il faut fabriquer la lanterne et éclairer la nuit, qu'il faut détruire le capitalisme et instaurer le socialisme, le marxisme, pour sa part, considère que sa victoire est certaine, définitive, organisée et conforme au sens de l'histoire.

Le socialisme des théoriciens est une proposition alors que le socialisme scientifique est une prophétie. Le premier dit : il faut agir ainsi, moralement, alors que le second dit : la règle est que cela soit ainsi. Le socialisme est une invention pour le premier, et une découverte pour le second. Marx prétend qu'il a découvert la loi du mouvement de la caravane de l'histoire, et sur la base de cette découverte scientifique, il remarque que le socialisme sera inévitablement la dernière étape, et c'est pourquoi Marx dit qu'il ne faut pas appeler les gens à croire en l'idéologie

marxiste mais qu'il faut leur apprendre les lois de l'évolution de la société, et le moyen de découvrir le sens de l'histoire. Le socialisme veut procurer aux gens une foi religieuse, alors que le socialisme scientifique leur procure une « conscience scientifique », l'idéologie socialiste est une question intellectuelle et personnelle alors que le marxisme est un fait objectif. La première est une vérité alors que le second est une réalité.

C'est pourquoi non seulement le marxisme ne serait pas une idéologie, mais au contraire un processus intellectuel totalement opposé à l'idéologie. Le marxisme n'est en réalité ni une école doctrinaire, ni une école morale, ni une technique sociale, ni une école philosophique ni un système devant remplacer un autre, mais il est, de manière succincte, un moyen de découvrir l'histoire ou de comprendre le parcours du mouvement de l'histoire.

Cependant, le marxisme est bien une idéologie car il est naïf de prétendre que la sociologie, l'histoire et les sciences humaines ont atteint un certain degré, au XIX^e siècle, pour que le savant philosophe puisse parvenir à découvrir toutes lois.

Le penseur et le scientisme

Pour éviter tout malentendu ou mauvaise interprétation de ma pensée, je dirai, comme je l'ai affirmé plus haut, que je ne suis partisan ni de la science libre ni de la science engagée. La première consiste à faire de la science un objet sans utilité, en séparant la pensée de la vie des gens, en négligeant le sort de la société humaine, des nations arriérées et déshéritées qui ont été victimes de l'exploitation de classe. La seconde consiste à dévoyer la science, et par conséquent, à séparer la pensée et la science de la réalité, de la connaissance scientifique et véritable de la nature, de l'histoire, de la société et de l'être humain. Selon le hadîth prophétique connu, concernant l'interprétation du Coran, l'explication de la réalité par l'opinion est certes utile pour

confirmer une théorie mais concernant la conscience scientifique et la connaissance véritable, elle est nuisible et contraire à la vérité.

Entre ces deux extrêmes, l'une menant à sacrifier la réalité au profit de l'intérêt, et l'autre à sacrifier l'intérêt au profit de la réalité, se dessine une troisième voie qui est l'application de l'intérêt en fonction de la réalité, ce qui veut dire que nous ne devons pas imposer des buts à la science, pour ne pas aboutir à une scolastique (comme l'a fait le régime capitaliste, avec le principe du culte de la consommation en Occident, où la science a échappé au service de l'Église pour entrer au service du capital). Nous ne devons pas non plus croire à la prétention illusoire des scientifiques que la science peut définir ses propres objectifs, car la science n'est pas un guide pouvant définir le but ou choisir la voie ou tirer les conclusions. La troisième voie consiste à définir, après des recherches libres et des études scientifiques non engagées, les buts scientifiques et les intérêts vitaux moraux et matériels qui nous conviennent.

C'est pourquoi le naturaliste est un savant dont le travail se déroule en deux étapes : au cours de la première, il est scientifique, n'ayant aucune opinion préalable ou un engagement politique, social, religieux ou autre, il étudie l'histoire et la société comme si son seul but était de comprendre leur réalité. Il ne cherche pas à confirmer un principe ni ne souhaite parvenir à une conclusion précise, il veut seulement connaître et découvrir. Une fois franchie cette étape – qui est celle de la science pour la science, ou le scientisme –, il revient vers l'être humain ou la société ou la classe, vis-à-vis duquel ou de laquelle « il se sent humainement engagé et lié à son sort ou à son parcours. » Il réfléchit à ses peines et ses besoins, lutte pour choisir la voie et le but sur la base de la connaissance scientifique, des faits et des lois découvertes. Il met cette voie en évidence, et pousse la liberté et la volonté humaines à utiliser ces lois scientifiques

pour réaliser les buts humains et sociaux. C'est l'idéologie, une idéologie scientifique, qui n'est ni fabriquée par le cerveau du philosophe, ni issue du talent d'un politique ou d'un dirigeant, mais il s'agit plutôt d'une « technique » ou d'un « art ».

En effet, l'idéologie véritable est une technique, ce n'est ni une science ni une philosophie, ni une action ni une morale. Quelle est donc alors la différence entre la technique et la science ? Dans la technique, le but et le résultat poursuivis précèdent la technique, et l'homme les définit, mais dans la science, il est dans la situation de celui qui reçoit et accepte. Il suit la réalité externe et y est soumis ; il n'a aucun droit d'y intervenir, alors que la technique implique d'imposer la volonté humaine sur les lois naturelles. En d'autres termes, c'est l'utilisation de la science au moyen d'une volonté consciente chez l'être humain pour parvenir à ce qu'il souhaite. Ainsi, la science est l'effort de l'être humain pour comprendre la nature et découvrir ce qui s'y trouve, alors que la technique est son effort pour utiliser la nature et créer ce qui n'y existe pas. L'idéologie est donc, dans son sens particulier, la technique au sens large.

Comme le naturaliste qui franchit l'étape de la science pour se consacrer à celle de la technique, le penseur également divise son travail en deux étapes : la première est l'étape scientifique où il s'efforce de comprendre la réalité scientifique et réelle de ce qui s'appelle « société ». Il découvre les lois du mouvement et de l'évolution, et les facteurs de désordre, de décadence et de progrès de la réalité constante qui s'appelle « histoire ». A cette étape, il n'a aucun engagement, aucun préjugé particulier, se consacrant entièrement à connaître la vérité et la réalité scientifiques de l'histoire et de la société. Après avoir découvert une série de lois sociales et le déterminisme de l'histoire (que j'explique comme le parcours naturel du mouvement de l'histoire, sans l'intervention consciente de l'être humain), et à partir de ces connaissances scientifiques et réelles, il propose son

idéologie, constituée des buts, des revendications humaines et sociales, et les moyens et voies pour orienter l'histoire, de son parcours naturel ou dévié, vers cette direction.

Contrairement à ce que nous pouvons penser, l'idéologie n'est pas toujours issue du cerveau ou du tempérament d'un philosophe ou d'un écrivain, ou un rêve qu'on matérialiserait, loin de la réalité, bien que toutes les idéologies soient actuellement plus ou moins utilisées ainsi. L'être humain, parce qu'il est humain, possède l'aptitude scientifique de comprendre la nature et la société. Il possède également la capacité de créer, d'innover, d'orienter et d'utiliser, comme il a des besoins extranaturels ou métaphysiques.

Pour nous résumer, nous pouvons dire :

1 – Il n'est pas nécessaire que le penseur soit philosophe ou savant, artiste ou politique, ou même instruit, mais il est « un être humain conscient ayant une orientation sociale, un sentiment de lien collectif et un engagement humain envers le groupe ».

2 – Ce groupe envers lequel le penseur se sent engagé affronte, en principe, des questions humaines, consciemment ou non.

3 – Cette condition « humaine » ou « morale » de l'engagement du penseur est un résultat, car les gains communs économiques et sociaux ne peuvent à eux seuls assurer cet engagement. Il est possible que le penseur soit issu d'une classe ou d'une société qui exploite, et c'est le cas de nombreux penseurs. Les nombreux exemples concernant la participation des Européens à la lutte des peuples exploités par le colonialisme l'indiquent.

4 – Selon les mots de Gurvitch, il n'y a pas une société mais des sociétés, ce qui signifie que la sociologie est incapable d'analyser toutes les sociétés, les relations et les problèmes complexes et illimités à partir de lois et de principes justes et

immuables, comme les mathématiques et la physique. De même, elle ne peut prévoir le déroulement de l'histoire et les évolutions sociales, car la sociologie n'est pas une science exacte et complète. Le penseur doit, par conséquent, éviter de s'appuyer sur les théories sociales et les suppositions globales. Il doit au contraire apprendre à connaître directement sa propre société en étudiant l'histoire, en ayant le contact avec la société, pour comprendre les masses et trouver les liens sociaux et de classes ; il doit étudier les bases, les institutions, la culture, la religion, les particularités raciales, nationales et sociales, les sentiments, les personnalités nationales, les bases économiques. Ce qui signifie que pour connaître la religion ou la bourgeoisie dans sa société, il doit, au lieu de recourir à la traduction des sociologues ou des idées des socialistes, aller lui-même vers sa religion, avec sa vision scientifique et son style précis, et mener l'analyse nécessaire. Il doit donc faire le même travail que celui entrepris par les socialistes scientifiques en Europe. Par conséquent, l'imitation des théories des sociologues, leur traduction et leur analyse appliquées à nos sociétés, doivent être rejetées. Nous pouvons nous arracher à l'imitation des Européens et parvenir à notre indépendance scientifique et intellectuelle une fois que nous avons appris les moyens d'action des Européens et leurs œuvres de façon précise. Prendre le remède prescrit par le médecin sans essayer de se poser des questions est une chose, et apprendre la médecine et les moyens de découvrir et de disséquer est autre chose. Il y a une troisième possibilité : ne pas recourir au médecin mais traiter la maladie selon les moyens traditionnels et magiques. La première méthode est celle de nos intellectuels occidentalisés contemporains, et la troisième celle de pseudo hommes de religion. La seule voie à suivre est celle de la connaissance des questions, des écoles scientifiques et de la nouvelle idéologie dans les domaines de l'histoire, de la société, de l'économie et de la politique, et de s'empressez de les

oublier toutes, pour entamer la voie de la connaissance directe et indépendante de la réalité historique, de la société, la culture, la religion et l'être humain, et tous leurs aspects réels, selon une vision et une méthode scientifique nouvelle, pour proposer des solutions et définir des buts sur la base de cette compréhension.

5 – La croyance aux deux principes que sont « le déterminisme scientifique de l'histoire et de la société » et « la volonté humaine ». Le penseur peut, dans la mesure où il connaît les lois existantes dans la réalité, dominer le déterminisme scientifique et l'utiliser pour réaliser son idéal. L'homme conscient et créatif ne peut d'un coup supprimer une loi ou en créer une autre, mais il peut remplacer une loi par une autre, dominer les forces et les phénomènes réels, que ce soit dans la nature, dans la société ou dans l'individu, en modifiant le parcours du déterminisme selon sa volonté. Croire dans le déterminisme absolu ou naturel ou social pour montrer que l'homme est absolument soumis à ce déterminisme est, selon Gurvitch, une sorte de paresse. C'est comme croire au décret divin, au sort inéluctable prédéfini, et c'est nier la volonté et la liberté humaines indépendantes comme force capable de se créer soi-même et de construire sa société. Cela revient à supprimer la responsabilité humaine.

La croyance à la fatalité ôte à l'humain sa volonté et sa responsabilité, et le ravale au rang du végétal et de l'animal. En effet, s'il croit à la liberté et à la volonté absolue, et nie les lois scientifiques existant dans la nature, dans l'histoire et la société, indépendamment de l'homme, il devient alors un être dépourvu de conscience scientifique, de capacité technique, et est entraîné vers le monde de l'imagination et des légendes.

6 – Sur la base de ce réalisme dialectique entre la fatalité et le libre-arbitre, ou l'homme et l'environnement (nature ou société), ou selon l'expression coranique, la loi de la création et les gens, toutes les questions humaines, matérielles ou morales,

individuelles ou sociales, sont en devenir permanent. Le penseur est une volonté consciente, car il connaît cette vérité selon laquelle plus les gens connaissent le déterminisme historique et les lois scientifiques de la vie et du mouvement social, plus leur conscience de soi, en tant qu'êtres humains et sociaux, mûrit de manière juste, et plus ils auront la capacité de briser ce déterminisme historique et la nature sociale qui leur a été imposée. Ils transformeront les causes qui ont instauré leur déterminisme intellectuel, social, moral, politique et naturel en effets de leur volonté consciente et créative, organisatrice et ambitieuse vers l'idéal fixé. C'est par ce chemin seulement que les gens deviennent les bâtisseurs conscients dans la société.

La lutte contre le despotisme, le colonialisme et l'exploitation, et les questions immédiates vitales, déterminent l'objectif du penseur et sa responsabilité absolue et éternelle, car ces questions ne sont pas des faits absolus et éternels, mais des catastrophes et des obstacles qui lui barrent le chemin. Du moment que le mouvement est impossible sans leur suppression, il est contraint de lutter pour les supprimer ou les briser.

7 – La mission du penseur n'est pas la direction politique de la société, et bien que le dirigeant politique puisse être un penseur, la mission principale du penseur consiste à accorder la conscience de soi, politique, sociale et de classe, aux gens, soit à la nation, à la classe dirigée et exploitée.

8 – L'internationalisme, le nationalisme et la religion « traditionnelle », du point de vue des liens qu'ils peuvent nouer entre les classes sociales, sont des questions qui aveuglent le sentiment de classe, et un moyen de tromper le système de discrimination sociale qui domine dans la société. Le penseur doit respecter les conditions suivantes quand il les aborde :

a – L'internationalisme ou l'humanisme est un état supérieur qui vient après l'étape de la lutte des classes. Proposer l'humanité en cette étape est une tromperie ou une ignorance de la

nature humaine, et ainsi, l'humanité devient un outil contre l'humanité.

b – Il faut détacher le nationalisme de la maladie du culte de la race et du culte chauvin du sol, et l'instaurer sur des bases concrètes, scientifiques et humaines. Le nationalisme n'est pas une réalité fixe et éternelle, mais un phénomène dialectique, au sens où le nationalisme se manifeste lorsqu'il se heurte au refus, à l'oppression ou au mépris. Dans l'histoire de l'Iran, nous observons que le nationalisme iranien est resté silencieux lors de la conquête musulmane, mais qu'il a réapparu au temps des Omeyyades. En effet, l'Islam n'était pas seulement concerné par la doctrine religieuse mais il voulait changer les aspects sociaux, politiques, les relations sociales et individuelles, alors que le régime des Omeyyades a méprisé le sentiment national de l'Iran, a nié sa valeur culturelle, et a tué son histoire. C'est alors que la nation iranienne a affronté les Arabes, et les Arabes ont créé le nationalisme iranien alors qu'ils essayaient de l'étouffer.

Le nationalisme n'est donc pas une école de pensée mais un phénomène dialectique qui se caractérise, dans les conditions mondiales actuelles, par son opposition à l'impérialisme colonialiste sous sa forme politique et économique, et notamment sous sa forme culturelle et intellectuelle. L'idée que le nationalisme est une création pour tromper le vrai visage de l'exploitation par une classe donnée doit être revue car il faut savoir que dans la lutte contre le colonialisme, ce dernier est aussi une réalité hostile au nationalisme. Le penseur, de son poste d'observation, doit toujours faire attention à deux situations :

1 – Susciter la lutte des classes au moment où la nation mène la lutte contre le colonialisme entraîne la division et les conflits au sein de toutes les forces hostiles au colonialisme qui prend pour cible la nation entière et la société dans toutes ses composantes. Non seulement les couches populaires sont appauvries, asservies et rendues ignorantes, mais les propriétaires, la

bourgeoisie et la production nationale sont visés et tendent à disparaître. Du moment que le colonialisme refuse les valeurs positives nationales, l'histoire, la culture et la religion de la nation, les forces authentiques sont contraintes de s'opposer à lui, malgré la disparité des doctrines qu'elles professent et leur appartenance de classes.

2 – Après la fin de la lutte contre le colonialisme, avec la coalition et participation de toutes les forces nationales et classes sociales, les personnalités en pointe et qui ont acquis un ascendant moral à cause de leur attitude courageuse et sincère, poursuivent la lutte et gardent leur ascendant et leur popularité, surtout si elles ont brandi le mot d'ordre de l'unité nationale et de l'union de toutes les classes. Mais l'unité qui était un facteur positif lors de la lutte contre le colonialisme devient nuisible et négative dans la lutte contre l'exploitation des classes à l'intérieur de la nation.

C'est ce qui se passe actuellement en Inde, où les rajas et les seigneurs indiens qui luttaient aux côtés de la population pour chasser le colonialisme britannique, en se plaçant aux premiers rangs à cause de leur maturité culturelle et politique, refusent à présent de poursuivre la lutte alors que les millions de travailleurs, plongés dans la pauvreté, l'ignorance, veulent lutter contre l'exploitation et les privilèges des nantis. A cette étape, les murs du nationalisme et de l'unité nationale contre le colonialisme se transforment en murs contre les classes populaires.

La fraternité religieuse et la fraternité nationale qui assurent la victoire pour faire face au danger extérieur est, face au danger interne, un moyen de préserver l'inégalité entre les frères. Lorsque le nationalisme et la religion interviennent entre le gouvernant et le gouverné, entre le possédant et celui qui ne possède rien, les facteurs de tromperie et d'anesthésie interviennent, et une nouvelle relation s'instaure entre le prisonnier et son geôlier, entre le serviteur et son maître, par le

biais de ce facteur puissant. Aucun autre facteur ne le maintient dans la servitude de manière aussi puissante, dominant son esprit, son âme, sa vision et son intelligence. Non seulement ce facteur le rend prisonnier et serf, mais il lui apprend à jouer ce rôle.

A quel moment proposer les différentes écoles ?

Il convient de revenir à la thèse que j'ai appelée la « géographie des mots ». Dans les domaines politiques et sociaux, nous devons réfléchir aux circonstances temporelles et sociales d'une idée donnée ou d'un mot d'ordre social donné. Pour cela, lorsque nous proposons les diverses écoles de pensée, nous devons respecter ce qui suit :

a) Parce que le colonialisme est hostile au nationalisme et qu'il se considère supérieur à l'Etat qu'il domine et exploite, le nationalisme en tant que base des valeurs intellectuelles et de la réalité historique, doit être le point sur lequel le penseur doit connaître son intérêt. Le fait de s'appuyer sur le nationalisme est une attitude ni idéaliste, ni sentimentale, ni suscitée par la réaction ou les idées racistes, parce que le nationalisme est une réalité dialectique issue de l'impérialisme et du colonialisme. C'est une attitude logique, scientifique et hautement élevée.

b) A la fin de l'étape de la lutte contre l'impérialisme et le colonialisme, il convient de changer la forme de la lutte, et de se tourner vers les problèmes internes. Il faut alors abandonner le mot d'ordre de fraternité pour celui d'égalité.

c) A la dernière étape, l'universalisme est proposé. Le fait de proposer l'universalisme en pleine étape de lutte contre le colonialisme est inhumain et mensonger. Il faut partir de cela comme principe. De même qu'il ne faut pas considérer que le nationalisme est un lien éternel, les dirigeants socialistes doivent savoir que le socialisme n'est pas un but en soi mais un parcours sur la voie de l'élévation humaine. L'universalisme

doit, à mon avis, être proposé après la fin de la lutte des classes, car cette école de pensée considère que l'être humain est une créature supra-naturelle, que la conscience, le libre-arbitre et la créativité que Dieu a mis en lui l'élèvent vers la perfection morale infinie, à une perfection inimaginable. Mais proposer l'universalisme au moment où les conflits entre le colonialisme et le colonisé, entre l'exploiteur gouvernant et l'exploité dominé, sont en cours, cet appel est un mensonge et une tromperie, et vise à masquer les contradictions et les conflits.

En voulant parvenir à l'humanisme, et si nous commençons par lui, nous nous en éloignons définitivement, donc pour parvenir au stade de l'humanisme, les nations doivent affronter l'impérialisme et le colonialisme, affirmer leur nationalisme puis leur égalité sociale.

Un « indigène » rappelle les valeurs humaines à ceux qui prétendent les défendre :

« Patrice Lumumba est apparu tel le messie sauveur, attendu tout au long des siècles d'esclavage honni et de colonisation blanche. L'Afrique, cette larme brûlante sur la terre, se met à trembler et son cœur commence à battre. Le colonialisme mondial entre dans sa phase descendante et dans le monde colonisé, des sages apparaissent dans les nations héroïques, et suscitent l'espoir des esclaves. La terre de l'esclavage, de l'ignorance et de la brutalité est devenue celle de la révolution, de la liberté et de la pensée pour les exporter. Les exporter ? Bien évidemment. J'ai appris un jour que l'Afrique s'est non seulement libérée, mais qu'une nouvelle civilisation est également née sur la terre. Comment ? Quand ? Le jour où ils ont interdit la diffusion de la revue "révolution africaine" à Paris. Oui, à Paris, la capitale de la liberté et l'héritière de la révolution française, le lieu de naissance des droits de l'homme, là où les slogans de liberté, fraternité, égalité, ont été brandis. »

A l'angle des boulevards St-Germain et St-Michel, toutes les écoles politiques et intellectuelles se retrouvent : les royalistes, ceux qui réclament le retour du roi, les anarchistes qui revendiquent le mot d'ordre « ni Dieu, ni roi, ni loi », les communistes dans leurs diversités, le stalinien, le khrouchtchevien, le kossiguïen, le brejnevien, le maoïste, le castriste, le troskiste, le communiste nationaliste, et à côté d'eux, les mazdéens, ceux qui ont été touchés par la maladie de l'orientalisation, qui pratiquent le yoga indien tout en étant des habitués du quartier Barbès au xx^e siècle, et plus loin, les végétariens, les religieux fanatiques qui se réclament du Moyen Age catholique, les religieux éclairés, et à côté d'eux encore, des groupes qui aident les combattants arabes pour la libération de l'Algérie. Je me souviens qu'en 1960, il n'y avait pas de relations politiques entre la France et la Chine populaire, mais Paris avait accepté que la Chine imprime et diffuse sa revue engagée « Pékin », et ouvre un centre culturel qui diffusait les messages les plus radicaux.

Mais... en même temps, ils ont confisqué la revue « révolution africaine » parce qu'ils ont pressenti le danger que représentait la révolution venue d'Afrique. Pourquoi la France qui pouvait tolérer toutes les libertés, a-t-elle eu peur de la parole venue d'Afrique ? Parce que l'indigène a parlé. Le Noir brutal rappelle à l'Européen qui a prétendu porter les valeurs humanistes ce qu'elles représentent réellement. Les « pseudo-humains » africains enseignent aux maîtres de la civilisation absolue et de la culture unique contemporaine, comment l'être humain est humain ou le devient. Leurs esclaves dociles ne se sont pas seulement révoltés contre leurs maîtres mais se sont débarrassés de leur servitude, ils se sont levés pour transformer leurs maîtres cannibales en êtres humains. Ils ne se sont pas révoltés pour seulement se débarrasser des chaînes du colonialisme européen, mais pour rendre son humanité à l'Européen, transformé en animal sauvage au temps du colonialisme.

Pour l'Europe, pour nous, pour l'humanité toute entière, une nouvelle peau doit apparaître, une nouvelle pensée doit naître, et il faut lutter pour qu'un nouvel humain émerge. L'Afrique a posé les bases existentielles de l'Europe, de la pensée européenne et de la société européenne. Il ne s'agit pas uniquement d'économie, de politique, de conflit national, de lutte de classes, de produits exportés ou importés, de faiblesse, de progrès, de famine, mais il s'agit de dénonciation de l'être européen, de la destruction de sa civilisation, de sa culture et de sa vision. Il s'agit de proclamer la défaite de l'Européen en cette période. La révolution africaine veut refuser toutes les dimensions de la présence européenne : l'humain, la civilisation, la culture, la société, la vie et la vision globale, la matière et le corps. Elle veut la désarmer pour reprendre l'orientation de l'histoire, de la civilisation, de la pensée, et la responsabilité du genre humain, que l'Europe avait prétendu assurer pendant des années, le faisant croire aux penseurs non européens. Elle veut arracher cette mission à l'Europe, car cette dernière s'est montrée incapable de l'assumer, elle a toujours parlé de l'humain sans faire autre que de tuer le tiers de l'humanité, de pourchasser l'homme et le torturer au nom de l'humanisme.

La France a le droit, même si c'est au sacrifice de la loi, de s'opposer à ces idées dangereuses. Dans le paradis de la liberté, de la jouissance et du repos où tout est libre et où tout est à portée de main, seule la révolution africaine est le fruit interdit, car elle est le fruit de l'arbre de la vision.

Il n'est pas nécessaire que le penseur soit quelqu'un d'instruit au sens officiel du terme, ou un savant, philosophe, sociologue ou historien ; le penseur est celui qui est attaché à sa cause et conscient, et son attachement se définit par l'attitude dialectique entre lui et l'autre, son attachement à l'être humain pour faire face à la nature et aux facteurs inhumains, son attachement à la société humaine, et à la nation pour faire face à

l'impérialisme, à la division, au colonialisme, son attachement à la classe exploitée pour faire face au pouvoir des classes.

L'une des caractéristiques du penseur est que son engagement collectif ne découle pas de son appartenance collective, ce qui signifie que quel que soit le groupe auquel il appartient, du point de vue racial, national, social, il est engagé envers la nation colonisée et la classe exploitée. En effet, le facteur de l'engagement est la valeur de celui-ci et non le profit ou l'intérêt personnel. C'est le principe moral absolu et éternel du genre humain, il perdure à toutes les périodes historiques, dans tout régime social, tout mode de production.

A l'étape de la lutte humaniste qui se manifeste dans la lutte contre le racisme, le capitalisme, l'impérialisme, le colonialisme, l'exploitation de classe et le despotisme, il convient au penseur de fonder sa propre école sociale et d'orienter sa lutte et ses objectifs sur la base de règles particulières, philosophiques et théoriques, comme l'égalité humaine, la liberté, la justice, l'unité de classes, et la lutte contre les discriminations, les privilèges, la violation des droits et la puissance. Il s'agit là de réalités générales et de valeurs communes, de mots d'ordre qui garantissent les intérêts de la majorité des individus, des groupes, des partisans des diverses écoles de pensée et des religions, et de la majorité absolue des nations du monde, à toute étape historique et culturelle.

Ces mots d'ordre sont des mots d'ordre humains et communs à toute l'humanité. Le penseur doit, dans sa lutte sociale, sa lutte contre l'exploitation, l'impérialisme et la dictature, s'appuyer sur ces facteurs communs et permanents. Il se place alors au-delà de toutes les normes, limitées et diverses, mais aussi contradictoires parce que relatives aux écoles, aux théories, aux traditions, et au-delà de toutes les hypothèses non établies, non prouvées, éparses, au-delà de toutes les tendances de la pensée et des doctrines contradictoires et opposées. En s'appuyant sur

des bases humaines communes, il peut soulever toutes les forces sincères et conscientes de leurs cadres limités, religieux, intellectuels, philosophiques et partisans, pour les mobiliser dans un front commun, contre le front commun constitué par les ennemis de l'humanité, soit les ennemis de la vérité, de la liberté et de la maturité.

Ces derniers ne constituent-ils pas un front commun ? Le colonialiste, l'exploiteur, le raciste, la classe de l'or et de la puissance, apparaissent souvent sous la forme de religions, d'écoles diverses et opposées parfois, mais tout œil perspicace peut les percer à jour derrière leurs déguisements. Par contre, les gens, même s'ils professent des écoles de pensée ou des religions différentes, se retrouvent tous dans la foi en la liberté, en la justice, en la sincérité et en la vérité. Ceux qui sont hostiles à l'humanité sont une minorité, ils se sont entendus sur le despotisme, l'injustice, les privilèges, l'exploitation, la domination et la violation des droits, même s'ils font semblant de professer la religion des gens et d'adopter leurs écoles de pensée.

Aucun groupe ne s'est dissocié sur le plan religieux ou philosophique d'un autre avec lequel il avait tissé des liens de classe, au contraire. Chaque fois que leurs intérêts sont en jeu, ils se sont rassemblés malgré leurs divergences doctrinales, et ont livré bataille contre ceux qui professent la même doctrine ou religion. La guerre des coalisés dite du « fossé » (*al-Khandaq*) où les juifs et les Qoreich ont constitué un front uni contre l'Islam, pour détruire Médine, la base essentielle du mouvement monothéiste, offre un exemple clair de ce principe. Quraysh protégeait le polythéisme et l'idolâtrie, et les juifs prétendaient être les seuls héritiers d'Abraham et le peuple choisi par Dieu. Hier, la participation du christianisme et du colonialisme occidental (l'entente entre Jésus et César), et aujourd'hui, l'alliance du capitalisme mondial avec le communisme international, indiquent que ce principe est toujours en application.

Matérialisme et marxisme

Le matérialisme est une théorie philosophique, et ceux qui le considèrent comme une vérité scientifique à laquelle est parvenu le monde aujourd'hui, prétendent être les seuls à la professer. Le matérialisme n'est pas lié à la science et à notre époque car il existait dans la Grèce antique ou à l'époque de l'ignorance (avant l'Islam) chez les Arabes. En outre la majorité des génies scientifiques et fondateurs de la science moderne, croient en Dieu. Je pense que la lutte des penseurs libres pour la justice et la libération des peuples opprimés, qui avaient été attirés au XIX^e siècle par le matérialisme et l'hostilité à la religion, n'avait pas pour cause des considérations scientifiques. Elle était plutôt due au rôle de l'Eglise opposé aux intérêts des peuples, et à la collaboration des responsables de la religion (qui représentent un des éléments de la classe dominante) pour maintenir l'exploitation, la discrimination et l'immobilisme.

Le matérialisme est, en tout cas, une doctrine théorique et une école philosophique particulière, alors que le socialisme est un objectif humain et une nécessité vitale. Le matérialisme est une recherche que doivent mener les penseurs et savants, alors que le socialisme est un chemin dans la libération et la revendication du droit et la recherche de la justice pour l'intérêt de l'homme.

D'autres questions se posent dans le socialisme : est-ce l'individu ou la société qui est le principe ? Est-ce que les droits individuels priment sur les droits de la société ? Est-ce que la propriété est un droit individuel ? Le fait d'accorder à l'individu la propriété des moyens de production ne signifie-t-il pas lui remettre entre les mains le sort des consommateurs et donc de la société ? La propriété individuelle n'entraîne-t-elle pas la discrimination raciale ? La morale et les relations sociales, les doctrines, les sciences et les arts ne sont-ils pas utilisés pour justifier la situation actuelle et imposer une vision philosophique du

monde, un goût artistique, des sensations particulières pour protéger les intérêts ? Le fait de s'appuyer sur l'argent ne conduit-il pas à avilir la culture, la morale, la science, la beauté, les sentiments et les jugements religieux ? Ne conduit-il pas à imposer des lois iniques, à empêcher la maturité progressive de tous les groupes, de toutes les dimensions matérielles et morales de la société, et à transformer une classe en loups et une autre en renards, et la plus nombreuse en troupeau de moutons ? Est-ce que cela n'entraîne pas la mort des talents et dispositions humaines pour finir dans l'adoration des idoles et l'asservissement des gens ? Au regard de tout ceci, ne pouvons-nous pas dire que l'être humain, qui est une créature complète, aux trois dimensions supranaturelles qui sont, la conscience, la volonté et le libre-arbitre, a été transformé en un animal économique borgne ?

Croire en ces principes n'est pas lié à une doctrine particulière ni à une philosophie précise, car toutes les priorités de l'humain sont communes, elles ne sont ni des suppositions, ni des théories particulières.

Ce n'est pas par le biais de la recherche philosophique, scientifique ou la dialectique dans le matérialisme que Marx est parvenu à la philosophie de classes et le déterminisme dialectique historique, puis au socialisme. C'est plutôt le contraire. En effet, son but principal était le socialisme, et avant cela, la libération de la classe du prolétariat, c'est-à-dire la classe qui était opposée au capitalisme en Europe, et notamment en France, en Grande-Bretagne et en Allemagne. Afin de lui donner une justification philosophique, de l'armer de la logique, et de lui donner une vision universelle ou une base doctrinale, il s'est orienté vers la dialectique et le matérialisme, accusant la religion. En effet, celle qui existait à son époque et à toutes les époques tendait à justifier la situation injuste qui prévalait, et monopolisait les sentiments et la foi religieuse.

Marx a refusé Dieu, car le dieu de la religion soutenait les riches, les puissants et leurs amis, et souhaitait la souffrance des gens et le bonheur des gouvernants. Ceux qui sont proches de lui, dans son palais céleste, ce sont ceux qui ont réussi, grâce aux divers cultes, à soutirer de l'argent aux gens, à vivre dans les régions les plus favorables, à se faire construire les plus belles demeures.

Marx a également nié le jugement dernier, car celui-ci, pour les hommes de religion, était une « résurrection » qui incitait les masses déshéritées et écrasées à supporter l'injustice, l'humiliation et la violation des droits au cours de leur vie, dans l'espoir que dans la vie après la mort, dans cette « résurrection », l'opprimé se vengera sans causer de dégâts ni représenter un danger, mais il récupérera ses droits multipliés par cent. C'est ainsi que la « résurrection » a été un moyen de faire patienter les gens, remettant la satisfaction de leurs revendications des droits et de la justice, après la mort. Quelle tranquillité et quel bienfait pour les iniques, les pilleurs et les profiteurs !

Marx a attaqué avec virulence le sentiment religieux, car c'est ce sentiment qui a, tout au long de l'histoire, rapproché les deux classes antagoniques. Un tel sentiment d'amour réciproque et une communauté de pensée ne pouvaient qu'être néfastes, car la paix et la compréhension entre l'injuste et l'opprimé, entre celui qui travaille et celui qui ne travaille pas, sont nécessairement néfastes pour l'opprimé et bénéfiques pour l'injuste. Dans le lieu de culte, au cours des cérémonies religieuses, lorsque l'ouvrier découvre le patron assis à côté de lui, pleurant sur la souffrance du Christ comme lui, il ne le voit pas en tant qu'ennemi ayant du sang sur les mains, mais un frère en religion, pur, attaché à la religion, aimé de Dieu. Même s'il sait qu'une partie de son salaire est demeurée chez ce patron, il le lui pardonnera facilement.

Lorsqu'il renie le nationalisme, c'est pour les mêmes raisons, car « la citoyenneté » qui relie deux individus appartenant à deux classes antagoniques entraîne des attaches sentimentales, une vision commune morale, culturelle, historique et raciale, le nationalisme étant comme la religion.

Il a adopté le matérialisme comme infrastructure de sa philosophie, et l'économie comme principe essentiel de toutes les évolutions de l'histoire et de toutes les formes de société, une infrastructure de toutes les cultures et les arts, les religions et les doctrines, faisant de l'apparition de classes le point de départ de la lutte que mènent les ouvriers.

Il proclame ainsi le « déterminisme historique » en tant que loi, immuable, et réalité scientifique, une réalité effective où n'interviennent ni les volontés ni les personnages, ni les désirs ni les doctrines. L'ouvrier qui lutte considère que sa victoire est inéluctable, car sa faiblesse et la réussite du capitalisme ne sont que provisoires, sinon le doute et le désespoir s'emparent de lui.

Le déterminisme historique ne permet pas de se poser des questions, ni de douter, de s'affaiblir, ni même d'évaluer par l'analyse politique et sociale, les capacités des classes en présence. L'histoire devient indépendante de la force des bras, de l'espoir et de la réflexion. Après avoir passé par la phase de l'esclavage, puis par celle du féodalisme, l'histoire se poursuit pour entrer dans la phase capitaliste, avant d'arriver au socialisme et à la société sans classes. Telle est la loi de l'histoire.

Mais si la pensée pouvait se libérer de ce cadre scolaire, elle pourrait séparer les choses les unes des autres, ou trouver à chacune d'elles une cause ou des causes logiques, et se débarrasser de la nécessaire suite des unes par rapport aux autres, pour saisir cette réalité : l'exploitation et le despotisme de classe sont une injustice, et par conséquent, il est nécessaire de les combattre, et même de se sacrifier pour les supprimer. L'avènement de la justice et de l'égalité est quelque chose qui ne

peut être remise à plus tard. La lutte entre la justice et l'injustice, la liberté et le despotisme, a toujours été vive. Mais combien d'épopées et de grandes catastrophes ont eu lieu à cause de ces idéaux, sans que cela soit nécessairement l'œuvre des matérialistes, et s'ils n'ont pas réussi à réaliser ces idéaux, c'est à cause du manque de conscience sociale, politique et juridique au sein des masses, dans le passé.

Si le penseur matérialiste pense construire le socialisme à partir de sa vision universelle entièrement matérialiste, et croit que l'histoire et l'évolution inéluctable amèneront la révolution qui détruira les anciennes classes et instaurera une société sans classes, où disparaissent l'exploitation économique, le despotisme politique et la déchéance culturelle et morale, un homme de religion éclairé peut également, à partir de sa vision spirituelle et universelle particulière, instaurer le socialisme considérant qu'un système rationnel et vivant se trouve dans la nature, qu'une direction consciente en est responsable, que cette organisation est basée sur des lois précises, des liens logiques, des mouvements connus, où chaque phénomène a une cause, un parcours, et un but, que rien n'est vain, que toute chose a une finalité. Au moment où le matérialiste s'appuie sur la primauté de la science, sur la possibilité de justifier par la science, la raison, la logique, tous les secrets de la nature, ses mouvements et ses phénomènes, concluant donc que la religion est une illusion, il peut également, à partir du même témoignage de la nature, affirmer le contraire. C'est pourquoi nous pouvons affirmer que le progrès de la science a éloigné la conception mythique, l'ignorance, et la connaissance illogique de Dieu, mais que la vraie connaissance de la nature, la prise de conscience et la logique ont permis la disparition de la conception mentale de Dieu, qui est devenu encore plus présent actuellement. Dans le passé, les sheikhs et les soufis avaient pour tâche de prouver l'existence de Dieu, mais aujourd'hui, ce sont

les savants qui parlent de Dieu. Les savants, qu'ils soient naturalistes, chimistes, psychologues ou sociologues, ont pris la place des sages divins, des savants religieux et des sheikhs, et au lieu de chercher Dieu dans les mosquées, ils les cherchent dans les universités.

Vision universelle logique

La vision universelle basée sur la logique, la conscience et la finalité ne peut que transformer l'histoire en une réalité vivante. L'histoire n'est pas fabriquée, comme certains le pensent, par les caprices des rois ou la volonté des héros, ce n'est pas non plus une suite d'événements survenus au hasard, ni une « suite de mensonges sur lesquels tout le monde s'est mis d'accord » comme le prétend Napoléon. L'histoire est le parcours d'une unité à laquelle est lié un principe de mouvement particulier basé sur des lois inéluctables ou, en termes coraniques, « des lois qui ne peuvent être modifiées ». Dans ce parcours naturel, elle passe par des étapes précises, des montées ou des descentes, avec une vitesse variable, pour se diriger vers un but. En ce sens, l'histoire exprime l'âge du genre humain, le parcours de la société humaine, elle est régie par des lois qu'il est possible de découvrir. Quelles sont ces lois ? Comment a évolué la société humaine tout au long de l'histoire, selon quelles causes et quels facteurs ? Quelles sont les étapes franchies et quelles sont les étapes futures ? Telles sont les questions qui réclament plusieurs siècles d'effort scientifique et de progrès en sciences humaines. Si les sciences exactes peuvent prétendre avoir donné des réponses précises aux questions soulevées dans leurs domaines, c'est aussi parce qu'elles remontent à la nuit des temps. Mais les sciences humaines sont encore jeunes, elles n'ont pas encore découvert les lois qui régissent l'histoire et l'évolution des sociétés.

Un fait historique à titre d'exemple

De l'histoire d'Adam et de ses fils, nous pouvons comprendre la mondialisation des religions, c'est-à-dire la parenté de l'homme avec la nature, d'une part, et avec l'âme divine, de l'autre, et nous pouvons également comprendre la responsabilité humaine vis-à-vis de la volonté d'existence, sa contradiction innée, son mouvement dialectique en devenir sur la terre, sa ressemblance à Dieu dans ce qu'on appelle la conscience, le choix ou la créativité. Mais dans cette histoire, nous pouvons comprendre aussi la première guerre et la contradiction dans la vie de l'être humain sur terre. Dans l'histoire de Caïn et Abel, nous pouvons déduire la philosophie de l'histoire. Caïn, parce qu'il a été amoureux de sa sœur, qui était fiancée à son frère, a commis le premier péché devant Dieu, le premier acte de haine, le premier meurtre, la première trahison envers son frère, et la première désobéissance envers ses père et mère. Des deux filles d'Adam, la plus belle devient la fiancée d'Abel, mais Caïn refuse. Adam soumet le cas au jugement de Dieu, qui réclame des offrandes. L'offrande acceptée est signe du jugement de Dieu, l'autre frère devra s'y soumettre.

Les deux frères acceptent. Abel, qui était berger, choisit le chameau le plus beau, et Caïn, qui était agriculteur, offre à Dieu une poignée de blé. C'est l'offrande d'Abel qui est acceptée. Caïn refuse alors de se soumettre au jugement de Dieu, et poursuit sa révolte. Abel refuse cependant de se battre avec son frère, ne voulant pas détruire les liens de fraternité qui les lient l'un à l'autre. Mais Caïn tue Abel, commettant ainsi le premier crime sur terre.

Cette histoire est souvent racontée, en tant que fait historique, pour expliquer que le conflit entre les deux frères est dû à une passion, à l'imperfection de la nature de Caïn et à la pureté de la nature d'Abel, alors qu'en fait, les deux natures ont la même origine, tous deux ayant le même père et la même

mère, ayant été éduqués dans la même maison et par la même personne. Ceux qui ont analysé cette histoire en ont déduit que le principe de la passion, ou de l'instinct sexuel, est la cause principale du crime et du péché, le premier crime dans l'histoire humaine étant dû à cette passion.

Bien qu'elle soit vraie, la question reste sans réponse : pourquoi Caïn est-il la proie de cette passion alors que ce facteur puissant n'agit pas sur Abel ? Pourquoi est-il poussé à trahir son frère et à verser son sang ? C'est là que nous devons chercher scientifiquement un facteur qui explique ces deux personnalités antagoniques, un facteur qui ne soit pas commun à tous les deux. Ce facteur réside dans la nature du travail et de la situation économique de chacun. L'un est berger et l'autre agriculteur. Cette différence mérite qu'on s'y arrête. Que signifie le fait d'être berger ? Il s'agit d'un homme primitif, qui vit à l'époque où la propriété n'est pas encore apparue, une époque où les gens vivent en groupes, au milieu de la nature. La chasse est encore la source de production ; la propriété n'existait que pour les sources de la production, qui se trouvent dans la nature. La propriété au sens de monopole n'était pas encore apparue. La société se divisait en individus et non en classes, les classes économiques s'étant constituées à partir de la propriété. Celle-ci et le monopole n'apparaissent que lorsque les sources de production se raréfient, lorsque la forme de production économique passe de la chasse et de la vie pastorale à l'agriculture. La terre cultivée est limitée. A l'époque de la chasse, la production reste limitée, à la mesure de l'individu, mais à l'époque de l'agriculture, la production dépend de la source de production, qu'il faut agrandir sans cesse. C'est alors qu'apparaissent deux classes : la classe privée et la classe possédante, et la société constituée d'individus se transforme en sociétés de classes. Quel est le facteur qui définit la possession ou la privation ? C'est la puissance. C'est par leur puissance que les

puissants installent leurs monopoles et chassent les autres. Les propriétaires terriens doivent trouver des ouvriers pour les aider à travailler leurs terres au moment où ceux qui sont privés de terres ont besoin de travailler, la nature n'étant plus source de production pour eux. Un nouveau phénomène apparaît alors, qui est l'achat du travailleur qui a besoin de se nourrir par le propriétaire qui monopolise la source de la nourriture.

Abel est berger, il est donc l'homme de l'étape de la liberté, de la libération de l'homme vis-à-vis de la terre, l'homme qui appartient à une société sans classes. Caïn est cultivateur, l'homme de l'étape de la sédentarisation, de la propriété privée et du monopole, de la possession et de la privation, l'homme de la société de classes, de la domination de l'homme par l'homme. Abel est l'exemple de la société sans classes, de la fraternité, de l'égalité pacifique entre les humains, avant l'apparition de la propriété privée, des classes économiques et de l'exploitation. Caïn est l'exemple de la société de classes, de la propriété individuelle, de la contradiction, de la haine entre les classes, de la division de la société humaine et de la transformation de la fraternité humaine en conflits économiques. Il est vrai que l'instinct sexuel est un facteur puissant dans les relations entre les êtres humains, et il apparaît clairement dans la relation entre Abel et Caïn, mais l'infrastructure essentielle pour le développement des actes de bassesse, de la déchéance morale, de la folie du gain, du culte de soi-même est une autre question. L'instinct sexuel égal entre les deux incite Caïn seulement à tuer Abel, ce dernier gardant son honneur, son amour et sa foi. Le meurtre d'Abel, le berger, par Caïn, le cultivateur propriétaire de la terre, signifie la fin de l'époque de la première égalité et le début de la période de l'agriculture et de la propriété, c'est-à-dire la domination des classes, et la division de l'humanité en deux blocs ennemis et en conflits.

Avec la mort d'Abel, l'être humain entre dans une nouvelle étape historique, délaissant celle de la justice, de la fraternité, de la liberté et de l'égalité, pour celle de la propriété, du conflit, de la servitude et de la division. C'est la période du régime de Caïn, qui domine l'histoire, l'intérêt personnel prend le dessus sur l'intérêt collectif, l'égoïsme économique, politique et sexuel devient le trait dominant de l'âme de Caïn, ou l'âme de la domination. Dans l'histoire, Caïn est celui qui amasse l'or, qui ouvre les portes de l'enfer, il devient propriétaire et roi, il devient maître, et il tue.

Le maintien de ce régime ne nécessite pas seulement, comme l'affirme Machiavel, d'être un loup, mais il faut être un renard aussi. Le fait d'être un loup signifie qu'il s'appuie sur l'épée et sur l'argent, et le fait d'être un renard signifie qu'il s'appuie sur la religion et sur l'idéologie.

Une seule classe mais trois visages

L'épée, l'argent, la religion, ce sont les trois visages de la même classe, qui a toujours été dominante dans l'histoire. Ne voyez-vous pas dans quelle mesure la logique catholique est juste et précise ? Ces trois visages dans un corps unique ont toujours dominé l'histoire et la société. Dans les religions abrahamiques, y compris dans le Coran, ces trois entités appartenant à la même classe dirigeante ont été mentionnées, cette trinité relative à Caïn dans trois personnalités : Pharaon, Qârûn et Bal'âm b. Ba'ûrâ'. Face au mouvement des messagers de Dieu, trois courants ont tenté de l'enrayer : les notables, les nantis et les prêtres ; les notables sont ceux qui remplissent les yeux et les bouches, ceux qui ont des cous épais et des grosses têtes ; les nantis, ceux qui se remplissent d'arrogance, qui circulent parmi les gens comme des paons, s'appuyant sur leurs immenses fortunes qui les dégagent de toutes responsabilités ; et les prêtres,

les piliers des temples et les hommes de religion dans les diverses religions.

Cependant, le jugement général relatif aux religions reste erroné comme l'est celui relatif aux idéologies. Nous devons d'abord définir de quelle religion nous parlons, et ensuite, nous jugeons quant à son rôle social, son orientation et son message de classe. La sociologie historique et religieuse nous a indiqué que les visions universelles philosophiques et religieuses dominantes ne sont que le reflet du système social et des formes de vie matérielle des hommes, la situation sociale étant expliquée et dévoilée dans la religion. En réalité, le système doctrinaire religieux dominant a expliqué le système social matériel.

Les religions existantes qui ont dominé l'histoire ont été sans exception des outils entre les mains de la classe dirigeante, et dans toutes les sociétés, les hommes de religion ont été à leur tête, la religion ayant joué le rôle de justification intellectuelle et doctrinaire du régime dominant et de la situation existante, de l'antagonisme de classes, de la normalisation de la situation sociale pour tout individu, tout groupe et toute classe dans une succession de catégories, en les considérant même divines.

La tâche principale de cette religion est donc de prouver que la situation présente est éternelle et divine, de remettre à plus tard la vengeance contre l'opprimeur, l'instauration de la justice, la dénonciation de l'usurpateur et l'aisance de la vie matérielle, et également d'utiliser le centralisme des rites religieux, de la direction et de la médiation monopolisée pour s'assurer la domination sur les gens et une place élevée auprès de la classe dirigeante.

Les dieux de toutes les religions sont des symboles métaphysiques pour les principes nationalistes, raciaux, de classe et familiaux. Dans ces religions, il y a généralement un Dieu suprême et plusieurs petits dieux qui lui sont rattachés de différentes manières (prophétie, mariage, parenté, clientélisme)

tout en ayant une certaine autonomie sur leurs propres domaines d'activités. Ils constituent tous un ensemble organisé particulier dans le ciel, qui est le reflet du système existant sur terre.

Au cours des trente dernières années¹⁹, le racisme, le fascisme, le nazisme, le sionisme, l'antisémitisme et la discrimination raciale ont tué des millions d'humains, et aujourd'hui, grâce à la philosophie, aux sciences humaines, à la physiologie, la génétique, la psychologie et l'histoire, les savants et les écrivains liés à la classe dirigeante présentent « l'inégalité » des races comme un fait scientifique et naturel, souhaitant que non seulement la « race supérieure » croit à cette fable, mais également la « race inférieure ».

Dans le passé, les religions des classes dirigeantes jouaient ce rôle, les dieux étaient là pour confirmer la division, le morcellement de soi et de l'humanité : nous sommes le peuple choisi par Yahvé, nous sommes ceux que Dieu hérite, notre Dieu est sacré. Nous sommes chargés d'une responsabilité divine, gouverner le monde, dominer la terre, guider les nations et les peuples, réaliser la volonté divine dans cette vie et détruire tous les dieux et toutes les religions. Nous sommes les fils de Dieu, nous sommes les plus proches de lui et de sa descendance, tandis que les autres, ils sont les fils de dieux étranges, impurs et mauvais. C'est la discrimination raciale. Notre race supérieure aux autres et notre domination sur les autres peuples et groupes ne sont pas dues aux actes de violence ou à des circonstances particulières dans l'histoire, mais plutôt à notre création exceptionnelle. N'est-ce pas Yahvé qui dit dans la Thora : « J'ai fait des descendants de Caïn des esclaves ? » N'est-ce pas nous, la nation de l'Inde, qui avons été pétris de l'essence sacrée de Vichnou ? N'est-ce pas nous, les Iraniens, qui sommes les créatures de Ahura Mazda le dieu du bien, alors que les non-iraniens sont les fils des ténèbres ? Ces dieux sont la forme évoluée des

totems tout comme les nations sont les formes évoluées des tribus. Tout au long de l'histoire, les religions ont brandi ces différentes bannières pour justifier et consolider la différence, l'absence d'harmonie et l'inégalité entre les nations, considérant que le poison racial, le colonialisme, l'oppression, les guerres, la recherche du pouvoir, l'impérialisme politique, social, culturel, économique et militaire d'une nation contre une autre étaient des choses naturelles, logiques, sacrées et même divines. Elles ont considéré qu'elles étaient des instruments de la transmission des messages divins attribuant à une volonté divine l'asservissement des peuples par d'autres, leur domination, leur suppression, la destruction des civilisations, des villes et des temples, le pillage des ressources de ces étrangers « démoniaques ». Pourquoi parler de l'histoire ? N'est-ce pas ce qui se passe actuellement ? De même que les sages, les consuls, les députés et les officiers de Rome se considéraient chargés par Jupiter de diffuser la civilisation romaine chez les primitifs et les peuples décadents, accordaient à César ou Jupiter le pouvoir sur le monde entier, en asservissant les peuples et en annexant les royaumes de l'Est et de l'Ouest de l'empire romain, le pape lutte aujourd'hui pour instaurer le pouvoir du Père céleste à l'Est et à l'Ouest du monde. Par la puissance du colonialisme et de la guerre, il oblige les peuples et les nations des infidèles à devenir esclaves de la volonté du Christ. Le sionisme, également, veut réaliser la promesse de Yahvé, le dieu des fils d'Israël, celui qui leur a accordé la Palestine en en faisant la « terre du retour ». Pour répondre à ce message, les sionistes commettent des massacres à Jérusalem, Yahvé leur a promis d'arracher de leur terre les peuples maudits, c'est-à-dire les Palestiniens, il a promis que les fils de Caïn seraient esclaves pour toujours. Le Blanc lit dans son livre sacré que Dieu l'a créé à son image et pense que « notre Père qui êtes aux cieux » à la peau blanche, les cheveux lisses et blonds, les yeux bleus, la

taille élancée, etc. Il en vient alors à croire que ce Noir, aux yeux noirs, aux cheveux crépus et de petite taille n'est pas un être humain, doutant même que son sang soit aussi rouge que le sien, puisqu'il ne ressemble pas à « notre Père qui êtes aux cieux ». Les autres sont les fils des ténèbres, Dieu ne leur a pas insufflé de Son Esprit, ils sont dépourvus de l'âme humaine, de la dignité, de la vertu humaine, de la lumière divine et de l'aptitude à guider le monde. Ils sont dépourvus de tout, de la science, de la civilisation, de la culture, de l'art, de la technique, du progrès, de la réflexion, de la sensation, de la logique, de la raison, de la religion et de la connaissance de Dieu. Ce ne sont pas des hommes faits à l'image de Dieu, ce sont des animaux qui ressemblent aux humains. Dieu est notre Père et n'est pas le leur.

Donc, si la religion dirigeante a effectivement eu pour tâche de justifier la division et l'injustice dans la société de classes, et s'il est vrai que chaque classe, chaque race, chaque famille, a son propre dieu, justifiant l'aristocratie et la différenciation de classes, qui est conçue comme étant naturelle, éternelle, sacrée et métaphysique, si elle a eu pour rôle d'affermir la soumission des masses, cela explique pourquoi le socialisme scientifique a lutté contre elle ; il l'a niée pour la neutraliser et supprimer cette règle religieuse qui justifie la discrimination et la société de classes. Quant à l'Islam, en proclamant l'unicité, réfutant le polythéisme et en affirmant l'origine unique de toute l'humanité, il parvient également à détruire ce système.

L'origine unique : une vision universelle

Ma vision est basée sur une explication conceptuelle de l'univers. L'existence n'est pas, à mon avis, un appareil matériel dépourvu de sentiments et de buts, ou un appareil absurde, mais une énergie sensible, vivante, consciente et capable, qui se caractérise par la volonté, le savoir et la créativité. Par

conséquent, elle a été formée sur la base d'une nature unique à partir d'un ensemble de phénomènes harmonieux et de manifestations (signes) dans un système scientifique et précis. Elle se dirige vers un but élevé dans un mouvement de complétude. L'être humain est l'un des éléments constitutifs de cette nature, un des membres de cette magnifique énergie. C'est pourquoi il ne peut être absurde, sans signification et sans but, ou un simple phénomène apparu au hasard. A cause de sa liaison avec la nature, il ne peut échapper à l'harmonie avec son système, son mouvement vers la perfection, et son but, et parce qu'il est la créature la plus évoluée dans la chaîne de l'évolution des créatures de la nature, sa mission existentielle est plus grave et sa responsabilité dans la création est lourde et sensible.

Dans mon école doctrinale, l'être humain est le représentant et l'héritier de Dieu, il porte les caractéristiques morales de Dieu, et est le lieu de Son dépôt, il a appris les vérités par Lui. Tous les anges se sont prosternés devant lui, ainsi que toute l'existence, la mer et la terre, la terre et le ciel. Tous ont été soumis à sa volonté, à son savoir et à son art. Toutes ces expressions veulent dire que l'être humain est la seule créature, parmi les manifestations de l'existence, qui possède quatre caractéristiques excellentes que Dieu possède : la conscience, la volonté (la liberté et le libre-arbitre), l'idéal et la créativité.

Pour autant, ces caractéristiques qui lui procurent la domination et le pouvoir sur la nature, le rendent responsable face à cette volonté consciente, créatrice, initiée et située au-delà de l'humain. C'est pourquoi l'être humain n'est pas, comme l'homme du matérialisme, de la nature, du déterminisme et du socialisme, un arbre sans volonté qui pousse dans la nature ou la société qui lui est spécifique conformément aux facteurs matériels de l'environnement. Il n'est pas non plus l'homme de l'existentialisme, du libéralisme, du radicalisme, une volonté libre et consciente en soi, dans sa propre essence, tombé dans le

monde des éléments et la nature matérielle, mort, exilé, irresponsable, étranger à l'existence et dépourvu de toute beauté. Il est plutôt une volonté consciente capable de choisir, de créer et de déterminer son destin, et en même temps, responsable devant l'existence.

Considérer que « Dieu est dans l'existence » nous procure une vision globale et universelle où nous voyons la nature organisée, consciente d'elle-même et ayant un but, les antagonismes, les différences, et l'inharmonie sont relatifs et superficiels. Je crois que ce qui existe au-delà est réel, harmonieux, rationnel et continu. D'autre part, je sens en moi-même cet immense appareil qui a une signification, un but et une philosophie de l'existence, et par conséquent, je me sens sérieux et responsable. Je suis face à un Dieu unique exempt des caractéristiques nationales, raciales, de classe, un Dieu absolu qui gouverne toute l'existence, même si le monde de l'existence est un empire étendu, ayant sa propre essence qui dépend de son Créateur et de Son ordre. Du point de vue de la philosophie et de la science humaine, cette existence supprime toutes les frontières raciales, les contradictions de classe, les discriminations familiales et les privilèges de sang ou de race, les privilèges relatifs aux droits. En effet, en supprimant les innombrables dieux, petits et grands, et en reniant les appareils religieux, l'unicité empêche le polythéisme social de se justifier par la philosophie, la science et la religion. En supprimant ces dieux factices et opposés à l'humanité, le monothéisme ne supprime pas le sentiment religieux dans l'être humain, ou la réalité supra-sensible. Il ne nie pas la volonté consciente et organisatrice dans la nature, jusqu'à rendre l'homme, malgré lui, dénué de tous ses mérites non matériels, ses besoins d'élévation et son élévation morale et son message divin. Il ne l'abaisse pas au rang d'un animal économique, rompant son lien avec la base immatérielle du monde et sa proximité de l'âme de l'existence,

accordant la place à l'intérêt au lieu de la valeur. Il ne montre pas l'être humain « qui est à l'image de Dieu », qui aime la perfection, la beauté et la vérité, qui a toujours été à la recherche de l'éternité, et inquiet de découvrir le secret de l'existence et d'obtenir l'absolu, sous la forme d'un animal réclamant la force et luttant pour consommer. Oui, le monothéisme fait apparaître l'univers plus grand que la nature sensible de l'être humain et plus étonnant, plus profond qu'il ne semble. Il affirme que la nature humaine n'est pas une machine aveugle et sotte qui accomplit des gestes sporadiques, vains et au hasard. Il la montre plutôt sous la forme d'une personnalité consciente, réfléchie, qui a une volonté, des sentiments, de la beauté, et qui sait distinguer les choses. L'existence n'est pas un ensemble d'éléments accumulés, un corps mort, mais un corps vivant qui voit, sent, qui possède un cœur, et qui fait la distinction entre le bien et le mal, entre le beau et le laid, entre la grandeur et la décadence. Il comprend l'amour et s'en émeut, il réagit à la plus douce des vagues suscitée par la beauté d'une âme.

Dans cet empire mondial, la division du monde entre plusieurs dieux ressemble à celle des royaumes (des Taïfas en Andalousie). Par conséquent, la discrimination raciale ou nationale, les privilèges et les monopoles familiaux, la noblesse, le mérite de classe ou collectif sont des questions illusoire et infondées, fabriquées par la force, l'exploitation et l'usurpation, provisoire et déviée, sans fondement ou grandeur. Ce sont même des maladies non naturelles, anti-divines et vouées à la disparition, et le fait d'accepter le pouvoir d'une personne, d'une famille, d'une race ou d'une classe est contraire au pouvoir absolu du Dieu unique. Accepter la dualité du genre humain, prétendre ou accepter la présence de deux sortes d'êtres humains dans la société nationale ou la société mondiale, constitue une double forme de polythéisme, par rapport au Créateur, Dieu, et par rapport à l'origine du genre humain.

Tous les hommes ont été créés à partir d'une puissance unique et la terre constitue la pâte raciale de toute l'humanité, ce qui veut dire que l'Esprit divin a été insufflé à tous les hommes et le dépôt spécifique de Dieu se retrouve entre les mains de toute l'humanité. L'homme est une créature duelle, rassemblant deux contraires et deux opposés, Dieu et Satan, l'Esprit et l'argile, l'Esprit divin et l'argile putréfiée. C'est ainsi que cette contradiction et cette opposition propres à l'être humain constituent son mouvement vers la perfection, c'est la dialectique présente dans la création de l'humanité : Dieu et l'argile. L'argile est le sédiment de la terre, une terre sèche qui se sédimente à partir du mouvement, puis se solidifie pour devenir une argile brûlée, puis une pierre, sur laquelle aucune plante ne pousse. Elle couvre la terre comme une couverture de pierres, étouffe et tue les graines et les branches, en elle-même. L'argile dégage alors une odeur de putréfaction (et c'est la thèse), ensuite « Il insuffla de Son Esprit » (antithèse), et de la lutte permanente entre ces deux contraires, se trouve le mouvement, la lutte et la responsabilité, la perfection de l'humain et sa marche vers Dieu, le sommet de la perfection absolue (synthèse).

La lutte entre Dieu et Satan ne se déroule pas dans le monde, mais à l'intérieur de l'homme, qui peut, par sa volonté consciente d'elle-même, son aptitude à la créativité, sa science et sa technique, sa connaissance des lois dirigeant le monde, la société et l'homme, et par l'utilisation de ces lois et l'intervention dans le parcours inéluctable et naturel de la nature et de l'homme, diriger le contraire et le mouvement dialectique vers les idéaux élevés et le modifier vers ce qu'il souhaite et ce qu'il doit être. La question de la responsabilité chez l'homme se pose alors, de cette manière : dans cette vision universelle, l'univers n'est pas un ordre aveugle dépourvu de sentiments et matériel, et l'homme un phénomène matériel délimité et dirigé, ni le monde une absurdité et l'homme un être fou et égaré, n'ayant

ni but ni secours, dépourvu de substance et de signification. Seuls son moi et son action lui donnent cette substance et cette signification.

La vision universelle est basée sur le monothéisme universel, c'est-à-dire la foi en une volonté consciente et puissante, créatrice et logique, dominant l'existence, et la dualité dialectique humaine, c'est-à-dire la foi selon laquelle l'homme est une volonté en « évolution » permanente, par sa conscience, sa volonté et sa créativité. Dans cette évolution qui comprend la distance entre le degré le plus bas et le degré le plus élevé, vers l'Esprit de Dieu, se situe l'action humaine considérée comme « son épreuve et sa réalisation ». De cette façon, je crois, comme les matérialistes, à la science, et au déterminisme historique, et considère que la nature et l'homme sont des faits réels, matériels, dépendant de la causalité logique et de lois fixes et scientifiques. Je considère également, comme les existentialistes, que l'homme jouit, en même temps, d'une volonté créatrice et d'une capacité de choix. Il est donc responsable. Il ne s'agit pas d'une responsabilité affective, morale et intellectuelle, mais d'une responsabilité effective et réelle, la responsabilité de l'homme face à la conscience, la volonté et l'existence. Ce sont les critères doctrinaires qui expliquent « l'unité de l'homme avec l'homme », « l'unité de l'homme avec la nature », et « l'unité de l'homme avec Dieu ».

De cette vision universelle du monothéisme découle l'unité de l'histoire. Dans cette vision universelle, tout phénomène et tout mouvement dépendent de l'ordre et des mouvements globaux, modérés, logiques, scientifiques dominant toute l'existence. L'histoire n'est pas un ensemble de faits et d'événements qui se sont produits au hasard, sans but ni cause, ni un ensemble de mouvements et de cercles brisés sans liens entre eux. L'histoire est le parcours du mouvement logique et scientifique de l'espèce humaine qui se réalise à partir de lois établies,

précises et scientifiques, la voie idéale pour arriver à la perfection humaine dans l'existence.

Dans l'histoire, les sociétés humaines ne sont pas des agrégats d'individus qui se rassemblent pour former un système qui poursuit sa vie, indépendamment du mouvement naturel, du but de la création et du sort des sociétés antérieures et postérieures, puis qui meurt à cause d'un ou de plusieurs facteurs dus au hasard ou volontaires. Chaque société a un destin scientifique (et toute nation un temps de vie prédéfini) ; l'ensemble des naissances et des décès dans les sociétés semble un mouvement logique et total, relié à un but. C'est le mouvement de l'histoire, le genre humain avance dans son parcours, allant de son état d'argile vers Dieu. C'est ainsi que l'histoire est le devenir du genre humain vers la connaissance, tout comme l'est le parcours de l'individu.

Table des matières

Propos de l'imam Khamenei au sujet de Shariati

PREMIERE PARTIE

LE RETOUR À SOI

Le miracle de la foi et de l'éveil de la conscience

Que signifie le retour à soi

DEUXIEME PARTIE

DU DESTIN DES IDÉES

Les progressistes-réformateurs

Les révolutionnaires gauchistes

La société et l'histoire

Notre position concernant l'histoire

Sociologie ou Histoire ?

Le cheminement du marxisme

La responsabilité de l'intellectuel

Le déterminisme historique et l'homme

L'imitation et l'épreuve de la maladie de l'occidentalisation

Le jeu du modernisme

Le colonialisme et les assimilés

Le service et la réforme

Le penseur (*mufakkir*) et l'intellectuel (*muthaqqaf*)

La colonisation de l'Asie et de l'Afrique, selon les capitalistes et les socialistes

Le marxisme et l'infrastructure

Marxisme, socialisme et nationalisme

La différence entre les deux pôles

Ma conception de la religion et du scientisme

La sociologie et l'engagement

Trois bases

Comment j'ai compris l'appel du retour à soi

La science et l'action

Les années décisives

Bases concrètes et logiques des particularités du penseur européen

Le scientisme

Géographie de la parole

La responsabilité du penseur dans notre société

CONCLUSION

Les différentes personnalités historiques et culturelles

La culture de l'Iran antique

Le marxisme est-il une idéologie ? Socialisme scientifique (marxisme) et socialisme

Le penseur et le scientisme

A quel moment proposer les différentes écoles ?

Matérialisme et marxisme

Vision universelle logique

Un fait historique à titre d'exemple

Une seule classe mais trois visages

L'origine unique : une vision universelle

Ouvrage réalisé par
l'Atelier Graphique Albouraq
2011



Impression achevée en septembre 2011
sur les presses de Dar Albouraq
Beyrouth – Liban

Propos de l'imam Khamenei au sujet de Shariati

1 - Sayyid 'Alî Khamenei (né en 1939 à Machhad), ayatollah et actuel Guide Suprême de l'Iran, il occupe le poste le plus élevé de la République islamique, au-dessus de la charge officielle de Président de la République, qu'il occupa lui-même de 1981 à 1989. Son turban noir indique qu'il est un sayyid, un des nombreux descendants du

prophète de l'islam, Muhammad ﷺ. (ndt)

2 - Jalal Al Ahmad, né en 1923 à Téhéran, grandit dans un milieu religieux et lettré. A plusieurs reprises, il s'engage dans la politique et se retire, d'abord le parti communiste iranien *Toudeh*, puis crée d'autres partis (toujours gauchistes). Il commence par publier plusieurs articles dans différentes revues. Toujours en opposition au gouvernement en place, il est arrêté en 1962 suite à son plus célèbre écrit *L'Occidentalisation*. Grand homme de lettres, il voyage beaucoup et traduit en langue persane, Sartre, Gide, Camus, Ionesco. En voyage à Machhad, il rencontre 'Alî Shariati, un lien de courte durée s'établit puisque les menaces de la *Savak* l'obligent à s'exiler à *Assâlem*, au nord de l'Iran où il décède en 1969. La *Savak* est le nom donné aux Services secrets iraniens créés en 1957 à l'aide de la CIA et du Mossad. Elle avait un pouvoir illimité d'arrestations, et a commis un nombre considérable d'assassinats dans les rangs de l'opposition, entre autres celui du docteur 'Alî Shariati. Elle fut démantelée lors de la révolution islamique en 1979 par l'imam Khomeiny. (ndt)

3 - Machhad, ou Mechhed, grande ville du nord iranien, fut érigée autour du mausolée de l'Imam al Ridâ عليه السلام, et est considérée actuellement comme la capitale culturelle de l'Iran. (ndt)

4 - Mot arabe qui signifie les savants d'une manière générale, mais il sera utilisé dans ce texte pour désigner en particulier les savants religieux. (ndt)

5 - L'université religieuse, école de formation de tous les religieux chiïtes. (ndt)

6 - *Mortada Motahari* est un des plus éminents penseurs, philosophes et théoriciens de la révolution islamique. Né en 1920, il suivit des études à Machhad puis à Qom où il fut l'élève de l'imam

Khomeiny. Plus tard, lors de son passage à Neauphle-le-château pour rendre visite à l'imam Khomeiny, il fut nommé par ce dernier à la tête du *Conseil de la Révolution*. Face à la tentative de laïcisation, la politique colonialiste et le régime dictatorial du Shah, il fallait puiser dans la pensée et la civilisation musulmane des idées qui puissent mettre en éveil le peuple opprimé et soumis. Motahari joua un rôle prépondérant dans ce sens. De par sa parfaite connaissance de la philosophie occidentale d'une part, et son savoir approfondi sur la théologie et la philosophie musulmanes d'autre part, il sut à merveille faire resurgir des réponses islamiques aux questions de société actuelles. Il fut assassiné en 1980 à Téhéran par un membre du groupe extrémiste Forghan, quelques mois après la révolution. Il nous paraît important de préciser ici, contrairement à ce qu'on peut lire dans la plupart des ouvrages parus en France sur la révolution islamique, que Mortada Motahari et docteur 'Alî Shariati, malgré quelques divergences (d'ordre secondaire) s'entendaient parfaitement sur les priorités de la révolution. Après avoir acquis une certaine connaissance des écrits de chacun, nous pouvons affirmer que bien qu'ils aient eu des différends, les deux penseurs se complétaient sur le plan idéologique, et travaillaient dans la même voie, celle de l'éveil d'une société assommée par l'occidentalisation et l'ignorance de sa propre religion. Ils fondèrent ensemble en 1969 *Husseiniyat-al-irshâd* (voir note page 14). Le docteur Shariati n'était pas un religieux, mais il sut réconcilier la jeunesse avec la religion car son discours se distinguait des discours habituels (halâl / harâm). Quant à Motahari, en partie grâce à l'enseignement de l'imam Khomeiny, il sut démontrer l'importance de la position des religieux sur le plan social et politique. Autrement dit, on ne peut être un savant religieux sans s'investir dans la vie politique de sa propre société. Motahari se détache donc de l'idée qui consiste à séparer le politique et le religieux. Certains des écrits de Mortada Motahari ont été traduits en français et publiés aux éditions Albouraq : *La Justice Divine* ; *Les droits de la femme en Islam* ; *La question du Hijab* ; *Concevoir le monde*. (ndt)

7 - Journal *Al-Wihdat*, n°126, pp. 36-37, Rajab 1994.

PREMIERE PARTIE

Le retour à soi

8 - Sattar Khan (1868-1914), héros national et acteur clé de la révolution constitutionnelle en Iran.

9 - Litt. la « période de l'ignorance ». Appellation qui désigne la période de la société arabe antérieure à l'avènement de l'islam, alors marquée par le tribalisme, le paganisme et de nombreuses formes d'injustices.

10 - Jundub ibn Junâda, dit Abû Dharr Al-Ghifârî, célèbre compagnon du Prophète Muhammad ﷺ. Il fut le 5^e ou 6^e converti à l'islam. Sa sincérité active est citée en exemple, ainsi que son souci de justice. De condition modeste, il dénonçait le faste et n'hésitait pas à rappeler aux gouverneurs musulmans leurs devoirs envers le peuple. Il a rapporté près de 300 hadiths du Prophète. Il disait : « Mon ami le Prophète m'a enseigné sept choses : aimer les pauvres et s'approcher de Dieu, regarder celui qui est bas et non celui qui est supérieur, de ne rien demander à personne, de maintenir les liens de parenté, de dire la vérité même si elle est amère, de ne pas craindre pour la cause de Dieu le blâme, et de dire qu'il n'y a de puissance et de force qu'en Allah. »

DEUXIEME PARTIE

Du destin des idées

11 - Nom de l'assassin de l'imam Hussein.

12 - En français dans le texte.

13 - Idem.

14 - Idem.

15 - En français dans le texte.

16 - Dans une mosquée, le mihrâb est une niche indiquant la direction de la Kaaba à La Mecque, et dans laquelle se tient l'imam qui dirige la prière en commun.

17 - Notables de Qoreich de La Meque, adversaires acharnés du Prophète Muhammad et de l'islam. Abû Sufyân et Abû Jahl étaient tous deux proches parents du Prophète ﷺ.

Conclusion

18 - Commandant des armées de l'Iran qui luttait contre la conquête arabe.

19 - Texte écrit dans les années soixante.

